

Rep. XIII. 2. no. 59.

Zb. 60.





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E C I N Q U I E M E.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE



TOME CINQUIÈME

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITÉRAIRE  
TYPOGRAPHIQUE

1784



THEATRE.

*Théâtre.* Tome V.

a



# T A B L E

## DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<b>O</b> LIMPIE, <i>tragédie.</i>	Page 1
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	3
NOTES SUR OLIMPIE, <i>par M. de Voltaire.</i>	82
LE TRIUMVIRAT, <i>tragédie.</i>	93
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	95
PREFACE DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.	97
NOTES SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.	171
VARIANTES DU TRIUMVIRAT.	187
LES SCYTHES, <i>tragédie.</i>	207
ÉPIÏRE DEDICATOIRE.	209
PREFACE DE L'ÉDITION DE PARIS.	212
PREFACE DES EDITEURS QUI NOUS ONT PRECEDÉS IMMEDIATEMENT.	221
VARIANTES DES SCYTHES.	300
NOTES.	ibid.
LES GUEBRES, OU LA TOLERANCE, <i>tragédie.</i>	301
PREFACE DES EDITEURS.	303
DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE, <i>à l'occasion de la tragédie des Guébres.</i>	306

iv                    T A B L E.

VARIANTES DES CUEBRES.	409
SOPHONISBE, <i>tragédie.</i>	411
AVIS DES EDITEURS DE L'EDITION DE LAUSANNE.	412
A M. LE DUC DE LA VALLIERE.	413
VARIANTES DE SOPHONISBE.	477

Fin de la Table du Tome cinquième.

OLIMPIE ,

# OLIMPIE,

*T R A G E D I E.*

Représentée pour la première fois le  
17 mars 1764.

*Théâtre. Tom. V.*

A



UNIVERSITÄT  
OF IMPERIAL  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF IMPERIAL LIBRARY

1888



# AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE tragédie parut imprimée en 1763, elle fut jouée à *Ferney*, & sur le théâtre de l'Electeur Palatin. *M. de Voltaire*, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jours.

*C'est l'ouvrage de six jours*, écrivait-il à un philosophe illustre, dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. *L'Auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami. *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, repliqua *M. de Voltaire*; & quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

*Olimpie* a été traduite en italien, & jouée à Venise sur le théâtre de *Sansalvatore*, avec un grand succès.

## P E R S O N N A G E S.

CASSANDRE, fils d'*Antipatre*, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'*Alexandre*.

OLIMPIE, fille d'*Alexandre* & de *Statira*.

L'HIEROPHANTE ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTENE, officier de *Cassandre*.

HERMAS, officier d'*Antigone*.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

*La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristyle & la place qui conduit au temple.*





Profanes, c'en est trop Arrêtez, respectez  
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.

*Suppl. vol. 4. p. 38.*

*J. M. Moreau, le jeune, Del.*

*1784.*

*J. L. Delagrange, Sculp.*

# OLIMPIE,

## TRAGÉDIE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux aîles forment un vaste péristyle. SOSTENE est dans le péristyle ; la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE troublé & agité vient à lui : la grande porte se referme.*

CASSANDRE.

SOSTENE, on va finir ces mystères terribles. (a)  
Cassandre espère enfin des dieux moins inflexibles.  
Mes jours seront plus purs, & mes sens moins troublés.  
Je respire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèse assemblés,  
Les guerriers qui servaient sous le roi votre père  
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire :  
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.  
De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.  
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,  
Est de vos grands destins un auguste présage.

Ce règne qui commence à l'ombre des autels  
Sera béni des dieux, & chéri des mortels.  
Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,  
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.  
Paraissez.

## C A S S A N D R E.

Je ne puis: tes yeux seront témoins  
De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.  
Demeure en ces parvis... Nos augustes prêtresses  
Présentent Olimpie aux autels des déesses.  
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,  
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.  
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.  
Puisses-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,  
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,  
Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé!

## S O S T E N E.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,  
Jadis par votre père à servir réservée,  
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,  
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

## C A S S A N D R E.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage;  
Du fort qui l'avilit je répare l'outrage.  
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang  
Que devait lui donner la splendeur de son sang....  
Que dis-je? ô souvenir! ô temps! ô jour de crimes!  
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes  
Qu'il immolait alors à notre fureté....  
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,  
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon père;  
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.

Elle ignore toujours mon crime & ma fureur  
Olimpie ! à jamais conserve ton erreur !  
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur , un maître ;  
Tu me détesteras , si tu peux te connaître.

S O S T E N E .

Je ne pénétre point ces étonnans secrets ,  
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.  
Seigneur , de tous ces rois que nous voyons prétendre  
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre ,  
L'inflexible Antigone est seul votre allié . . . .

C A S S A N D R E .

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié ;  
Je lui serai fidelle.

S O S T E N E .

Il doit aussi vous l'être ;  
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître ,  
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux  
Ait altéré son cœur , & l'éloigne de vous.

C A S S A N D R E .

*( à part . )*

Et qu'importe Antigone ? . . . O mânes d'Alexandre !  
Manes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !  
Restes d'un demi-dieu , justement courroucés ,  
Mes remords & mes feux vous vengent-ils assez ?  
Olimpie ! obtenez de leur ombre apaisée  
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée ;  
Et que votre vertu , dissipant mon effroi ,  
Soit ici ma défense , & parle aux dieux pour moi . . . .  
Eh quoi ! vers ces parvis , à peine ouverts encore ,  
Antigone s'approche , & devance l'aurore !

## S C E N E I I.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE,  
HERMAS.

ANTIGONE à *Hermas, au fond du théâtre.*

C E secret m'importune, il le faut arracher.  
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.  
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE à *Antigone.*

Quand le jour luit à peine,  
Quel fujet si pressant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux  
Vos expiations ont fatigé les dieux,  
Il est temps de songer à partager la terre.  
D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.  
Vos mystères secrets, des peuples respectés,  
Suspendent la discorde & les calamités ;  
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes :  
Mais ce repos est court ; & bientôt nos provinces  
Retourneront en proie aux flammes, aux combats  
Que ces dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.  
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage  
Sans doute achèveront son important ouvrage.  
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,  
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,  
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,  
Osassent nous braver, & marcher sur nos têtes.

ACTE PREMIER. 9

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux  
Fit du haut de son trône encor baisser les yeux !  
Plût aux dieux qu'il vécût !

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.  
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre ?  
Qui peut vous inspirer un remords si pressant ?  
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah ! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime ;  
Tous les Grecs demandoient cette grande victime.  
L'univers était las de son ambition.  
Athènes, Athènes même, envoya le poison,  
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère ;  
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,  
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.  
Vous étiez jeune encor ; vous serviez au festin,  
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilège !... Eh quoi ! vos esprits abattus  
Erigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,  
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,  
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,  
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,  
Et se déshonora pour se faire adorer ?  
Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babylone  
Nous avons renversé ses autels & son trône,

Quand la coupe fatale a fini son destin,  
On a vengé les dieux, comme le genre humain.

C A S S A N D R E.

J'avoûrai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être,  
Il était un grand homme, & c'était notre maître.

A N T I G O N E.

Un grand homme! (b)

C A S S A N D R E.

Où fans doute.

A N T I G O N E.

Ah! c'est notre valeur,  
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;  
Il ne fut qu'un ingrat.

C A S S A N D R E.

O mes Dieux tutélaires!  
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?  
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.  
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc?  
Sa femme!... ses enfans!... Ah! quel jour, Antigone!

A N T I G O N E.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.  
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,  
Il devenait perfan, nous étions les vaincus.  
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,  
La fière Statira dans Babylone en cendre,  
Soulévant ses fujets, nous eût immolé tous  
Au sang de sa famille, au sang de son époux?  
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine  
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine:  
Vous sauvâtes un père.

A C T E P R E M I E R .

C A S S A N D R E .

Il est vrai : mais enfin

La femme d'Alexandre a péri par ma main.

A N T I G O N E .

C'est le fort des combats. Le succès de nos armes  
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

C A S S A N D R E .

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux ;  
Et couvert de ce sang auguste & malheureux ,  
Etonné de moi-même, & confus de la rage  
Où mon père emporta mon aveugle courage,  
J'en ai long-temps gémi.

A N T I G O N E .

Mais quels motifs secrets

Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets ?  
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;  
Vous diffimulez trop.

C A S S A N D R E .

Ami . . . que puis-je dire ?

Croyez . . . qu'il est des temps où le cœur combattu  
Par un instinct secret revole à la vertu ,  
Où de nos attentats la mémoire passée  
Revient avec horreur effrayer la pensée.

A N T I G O N E .

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;  
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés :  
Si quelque repentir trouble encor votre vie,  
Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie  
A l'insolente loi du traître Antiochus.  
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus,  
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.  
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,

Nul n'est digne de l'être, & dans ses premiers ans  
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.  
Tous nos chefs ont péri.

C A S S A N D R E.

Je le fais, & peut-être  
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

A N T I G O N E.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir  
Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.  
Alexandre en mourant les laissait au plus digne;  
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.  
Assurez ma fortune, ainsi que votre fort.  
Le plus digne de tous sans doute est le plus fort.  
Relevons de nos Grecs la puissance détruite;  
Que jamais parmi nous la discorde introduite  
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,  
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.  
Me le promettez-vous?

C A S S A N D R E.

Ami, je vous le jure;  
Je suis prêt à venger notre commune injure.  
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,  
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de souverains.  
Je combattrai pour moi, pour vous & pour la Grèce.

A N T I G O N E.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse;  
Et surtout je me fie à la noble amitié  
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.  
Mais de cette amitié je vous demande un gage,  
Ne me refusez pas.

C A S S A N D R E.

Ce doute est un outrage.

A C T E P R E M I E R. 13

Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir?  
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

A N T I G O N E.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise  
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.  
Je ne veux qu'une esclave.

C A S S A N D R E.

Heureux de vous servir,  
Ils font tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

A N T I G O N E.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (\*)  
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.  
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix  
De tant d'heureux travaux, pour vous-même entrepris.  
Votre père, dit-on, l'avait persécutée.  
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée:  
Son nom est... Olimpie.

C A S S A N D R E.

Olimpie!

A N T I G O N E.

Oui, Seigneur.

C A S S A N D R E *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...  
Que je livre Olimpie?

A N T I G O N E.

Ecoutez, je me flatte

Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.  
Sur les moindres objets un refus peut blesser,  
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

(\*) L'auteur doit ici regarder attentivement *Cassandre*.

C A S S A N D R E.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive,  
 Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,  
 S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.  
 Ce temple est interdit aux profanes humains.  
 Sous les yeux vigilans des dieux & des déesses,  
 Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.  
 Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.  
 Dans ce parvis ouvert au reste des vivans,  
 Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.  
 Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre;  
 Et vous déciderez si la terre à des rois  
 Qui puissent asservir Olimpie à leurs lois.

(il rentre dans le temple, & *Softène* sort.)

S C E N E I I I.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristyle.*

H E R M A S.

S E I G N E U R, vous m'étonnez: quand l'Asie en alarmes  
 Voit cent trônes sanglans disputés par les armes,  
 Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau  
 La fortune prépare un partage nouveau,  
 Lorsque vous prétendez au souverain empire,  
 Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

A N T I G O N E.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,  
 Que je n'ose encor dire, & qu'on ne connaît pas.  
 Le sort de cette esclave est important peut-être  
 A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,  
 A quiconque en son sein porte un assez grand cœur  
 Pour oser d'Alexandre être le successeur.

Sur le nom de l'esclave, & sur ses aventures,  
 J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.  
 J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts  
 Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.  
 Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,  
 Les respects étonnans que lui prodigue un maître,  
 Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,  
 A ces soupçons secrets ont prêté des secours.  
 Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons . . . Mais on ouvre, & ce temple sacré  
 Nous découvre un autel de guirlandes paré.  
 Je vois des deux côtés les prêtresses paraître ;  
 Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre ;  
 Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !

SCENE IV.

*Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, & les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLIMPIE mettent la main sur l'autel. ANTIGONE & HERMAS restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés (c).*

CASSANDRE.

DIEU des rois & des dieux, Etre unique, éternel !  
 Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes  
 Qui punis les pervers, & qui soutiens les justes,

Près de qui les remords effacent les forfaits,  
 Confirmez, Dieu clément, les sermens que je fais.  
 Recevez ces sermens, adorable Olimpie;  
 Je soumetts à vos lois & mon trône & ma vie,  
 Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,  
 Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint. (d)  
 Et vous, filles des cieux, vous, augustes prêtresses,  
 Portez avec l'encens mes vœux & mes promesses  
 Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,  
 Et détournez les traits que je puis mériter.

## O L I M P I E.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,  
 Le maître généreux qui m'a servi de père,  
 Mon amant adoré, mon respectable époux.  
 Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!  
 Mon cœur vous est connu. Son rang & sa couronne  
 Sont les moindres des biens que son amour me donne.  
 Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,  
 Soyez-en les garans, vous qui les consacrez.  
 Qu'il m'apprenne à vous plaire, & que votre justice  
 Me prépare aux enfers un éternel supplice,  
 Si j'oublie un moment, infidelle à vos lois,  
 Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

## C A S S A N D R E.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.  
 Prêtresses, disposez la pompe solemnelle,  
 Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;  
 Sanctifiez ma vie, & nos chastes amours.  
 J'ai vu les dieux au temple, & je les vois en elle;  
 Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidelle!...  
 Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;  
 Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu?

Vous-

Vous-même, prononcez si vous deviez prétendre  
 A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.  
 Sachez que ma couronne & toute ma grandeur  
 Sont de faibles présents, indignes de son cœur.  
 Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,  
 Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

*(ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, le peuple  
 sort du parvis.)*

S C E N E V.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristyle.*

A N T I G O N E.

V A, je n'en doute plus, & tout m'est découvert;  
 Il m'a voulu braver, mais fois sûr qu'il se perd.  
 Je reconnais en lui la fougueuse imprudence  
 Qui tantôt sert les dieux, & tantôt les offense;  
 Ce caractère ardent qui joint la passion  
 Avec la politique & la religion;  
 Prompt, facile, superbe, impétueux & tendre,  
 Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.  
 Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser  
 Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.  
 Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.  
 De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;  
 Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits  
 Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.  
 S'il n'était qu'un amour, il m'eût fait confidence  
 D'un feu qui l'emportait à tant de violence.

*Théâtre. Tom. V.*

B

Va, tu verras bientôt succéder sans pitié  
Une haine implacable à la faible amitié.

H E R M A S .

A son cœur égaré vous imputez peut-être  
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.  
Dans nos grands intérêts, souvent nos actions  
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions :  
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;  
Le faible quelquefois passe pour politique ;  
Et Cassandre n'est pas le premier souverain  
Qui chérit une esclave & lui donna la main.  
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme ,  
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

A N T I G O N E .

Tu ne dis que trop vrai ; je pèse tes raisons ,  
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.  
Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie  
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.  
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets ;  
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts :  
Plus que je ne pensais leur union me blesse.  
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

H E R M A S .

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints  
Ne pourront-ils jamais unir les souverains ?  
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes ,  
Vos périls partagés, vos communes alarmes,  
Vos sermens redoublés, tant de soins, tant de vœux ,  
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?  
De la faible amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

A N T I G O N E .

L'amitié, je le fais, dans la Grèce a des temples ;

L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.  
 D'ambition fans doute, & d'amour enivré,  
 Caffandre m'a trompé fur le fort d'Olimpie.  
 De mes yeux éclairés Caffandre se défie ;  
 Il n'a que trop raifon. Va, peut-être aujourd'hui,  
 L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

H E R M A S.

Il a reçu fa main.... Cette enceinte sacrée  
 (les Initiés, les Prêtres & les Prêtresses traversent le fond  
 de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les  
 mains.)

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.  
 Tous les initiés, de leurs prêtres fuivis,  
 Les palmes dans les mains inondent ces parvis,  
 Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

A N T I G O N E.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir fa conquête....  
 Viens, je confirai tout à ton zèle, à ta foi,  
 J'aurai les lois, les dieux & les peuples pour moi.  
 Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,  
 Entrons dans la carrière où mes deffeins m'engagent,  
 Arrosons, s'il le faut, ces afiles si fains,  
 Moins du fang des taureaux que du fang des humains.

*Fin du premier acte.*

## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES,  
les PRETRESSES.

*Quoique cette scène & beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.*

L' H I E R O P H A N T E.

Q U O I ! dans ces jours sacrés ! quoi ! dans ce temple auguste,

Où Dieu pardonne au crime, & console le juste,  
Une seule prêtresse oserait nous priver  
Des expiations qu'elle doit achever !

Quoi ! d'un si faint devoir Arzane se dispense !

U N E P R E T R E S S E. (\*)

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,  
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,  
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux ;  
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,  
Elle implore la fin d'une mourante vie.

(\*) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

ACTE SECOND. 21

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;  
 Un moment aux autels elle pourra servir.  
 Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,  
 Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée:  
 Qu'on la fasse venir. (\*) La volonté du ciel  
 Demande sa présence, & l'appelle à l'autel.  
 De guirlandes de fleurs par elle couronnée,  
 Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.  
 Cassandre, initié dans nos secrets divins,  
 Sera purifié par ses augustes mains.  
 Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,  
 Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,  
 Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,  
 Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCENE III.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES,  
 STATIRA.

L'HIEROPHANTE à *Statira*.

**V**ENEZ : vous ne pouvez, à vous-même contraire,  
 Refuser de remplir votre saint ministère.  
 Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux  
 Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,  
 Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie  
 Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.

(\*) La prêtresse inférieure va chercher *Arzane*.

Soyez digne du dieu que vous représentez.

STATIRA *couverte d'un voile qui accompagne son visage  
sans le cacher, & vêtue comme les autres prêtresses.*

O Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,  
Dans l'ombre du silence au monde inaccessible,  
J'avais enseveli ma destinée horrible,  
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?  
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

(à l'Hierophante.)

Ah! Seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,  
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,  
Vous le savez.

L' H I E R O P H A N T E.

Le ciel vous prescrit d'autres lois;  
Et quand vous présidez pour la première fois  
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,  
Votre nom, votre rang ne peuvent plus se taire:  
Il faut parler.

S T A T I R A.

Seigneur, qu'importe qui je fois?  
Le fang le plus abject, le fang des plus grands rois,  
Ne font-ils pas égaux devant l'Etre suprême?  
On est connu de lui bien plus que de soi-même.  
De grands noms autrefois avaient pu me flatter,  
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.  
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,  
Nous pensons comme vous; mais la Divinité  
Exige un aveu simple, & veut la vérité.  
Parlez... Vous frémissez!

A C T E S E C O N D. 23

S T A T I R A.

Vous frémirez vous-même...

(aux prêtres & aux prêtresses.)

Vous qui fervez d'un dieu la majesté suprême,  
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,  
Qu'entre vous & ce dieu mes secrets soient cachés.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous vous le jurons tous.

S T A T I R A.

Avant que de m'entendre,  
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre  
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, Madame.

S T A T I R A.

Il a vu ses forfaits expiés!...

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.  
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,  
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?  
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.  
Ce juge paternel voit du haut de son trône  
La terre trop coupable, & sa bonté pardonne.

S T A T I R A.

Hé bien, si vous savez pour quel excès d'horreur,  
Il demande sa grâce & craint un dieu vengeur,  
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,  
(Et quel maître, grands Dieux!) si vous pouvez connaître  
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,  
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,  
Ayant osé percer sa veuve gémissante,  
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante;

B 4

Vous ferez plus surpris, lorsque vous apprendrez  
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.

Cette femme élevée au comble de la gloire,  
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,  
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....

Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus. (e)

*(les prêtres & les prêtresses élèvent les mains, & s'inclinent.)*

L' H I E R O P H A N T E.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? dieux que le crime outrage,  
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !  
Statira dans ce temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux  
Dans mes profonds respects....

S T A T I R A.

Grand-prêtre, levez-vous.

Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde ;  
Ne respectez ici que ma douleur profonde.  
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le fort.  
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,  
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.  
Darius roi des rois, privé du diadème,  
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,  
Par ses propres amis se vit assassiné ;  
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,  
De ses derniers momens soulagea la misère.

*(montrant la prêtresse inférieure.)*

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour ?  
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour ;  
Seule elle me tira de la foule sanglante  
Où mes lâches amis me laissaient expirante.  
Elle est Ephésienne, elle guida mes pas  
Dans cet auguste asile, au bout de mes Etats.

Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,  
 De mourans & de morts la campagne jonchée,  
 Les foldats d'Alexandre érigés tous en rois,  
 Et les larcins publics appelés grands exploits.  
 J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante ;  
 Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.  
 Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant  
 Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.  
 Cette étrangère ici me tient lieu de famille.  
 J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille ;  
 Dieu seul me reste.

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas ! qu'il soit donc votre appui !  
 Du trône où vous étiez vous montez jusqu'à lui ;  
 Son temple est votre cour : foyez-y plus heureuse  
 Que dans cette grandeur auguste & dangereuse,  
 Sur ce trône terrible, & par vous oublié,  
 Devenu pour la terre un objet de pitié.

S T A T I R A.

Ce temple quelquefois, Seigneur, m'a consolée ;  
 Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,  
 En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux,  
 Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L' H I E R O P H A N T E.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte ;  
 Mais notre loi vous parle, & votre cœur l'écoute :  
 Vous l'avez embrassée.

S T A T I R A.

Aurais-je pu prévoir  
 Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir ?  
 Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,  
 Le flambeau pâlisant s'éteint & se consume ;

Et ces derniers momens que Dieu veut me donner ,  
A quoi vont-ils servir ?

L' H I E R O P H A N T E .

Peut-être à pardonner.

Vous-même vous avez tracé votre carrière,  
Marchez-y fans jamais regarder en arrière.  
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel  
Goûtent fans passions un repos éternel ;  
Un nouveau jour leur luit, ce jour est fans nuage ;  
Ils vivent pour les dieux, tel est notre partage.  
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs  
L'oubli des ennemis , & l'oubli des malheurs.

S T A T I R A .

Il est vrai, je fus reine, & ne suis que prêtresse ;  
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.  
Que faut-il que je fasse ?

L' H I E R O P H A N T E .

Olimpie à genoux

Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous ;  
C'est à vous de bénir cet illustre hymenée.

S T A T I R A .

Je vais la préparer à vivre infortunée :  
C'est le sort des humains.

L' H I E R O P H A N T E .

Le feu sacré, l'encens ,

L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissans ,  
Tout sera présenté par vos mains respectables.

S T A T I R A .

Et pour qui, malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables

Jusqu'au dernier moment font-ils chargés d'horreur !  
 J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;  
 Le malheur est par-tout , je m'étais abusée :  
 Allons , fuivons la loi par moi-même imposée.

L' H I E R O P H A N T E .

Adieu , je vous admire autant que je vous plains.  
 Elle vient près de vous.

(il sort.)

S C E N E I I I .

STATIRA , OLIMPIE. (le théâtre tremble.)

S T A T I R A .

**L**IEUX funèbres & saints ,  
 Vous frémissez !... J'entends un horrible murmure ,  
 Le temple est ébranlé !... Quoi ! toute la nature  
 S'émeut à son aspect ! Et mes sens éperdus  
 Sont dans le même trouble & restent confondus ?

O L I M P I E *effrayée.*

Ah ! Madame !...

S T A T I R A .

Approchez , jeune & tendre victime ,  
 Cet augure effrayant semble annoncer le crime.  
 Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

O L I M P I E .

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu !  
 Et vous , de leurs décrets auguste confidente ,  
 Daignez conduire ici ma jeunesse innocente ;  
 Je suis entre vos mains , dissipez mon effroi.

S T A T I R A.

Ah ! j'en ai plus que vous.... Ma fille, embrassez-moi...  
 Du fort de votre époux êtes-vous informée ?  
 Quel est votre pays ? quel sang vous a formée ?

O L I M P I E.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu  
 Ce rang où l'on m'élève, & qui ne m'est pas dû.  
 Cassandre est roi, Madame, il daigna dans la Grèce,  
 A la cour de son père élever ma jeunesse.  
 Depuis que je tombai dans ses augustes mains,  
 J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.  
 Je chéris un époux, & je révère un maître ;  
 Voilà mes sentimens, & voilà tout mon être.

S T A T I R A.

Qu'aifément, juste Ciel, on trompe un jeune cœur !  
 De l'innocence en vous que j'aime la candeur !  
 Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?  
 Quoi ! d'un prince ou d'un roi vous ne feriez pas née !

O L I M P I E.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les lois,  
 Faut-il donc être né dans la pourpre des rois ?

S T A T I R A.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

O L I M P I E.

Je n'étais qu'une esclave.

S T A T I R A.

Un tel destin m'étonne.  
 Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,  
 Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.  
 Vous esclave !

A C T E S E C O N D. 29

O L I M P I E.

Antipatre, en ma première enfance,  
Par le fort des combats me tint sous sa puissance:  
Je dois tout à son fils.

S T A T I R A.

Ainsi vos premiers jours  
Ont senti l'infortune, & vu finir son cours !  
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie. . .  
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous pour suivie  
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

O L I M P I E.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,  
On termina la vie, on disputa le trône,  
On déchira l'empire; & que dans Babylone  
Cassandre conserva mes jours infortunés,  
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

S T A T I R A.

Quoi ! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,  
Captive d'Antipatre, & soumise à Cassandre !

O L I M P I E.

C'est tout ce que j'ai fu. Tant de malheurs passés  
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

S T A T I R A.

Captive à Babylone ! . . . O Puissance éternelle !  
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?  
Le lieu, le temps, son âge ont excité dans moi  
La joie & les douleurs, la tendresse & l'effroi.  
Ne me trompé-je point ? Le ciel sur son visage  
Du héros mon époux semble imprimer l'image. . .

O L I M P I E.

Que dites-vous ?

S T A T I R A.

Hélas ! tels étaient ses regards ,  
 Quand moins fier & plus doux, loin des sanglans hafards ,  
 Relevant ma famille au glaive dérobée ,  
 Il la remit au rang dont elle était tombée ,  
 Quand sa main se joignit à ma tremblante main.  
 Illusion trop chère, espoir flatteur & vain !  
 Serait-il bien possible ! . . . Ecoutez-moi, Princesse,  
 Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.  
 N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir ?

O L I M P I E.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir  
 M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble & de carnage,  
 Au sortir du berceau, je fus en esclavage.  
 D'une mère jamais je n'ai connu l'amour ;  
 J'ignore qui je suis, & qui m'a mise au jour....  
 Hélas ! vous soupirez, vous pleurez, & mes larmes  
 Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes....  
 Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languissans !  
 Vous faites pour parler des efforts impuissans !  
 Parlez-moi.

S T A T I R A.

Je ne puis.... Je succombe.... Olimpie !  
 Le trouble que je sens me va coûter la vie.

S C E N E I V.

STATIRA , OLIMPIE , L'HIEROPHANTE.

L' H I E R O P H A N T E.

O Prêtresse des dieux ! ô Reine des humains !  
Quel changement nouveau dans vos tristes destins !  
Que nous faudra-t-il faire , & qu'allez-vous attendre ?

S T A T I R A.

Des malheurs , je suis prête , & je dois tout entendre.

L' H I E R O P H A N T E.

C'est le plus grand des biens , d'amertume mêlé ;  
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé ,  
Antigone , les siens , le peuple , les armées ,  
Toutes les voix enfin , par le zèle animées ,  
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté ,  
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité ,  
Que vos royales mains vont unir à Cassandre ,  
Qu'Olimpie....

S T A T I R A.

Achievez.

L' H I E R O P H A N T E.

Est fille d'Alexandre.

S T A T I R A *courant embrasser Olimpie.*

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.  
O ma fille ! ô mon sang ! ô nom fatal & doux !  
De vos embrassemens faut-il que je jouisse ,  
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice !

O L I M P I E.

Quoi ! vous seriez ma mère, & vous en gémissiez !

S T A T I R A.

Non, je bénis les dieux trop long-temps courroucés,  
Je sens trop la nature & l'excès de ma joie ;  
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie :  
Il te donne à Cassandre !

O L I M P I E.

Ah ! si dans votre flanc

Olimpie a puisé la source de son sang,  
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,  
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire ?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter,  
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.  
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies  
Concilier enfin deux races ennemies ?

O L I M P I E.

Qui ? lui ? votre ennemi ! tel serait mon malheur !

S T A T I R A.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.  
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,  
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,  
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,  
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.  
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephèse,  
Il y brave les dieux, & feint qu'il les apaise ;  
A mes bras maternels il ose te ravir ;  
Et tu peux demander si je dois le haïr !

O L I M P I E.

Quoi ! d'Alexandre ici le ciel voit la famille !  
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !

Et

Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !  
 Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !  
 Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L' H I E R O P H A N T E.  
 Espérez dans le ciel.

O L I M P I E.  
 Ah ! sa haine inflexible  
 D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;  
 Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.  
 Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.  
 Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !  
 Je devais à l'autel, où vous nous unissiez,  
 Expirer en victime & tomber à vos pieds.

S C E N E V.

STATIRA , OLIMPIE , L'HIEROPHANTE ,  
 un PRETRE.

L E P R E T R E.

O N menace le temple, & les divins mystères  
 Sont bientôt profanés par des mains téméraires ;  
 Les deux rois défunis disputent à nos yeux  
 Le droit de commander où commandent les dieux.  
 Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,  
 Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.  
 Il semble que le ciel veuille nous informer  
 Que la terre l'offense, & qu'il faut le calmer,  
 Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,  
 Vers les parvis sacrés vole & se précipite ;

*Théâtre. Tom. V.*

C

Ephèse est divisée entre deux factions.  
 Nous ressemblons bientôt aux autres nations.  
 La fainteté, la paix, les mœurs vont disparaître ;  
 Les rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

## L' H I E R O P H A N T E.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !  
 Qu'ils laissent sur la terre un asile de paix !  
 Leur intérêt l'exige . . . O mère auguste & tendre,  
 Et vous . . . dirai-je, hélas ! l'épouse de Cassandre ?  
 Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.  
 Aux rois audacieux je vais me présenter,  
 Je connais le respect qu'on doit à leur couronne ;  
 Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.  
 S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.  
 Nous sommes, je le fais, sans armes, sans soldats,  
 Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.  
 Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense ;  
 Et si la tyrannie osait en approcher,  
 C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(*l'Hiérophante sort avec le prêtre inférieur.*)

## S C E N E V I.

S T A T I R A, O L I M P I E.

S T A T I R A.

O destinée ! ô Dieu des autels & du trône !  
 Contre Cassandre au moins favorise Antigone.  
 Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,  
 De nos seuls ennemis attendre des secours,

Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,  
 Chez les usurpateurs du trône de ton père!  
 Chez nos propres fujets, dont les efforts jaloux  
 Disputent cent Etats, que j'ai possédés tous!  
 Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.  
 O trône de Cyrus! ô sang de mes ancêtres!  
 Dans quel profond abyme êtes-vous descendus!  
 Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

## O L I M P I E.

Ma mère, je vous suis.... Ah! dans ce jour funeste,  
 Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste;  
 Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

## S T A T I R A.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

*Fin du second acte.*

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

*(Le temple est fermé.)*CASSANDRE, SOSTENE *dans le péristyle,*

C A S S A N D R E.

LA vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire  
 Ce funeste secret qu'avait caché mon père ;  
 Il a fallu céder à la publique voix.  
 Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois ;  
 Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,  
 Faire encore à son sang cette mortelle offense ?  
 Je fus coupable assez.

S O S T E N E.

Mais un rival jaloux  
 Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous ;  
 Il anime le peuple, Ephèse est alarmée ;  
 De la religion la fureur animée,  
 Qu'Antigone méprise, & qu'il fait exciter,  
 Vous fait un crime affreux, un crime à détester,  
 De posséder la fille, ayant tué la mère.

C A S S A N D R E.

Les reproches fanglans qu'Ephèse peut me faire,  
 Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.  
 J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,

Le mien fera toujours victime des furies,  
 Victime de l'amour & de mes barbaries.  
 Hélas! j'avais voulu qu'elle tint tout de moi,  
 Qu'elle ignorât un fort qui me glaçait d'effroi.  
 De son père en ses mains je mettais l'héritage  
 Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.  
 Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,  
 Une fois en ma vie avec moi-même en paix,  
 Tout était réparé, je lui rendais justice.  
 D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice;  
 J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,  
 C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras,  
 C'est dans l'empirement du meurtre & du carnage,  
 Où le devoir d'un fils égarait mon courage;  
 C'est dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur  
 Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.  
 Mon ame en frémissait avant d'être punie  
 Par ce fatal amour qui la tient asservie.  
 Je me crois innocent au jugement des dieux,  
 Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,  
 Non pas pour Olimpie, & c'est-là mon supplice,  
 C'est-là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse,  
 Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,  
 Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

S O S T È N E.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,  
 Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

C A S S A N D R E.

Où, je le fais, Softène; & si de cette loi  
 L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,  
 Malheur à mon rival, & malheur à ce temple.  
 Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;

J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.  
 Ecartons loin de moi cette vaine terreur.  
 Je suis aimé, son cœur est à moi dès l'enfance,  
 Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.  
 Courons vers Olimpie.

## S C E N E I I.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE

*Sortant du temple.*

C A S S A N D R E.

**I**NTERPRETE du ciel,  
 Ministre de clémence, en ce jour solemnel,  
 J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.  
 Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes,  
 J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;  
 Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.  
 J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.  
 Je meurs sans Olimpie, & vous devez la rendre.  
 Achevons cet hymen.

L' H I E R O P H A N T E.

Elle remplit, Seigneur,  
 Des devoirs bien sacrés & bien chers à son cœur.

C A S S A N D R E.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse  
 Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendresse?

L' H I E R O P H A N T E.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds  
 Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!... Hélas! cette seule journée  
Voyait de tant de maux la course terminée.  
Pour la première fois un moment de douceur  
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Hé, que peut-elle craindre?

L'HIEROPHANTE *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Hé quoi,  
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieus de passer les limites  
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!  
Les intrigues des cours, les cris des factions,  
Des humains que je fuis les tristes passions,  
N'ont point encor troublé nos retraites obscures: (f)  
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.  
Les débats des grands rois, prompts à se diviser,  
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;  
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,  
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.  
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,  
Je vais des immortels implorer la faveur.

C 4

C A S S A N D R E.

Olimpie!...

L' H I E R O P H A N T E.

En ces lieux ce moment la rappelle.

Voyez si vous avez encor des droits fur elle.

Je vous laisse.

*(il sort & le temple s'ouvre.)*

## S C E N E I I I.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA,  
OLIMPIE.

C A S S A N D R E.

**E** L L E tremble, ô Ciel! & je frémis!...

Quoi! vous baïflez les yeux de vos larmes remplis!

Vous détournez de moi ce front où la nature

Peint l'ame la plus noble, &amp; l'ardeur la plus pure!

O L I M P I E *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare!... Ah, Madame!

C A S S A N D R E.

Expliquez-vous, parlez.

Dans quels bras fuyez-vous mes regards défolés?

Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?

Qui donc vous accompagne &amp; vous baigne de larmes?

S T A T I R A *se dévoilant & se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

C A S S A N D R E.

A ses traits... à sa voix...

Mon sang se glace!... où suis-je? &amp; qu'est-ce que je vois?

ACTE TROISIEME. 41

S T A T I R A.

Tes crimes.

C A S S A N D R E.

Statira peut ici repaître !

S T A T I R A.

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître,  
La mère d'Olimpie.

C A S S A N D R E.

O tonnerres du ciel,

Grondez fur moi, tombez fur ce front criminel !

S T A T I R A.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?  
Eternel ennemi de ma famille entière,  
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups  
Toi seul as fait tomber mon trône & mon époux,  
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,  
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage  
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc  
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,  
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.  
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste ?  
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras ;  
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.  
Des tyrans de la terre à jamais séparée,  
Respecte au moins l'asile où je suis enterrée :  
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,  
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

C A S S A N D R E.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,  
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.  
Je m'en avoue indigne après mes attentats ;  
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,

Si je vous apprenais que ma main fut trompée  
 Quand des jours d'un héros la tramé fut coupée,  
 Que je servais mon père en m'armant contre vous,  
 Je ne fléchirais point votre juste courroux.  
 Rien ne peut m'excuser... Je pourrais dire encore  
 Que je fauvai ce sang que ma tendresse adore,  
 Que je mets à vos pieds mon sceptre & mes Etats.  
 Tout est affreux pour vous !... Vous ne m'écoutez pas !  
 Ma main m'arracherait ma malheureuse vie  
 Moins pleine de forfaits que de remords punie,  
 Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,  
 Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.  
 Avec un saint respect j'élevai votre fille,  
 Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille;  
 Elle a mes vœux, mon cœur; & peut-être les dieux  
 Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux  
 Que pour y réparer, par un saint hymenée,  
 L'épouvantable horreur de notre destinée.

## S T A T I R A.

Quel hymen !... O mon sang ! tu recevrais la foi,  
 De qui ? de l'affassin d'Alexandre & de moi !

## O L I M P I E.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,  
 Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;  
 Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir  
 Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.  
 Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)  
 La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.  
 Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras  
 Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.  
 Votre fille en l'aimant devenait sa complice.  
 Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;

Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,  
Empêchez-moi surtout de le revoir jamais.

S T A T I R A.

Je reconnais ma fille, & suis moins malheureuse.  
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;  
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main  
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?  
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère,  
Et pour votre prêtresse, hélas! & pour sa mère!  
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas  
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.  
Cruel, n'insulte plus & l'autel & le trône;  
Tu fouillas de mon sang les murs de Babylone;  
J'aimerais mieux encore une seconde fois  
Voir ce sang répandu par l'assassin des rois,  
Que de voir mon fujet, mon ennemi... Cassandre,  
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

C A S S A N D R E.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;  
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.  
Olimpie est à moi, je fais quel fut son père;  
Je suis roi comme lui, j'en ai le caractère,  
J'en ai les droits, la force, elle est ma femme enfin:  
Rien ne peut séparer mon fort & son destin.  
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,  
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.  
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;  
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.  
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,  
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,  
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,  
Qui ne connaît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.

Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège ;  
 Si je fus meurtrier, je ferai sacrilège.  
 J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,  
 Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.  
 Je demande la mort, je la veux, je l'envie,  
 Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.  
 Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau  
 Et l'amour le plus tendre & le nom le plus beau,  
 Et les remords affreux d'un crime involontaire,  
 Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostène.*)

## S C E N E I V.

S T A T I R A , O L I M P I E.

S T A T I R A.

QUEL moment! quel blasphème! ô Ciel! qu'ai-je entendu?  
 Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!  
 Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;  
 Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;  
 Ton cœur répond au mien, tes chers embrassemens,  
 Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens;  
 Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.  
 Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.  
 Je puis tout supporter, puisque je vois en toi  
 Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

O L I M P I E.

Ah! le ciel m'est témoin si mon ame est formée  
 Pour imiter la vôtre, & pour être animée

Des mêmes sentimens & des mêmes vertus.  
 O veuve d'Alexandre ! ô sang de Darius !  
 Ma mère !... Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée,  
 Par les mains de Cassandre on me vit élevée ?  
 Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,  
 A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits ?  
 Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée !  
 Bienfaits trop dangereux ! pourquoi m'a-t-il aimée ?

STATIRA.

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?  
 Antigone lui-même !

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.  
 Vous voyez un des rois formés par Alexandre,  
 Qui respecte sa veuve, & qui vient la défendre ;  
 Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,  
 Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,  
 Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance  
 Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.  
 Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous ;  
 Ils sont las des tyrans que votre auguste époux  
 Laissa par son trépas maîtres de son empire.  
 Pour ce grand changement votre nom peut suffire,  
 M'avouerez-vous ici pour votre défenseur ?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,

Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

A N T I G O N E.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire  
Des mains de votre fille & de tant de vertus  
Obtienne un double droit au trône de Cyrus ;  
Il en est trop indigne ; & pour un tel partage  
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.  
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur ;  
Je me suis présenté comme un adorateur  
Qui des divinités implore la clémence.  
Je me présente à vous armé de la vengeance.  
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,  
De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

S T A T I R A.

Mon cœur est détaché du trône & de la vie,  
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.  
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur  
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,  
Si vous la protégez, si vous vengez son père,  
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.  
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,  
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau

A N T I G O N E.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?  
Acceptez-vous mon offre, & pensez-vous comme elle ?

O L I M P I E.

Je dois haïr Cassandre.

A N T I G O N E.

Il faut donc m'accorder

Le prix, le noble prix que je viens demander.  
Contre mon allié je prends votre défense,  
Je crois vous mériter, foyez ma récompense.

Tout autre est un outrage, & c'est vous que je veux.  
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.  
Parlez; & je tiendrai cette gloire suprême  
De mon bras, de la reine, & surtout de vous-même;  
Prononcez: daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits....

J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,  
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée,  
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,  
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,  
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,  
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée;  
J'épouse un bienfaiteur... il est un assassin.  
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.  
Dans cet entassement d'horribles aventures,  
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.  
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels momens,  
*(embrassant sa mère.)*

Voyez à qui je dois mes premiers sentimens,  
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales  
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,  
Quelle foule de maux m'environne en un jour,  
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, & le ciel vous la donne.  
La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône  
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,  
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;

Mais vous la méritez en osant la défendre.  
 C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre ;  
 Il nomma le plus digne, & vous le devenez :  
 Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.  
 Que des dieux immortels la faveur vous seconde !  
 Que leur main vous conduise à l'empire du monde !  
 Alexandre & sa veuve, ensevelis tous deux ,  
 Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,  
 Vous verront sans regret au trône de mes pères ;  
 Et puissent désormais les destins moins féroces  
 En écarter pour vous cette fatalité  
 Qui renverfa toujours ce trône ensanglanté !

## A N T I G O N E.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.  
 Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.  
 Sortez de cet asile, & je vais tout presser ,  
 Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.

(il sort.)

## S C E N E V I.

## S T A T I R A , O L I M P I E.

## S T A T I R A.

**M**A fille, c'est par toi que je romps la barrière  
 Qui me sépare ici de la nature entière ;  
 Et je rentre un moment dans ce monde pervers ,  
 Pour venger mon époux, ton hymen & tes fers.  
 Dieu donnera la force à mes mains maternelles  
 De briser avec toi tes chaînes criminelles.

Viens

ACTE TROISIEME. 49

Viens remplir ma promesse, & me faire oublier,  
Par des sermens nouveaux, le crime du premier.

O L I M P I E.

Hélas! ...

S T A T I R A.

Quoi! tu gémiss?

O L I M P I E.

Cette même journée  
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée?

S T A T I R A.

Que dis-tu?

O L I M P I E.

Permettez, pour la première fois,  
Que je vous fasse entendre une timide voix.  
Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre  
Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre,  
Si j'obtenais des dieux, en le faisant couler,  
De prolonger vos jours ou de les consoler.

S T A T I R A.

O ma chère Olimpie!

O L I M P I E.

Oserai-je encor dire  
Que votre asile obscur est le trône où j'aspire!  
Vous m'y verrez foudroyé, & foulant à vos pieds  
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.  
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,  
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?  
Laiissons-là tous ces rois dans l'horreur des combats,  
Se punir l'un par l'autre, & venger son trépas;  
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,  
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,

*Théâtre. Tom. V.*

D

Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?  
Les larmes font pour nous, les crimes font pour eux.

S T A T I R A.

Des larmes! Hé pour qui les vois-je ici répandre?  
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?  
Est-ce elle que j'entends?

O L I M P I E.

Ma mère...

S T A T I R A.

O Ciel vengeur!

O L I M P I E.

Cassandre!...

S T A T I R A.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.

Parle.

O L I M P I E.

Je ne le puis.

S T A T I R A.

Va, tu m'arraches l'ame;

Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

O L I M P I E.

Ah! Madame,

Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper;  
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper,  
Prête à me séparer d'un époux si coupable,  
Je le fuis... mais je l'aime.

S T A T I R A.

O parole exécrable!

Dernier de mes momens, cruelle fille, hélas!  
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas,  
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre & ta mère!  
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux & mon père;

ACTE TROISIEME. 51

Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain  
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

O L I M P I E.

Je me jette à vos pieds...

S T A T I R A.

Fille dénaturée!

Fille trop chère!...

O L I M P I E.

Hélas! de douleurs dévorée,

Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.  
Ma mère, pardonnez.

S T A T I R A.

Je pardonne....& je meurs.

O L I M P I E.

Vivez, écoutez-moi.

S T A T I R A.

Que veux-tu?

O L I M P I E.

Je vous jure,

Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,  
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui  
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.  
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;  
Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,  
Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez  
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.  
Ne confidez point ma faiblesse & mon âge;  
De mon père & de vous je me sens le courage:  
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;  
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

S T A T I R A.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère,  
Et tu ne peux haïr l'affassin de ton père!

O L I M P I E.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux,  
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;  
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.  
Pour me justifier prenez votre victime,  
Immolez votre fille.

S T A T I R A.

Ah! j'en crois tes vertus,  
Je te plains, Olimpie, & ne t'accuse plus :  
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.  
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.  
Tu déchires mon cœur, & tu fais l'attendrir;  
Console au moins ta mère en la faisant mourir.  
Va, je suis malheureuse, & tu n'es point coupable.

O L I M P I E.

Qui de nous deux, ô Ciel! est la plus misérable?

*Fin du troisième acte*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profanés  
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.  
Vos soldats près du temple occupent ce passage.  
Cassandre ivre d'amour, de douleur & de rage,  
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,  
Par cet autre chemin s'avance contre vous.  
Le signal est donné; mais dans cette entreprise,  
Entre Cassandre & vous le peuple se divise.

ANTIGONE *en sortant.*

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,  
Infidelle allié, détestable ennemi,  
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne!

La fille d'Alexandre a des droits assez grands  
 Pour faire armer l'Asie, & trembler nos tyrans.  
 Babylone est sa dot, & son droit est l'empire.  
 Je prétends l'un & l'autre; & je veux bien te dire  
 Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,  
 N'en imposeront pas aux yeux des nations.  
 Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère  
 Si tu fus innocent de la mort de son père;  
 L'opinion fait tout, elle t'a condamné.  
 Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné  
 Séduisait Olimpie en cachant sa naissance;  
 Tu crus ensevelir dans l'éternel silence  
 Ce funeste secret dont je suis informé;  
 Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.  
 Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en est fait; & Cassandre  
 N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.  
 De quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits  
 T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?  
 Je peux de Statira prendre ici la défense;  
 Mais veux-tu conserver notre antique alliance?  
 Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?  
 Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?...

C A S S A N D R E.

Hé bien?

A N T I G O N E.

Cède Olimpie, & rien ne nous sépare.  
 Je périrai pour toi; sinon, je te déclare  
 Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.  
 Connais tes intérêts, pèse-les, & choisis.

C A S S A N D R E.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire  
 Une offre différente, & qui pourra te plaire.

Tu ne connais ni loi ni remords ni pitié,  
 Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.  
 J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice,  
 Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;  
 Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,  
 N'employons pas les mains du soldat mercénaire,  
 Pour assouvir ta rage & servir ma colere.  
 Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?  
 Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?  
 C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace  
 De braver mon courage, ainsi que ma disgrace.  
 Je ne fus pas admis au commerce des dieux,  
 Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux ;  
 C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.  
 Va, nous étions formés pour être des barbares.  
 Marchons ; viens décider de ton fort & du mien,  
 T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie, & fais sûr qu'Olimpie  
 Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

*(ils mettent l'épée à la main.)*

## S C E N E I I I .

CASSANDRE, ANTIGONE, HÉRMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment ,  
avec les prêtres & les initiés , qui se jettent avec une foule  
de peuple entre Cassandre & Antigone , & les désarment.*

L' H I E R O P H A N T E .

**P**ROFANES, c'en est trop. Arrêtez, respectez  
Et le dieu qui vous parle, & ses solennités. (g)  
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les sépare,  
Bannissez du lieu saint la discorde barbare,  
Expiez vos forfaits... Glaives, disparaîsez.  
Pardonne, Dieu puissant! vous, Rois, obéissez.

C A S S A N D R E .

Je cède au ciel, à vous.

A N T I G O N E .

Je persiste; & j'atteste  
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleste,  
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas  
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,  
Et que cette hyménée illégitime, impie,  
Soit la honte d'Ephèse, & l'horreur de l'Asie.

C A S S A N D R E .

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L' H I E R O P H A N T E .

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,

A C T E , Q U A T R I E M E . 57.

Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;  
 Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.  
 La cabane du pauvre & le trône des rois,  
 Egalement fournis, entendent cette voix;  
 Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,  
 Et délie à l'autel l'innocente victime.

Si l'époux, quel qu'il soit, & quel que soit son rang,  
 Des parens de sa femme a répandu le sang,  
 Fût-il purifié dans nos sacrés mystères  
 Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,  
 Et par le repentir, plus nécessaire qu'eux,  
 Son épouse en ce jour peut former d'autres nœuds;  
 Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence  
 A l'exemple des dieux ne pardonne l'offense.  
 La loi donne un seul jour, elle accourcit les temps  
 Des chagrins attachés à ces grands changemens :  
 Mais surtout attendez les ordres d'une mère;  
 Elle a repris ses droits, le sacré caractère  
 Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.  
 A son auguste voix Olimpie obéit.  
 Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre  
 Les arrêts de la veuve & du sang d'Alexandre?

(il sort avec sa suite.)

A N T I G O N E .

C'est assez, j'y fouscris, Pontife, elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

S O U S T I T U T

## S C E N E I V .

CASSANDRE, SOSTENE *dans le péril.*

C A S S A N D R E .

**E**LLÉ n'y fera pas, cœur barbare & fans foi ,  
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,  
A l'espoir insolent de ce coupable habile,  
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,  
Et tranquille & ferein vient m'arracher le cœur.

S O S T E N E .

Il féduit Statira, Seigneur, il s'autorife  
Et des lois qu'il viole, & des dieux qu'il méprife.

C A S S A N D R E .

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,  
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.  
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;  
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre  
A passer en un jour à cet autel fatal  
De la main de Cassandre à la main d'un rival,  
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure!  
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure,  
Mon ame à cet espoir osait s'abandonner;  
Tu m'ôtes Olimpie, est-ce là pardonner?

S O S T E N E .

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile & tendre,  
Si soumis à vos lois, si content de se rendre ,  
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.  
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.

Elle peut vous aimer sans trahir la nature.  
 Vos coups dans les combats portés à l'aventure  
 Ont versé ; je l'avoue , un sang bien précieux ;  
 C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.  
 Vous n'avez point trempé dans la mort de son père ,  
 Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère ;  
 Ses malheurs sont passés , vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaisé mes tourmens.  
 Ce sang de Statira , ces mânes d'Alexandre ,  
 D'une voix trop terrible ici se font entendre.  
 Sostrène , elle est leur fille , elle a le droit affreux  
 De haïr sans retour un époux malheureux.  
 Je sens qu'elle m'abhorre , & moi je la préfère  
 Au trône de Cyrus , au trône de la terre.  
 Ces expiations , ces mystères cachés ,  
 Indifférens aux rois , & par moi recherchés ,  
 Elle en était l'objet ; mon ame criminelle  
 Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, *appercevant Olimpie.*

Hélas ! la voyez-vous en proie à ses douleurs ?  
 Elle embrasse un autel , & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple , à cet autel , il est temps qu'on l'enlève.  
 Va , cours , que tout soit prêt.

(*Sostrène sort.*)

S C E N E V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

*OLIMPIE courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*

QUE mon cœur se soulève!  
 Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne! hélas!

*(apercevant Cassandre.)*

Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.

Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Hé bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.  
 Je fais tous les forfaits que mon sort inhumain,  
 Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;  
 J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.  
 Ma présence est un crime, & ma flamme une injure....  
 Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes secours  
 Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au fortir de l'enfance

Ai-je assez respecté votre aimable innocence?  
 Vous ai-je idolâtrée?

ACTE QUATRIÈME. 61

O L I M P I E.

Ah! c'est-là mon malheur.

C A S S A N D R E.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,  
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,  
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,  
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,  
A joint à mes sermens vos sermens solemnels!

O L I M P I E.

Hélas! il est trop vrai!... Que le courroux céleste  
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

C A S S A N D R E.

Vous m'aimiez, Olimpie!

O L I M P I E.

Ah! pour comble d'horreur,  
Ne me reproche pas ma détestable erreur.  
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse,  
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse;  
C'est un forfait de plus... Fuis-moi; ces entretiens  
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

C A S S A N D R E.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,  
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître;  
Et si pour Antigone...

O L I M P I E.

Arrête, malheureux.

D'Antigone & de toi je rejette les vœux.  
Après que cette main, lâchement abusée,  
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,  
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.  
J'ai l'hymen & le monde, & la vie en horreur.

Maitresse de mon choix, sans que je délibère,  
 Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;  
 Je choisis cet asile, où Dieu doit posséder  
 Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.  
 J'embrasse les autels, & déteste ton trône,  
 Et tous ceux de l'Asie... & surtout d'Antigone.  
 Va-t-en, ne me vois plus... va, laisse-moi pleurer  
 L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

## C A S S A N D R E.

Hé bien, de mon rival si l'amour vous offense,  
 Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;  
 Et quand votre vertu rejette un autre époux,  
 Ce refus est ma grâce, & je me crois à vous.  
 Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,  
 Vous êtes, vous ferez la moitié de mon être,  
 Moitié chère & sacrée, & de qui les vertus  
 Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,  
 Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,  
 Et devraient défarmer votre mère elle-même.

## O L I M P I E.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!  
 Ah! si le repentir, si la compassion,  
 Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,  
 Fuis les lieux qu'elle habite, & l'autel que j'embrasse,  
 Laisse-moi.

## C A S S A N D R E.

Non, sans vous, je n'en saurais fortir.  
 A me suivre à l'instant vous devez consentir.

*(il la prend par la main.)*

Chère épouse, venez.

ACTE QUATRIEME. 63

OLIMPIE *la retirant avec transport.*

Traite-moi donc comme elle,  
Frappe une infortunée à son devoir fidelle;  
Dans ce cœur défolé porte un coup plus certain.  
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.  
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;  
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.  
Le ciel fait faire grâce, & vous savez punir;  
Mais c'est trop être ingrate, & c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste, & l'as-tu méritée?...  
Cassandre, si ta main féroce, enflangantée,  
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,  
N'eût frappé que moi seule, & versé que mon sang,  
Je te pardonnerais, je t'aimerais... barbare.  
Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.  
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,  
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,  
Vous me fuivrez... Il faut que mon sort s'accomplisse.  
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice:  
Ce supplice est sans terme, & j'en jure par vous.  
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

## S C E N E V I.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

S O S T E N E.

**P**ARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.  
 Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,  
 Il séduit vos amis près du temple assemblés;  
 Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés:  
 Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.  
 Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.  
 Venez.

C A S S A N D R E.

A mon rival ainsi vous m'immolez!

Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

O L I M P I E.

Moi! vouloir ton trépas!... va, j'en suis incapable!...

Vis loin de moi.

C A S S A N D R E.

Sans vous, le jour m'est exécration;

Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,

Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

*(il sort avec Sostène.)*

S C E N E V I I.

O L I M P I E *seule.*

**M**ALHEUREUSE!... Et c'est lui qui cause mes alarmes!  
 Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?  
 Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?  
 Vous aurez sur mon âme un absolu pouvoir,

O

ACTE QUATRIEME. 65

O sang dont je naquis, ô voix de la nature!  
 Je m'abandonne à vous, c'est pour vous que je jure  
 De vous sacrifier mes plus chers sentimens....  
 Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres sermens....  
 Dieux! vous les receviez; ô Dieux, votre clémence  
 A du plus tendre amour approuvé l'innocence.  
 Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur,  
 Donnez-lui la vertu conforme à son malheur....  
 Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,  
 Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.  
 Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,  
 Dans l'oubli des humains, dans la captivité,  
 Sans parens, sans Etat, à moi-même inconnue....  
 Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.  
 J'en ferai digne au moins... Cassandre, il faut te fuir,  
 Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...  
 Que peut donc sur soi-même une faible mortelle?  
 Je déchire en pleurant ma blessure cruelle;  
 Et ce trait malheureux que ma main va chercher,  
 Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher

S C E N E V I I I.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres,  
 Prêtresses.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous? protégez ma faiblesse.  
 Vous tremblez!... vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princeffe!

*Théâtre. Tom. V.*

E

Je pleure votre état.

O L I M P I E.

Ah ! foyez-en l'appui.

L' H I E R O P H A N T E.

Résignez-vous au ciel , vous n'avez plus que lui.

O L I M P I E.

Hélas ! que dites-vous ?

L' H I E R O P H A N T E.

O fille auguste & chère !

La veuve d'Alexandre....

O L I M P I E.

Ah ! justes Dieux !... ma mère !

Hé bien ?...

L' H I E R O P H A N T E.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,  
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,  
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée,  
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.  
Déjà coulait le sang, déjà le fer en main,  
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.  
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense  
Que nos lois qu'il oublie, & nos dieux qu'il offense.  
Votre mère éperdue, & s'offrant à ses coups,  
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.  
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,  
Elle a faisi le fer qui frappe les victimes,  
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité  
Vous fit puiser la vie & la calamité.

*OLIMPIE tombant entre les bras d'une prêtresse.*  
Jemeurs.... Soutenez-moi.... marchons.... Vit-elle encore ?

L' H I E R O P H A N T E.

Cassandre est à ses pieds ; il gémit, il l'implore,

ACTE QUATRIEME. 67

Il ose encor prêter ses funestes secours  
Aux innocentes mains qui raniment ses jours.  
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE *se relevant.*

Cassandre à ses genoux!

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.

A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux;  
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,  
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,  
Par cette main funeste en tout temps poursuivie.  
Faible, & se soulevant par un dernier effort,  
Elle tombe, elle touche au moment de la mort  
Elle abhorre à la fois Cassandre & la lumière;  
Et levant à regret sa débile paupière,  
Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné  
D'un temple malheureux par le sang profané,  
Consolez Olimpie: elle m'aime, & j'ordonne  
Que pour venger sa mère elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle.... Exaucez-moi, grands Dieux!  
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, Seigneur.... & j'en aurai peut-être.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristyle.*

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance est vaine.  
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.  
Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui,  
Seigneur, fera perdue & pour vous & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'est plus!

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre

D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.  
Statira, succombant au poids de sa douleur,  
Dans les bras de sa fille expire avec horreur.  
La sensible Olimpie, à ses pieds étendue,  
Semble exhaler son ame à peine retenue.  
Les ministres des dieux, les prêtresses en pleurs,  
En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.  
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes,  
Le temple retentit de sanglots & de plaintes,  
On prépare un bûcher, & ces vains ornemens,  
Qui rappellent la mort au regard des vivans.  
On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire  
Habitera l'asile où s'enfermait sa mère;  
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ses beaux jours,  
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours;

ACTE CINQUIÈME. 69

Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence  
Sa famille, sa mère & jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle fuivra les lois.  
J'ai fur elle à la fin d'irrévocables droits :  
Statira me la donne ; & ses ordres suprêmes,  
Au moment du trépas, font les lois des dieux mêmes.  
Ce forcené Cassandre, & sa funeste ardeur,  
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare

Que son cœur désolé renonce à ce barbare.  
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas :  
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Méleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,  
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre ?  
Frappés d'un saint respect, fachez que vos soldats  
Reculeront d'horreur, & ne vous fuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire ;  
J'en ai fait le ferment, Cassandre la révere :  
Je fais qu'il est des lois qu'il me faut respecter,  
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.  
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,  
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.  
Tout parle en ma faveur, & mes coups différés  
En auront plus de force, & font plus assurés.

(le temple s'ouvre.)

E 3

## S C E N E I I.

ANTIGONE, HÉRMAS, L'HIEROPHANTE,  
Prêtres, s'avancant lentement. OLIMPIE soutenue par  
les Prêtresses : elle est en deuil.

H E R M A S.

ON amène Olimpie à peine respirante.  
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante  
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas,  
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras

A N T I G O N E.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,  
(à Olimpie.)

Je veux bien l'avouer... Permettez que ma bouche,  
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,  
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.  
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère  
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire,  
Sachez que tout est prêt pour sa punition.  
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;  
Contre ses attentats soyez en assurance.

O L I M P I E.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.  
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

A N T I G O N E.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.  
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,  
Si chère à mon espoir, & par vous révérée,

ACTE CINQUIEME. 71

Mais je fais ce qu'on doit, dans ce premier moment,  
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.  
Consultez-vous, Madame, & gardez sa promesse.

(il sort avec Hermas.)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,  
Vous, ministre d'un dieu de paix & de douceur,  
Des cœurs infortunés le seul consolateur,  
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère.  
Aux autels arrosés des larmes de ma mère ?  
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté  
Pour fermer cet asile à ma calamité ?  
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage ;  
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous ?  
Votre mère en mourant a nommé votre époux.  
Vous avez entendu sa volonté dernière,  
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière ;  
Et si vous résistez à sa mourante voix,  
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,  
De détourner ma main de cette main sanglante ;  
Je garde mes sermens.

E 4

## L' H I E R O P H A N T E.

Libre encor dans ces lieux,  
 Votre main ne dépend que de vous & des dieux.  
 Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,  
 Ordonner maintenant du fort de votre vie.  
 On ne doit pas sans doute allumer en un jour  
 Et les bûchers des morts, & les flambeaux d'amour ;  
 Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire,  
 Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.  
 C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,  
 Ce que doit votre cœur au sang dont vous fortez.

## O L I M P I E.

Seigneur, je vous l'ai dit ; cet hymen, & tout autre,  
 Est horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.  
 Je ne veux point trahir ces mânes courroucés ;  
 J'abandonne un époux . . . c'est obéir assez.  
 Laissez-moi fuir l'hymen, & l'amour, & le trône.

## L' H I E R O P H A N T E.

Il faut fuir Cassandre ou choisir Antigone.  
 Ces deux rivaux armés, si fiers & si jaloux,  
 Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.  
 Vous prévendrez d'un mot le trouble & le carnage,  
 Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,  
 Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels  
 Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,  
 Et ces derniers devoirs, & ces honneurs suprêmes,  
 Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.  
 La piété se lasse, & surtout chez les grands.  
 J'ai du sang avec peine arrêté les torrens,  
 Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse ;  
 Décidez-vous, Princesse, & le peuple s'apaise.

ACTE CINQUIEME. 73.

Ce peuple qui toujours est du parti des lois,  
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix.  
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,  
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,  
D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,  
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

O L I M P I E.

Il suffit; je conçois vos raisons & vos craintes;  
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.  
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur....  
Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur,  
Je suis déterminée.

L' H I E R O P H A N T E.

Ainsi donc d'Antigone

Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

O L I M P I E.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment  
N'est point fait pour conclure un tel engagement.  
Vous-même l'avouez; & cette heure dernière,  
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....  
Au bâcher qui l'attend vous allez la porter?

L' H I E R O P H A N T E.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.  
Une urne contiendra sa dépouille mortelle,  
Vous la recueillerez.

O L I M P I E.

Sa fille criminelle

A causé son trépas.... Cette fille du moins  
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L' H I E R O P H A N T E.

Je vais tout préparer.

O L I M P I E.

Par vos lois que j'ignore,  
 Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?  
 Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?  
 Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes.  
 Vous n'avez rien à craindre; & ces rivaux en armes  
 Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.  
 Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,  
 Et des libations la triste & pure offrande.

*(les prêtresses placent tout cela sur un autel.)*

O L I M P I E à l'Hierophante.

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

*(à la prêtresse inférieure.)*

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,  
 Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,  
 Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée  
 Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.  
 Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,  
 Satisfassent son ombre.... il le faut.

L A P R E T R E S S E.

J'obéis.

*(elle sort.)*

O L I M P I E à l'Hierophante.

Allez donc; élevez cette pile fatale,  
 Préparez les cyprès & l'urne sépulcrale,  
 Faites venir ici ces deux rivaux cruels;  
 Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,  
 A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,  
 Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.

ACTE CINQUIEME. 75

Mes sentimens, mon choix vont être déclarés.  
Vous les plaindrez peut-être, & les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.  
Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le temps presse  
(il sort avec les prêtres.)

SCENE IV.

OLIMPIE *sur le devant*, les Prêtresses *en demi-cercle*  
*au fond.*

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix résolu,  
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,  
Qui triomphes encor de Statira mourante,  
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,  
De la terre & des cieux contre toi conjurés,  
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés.  
Si tu m'aimes, hélas! si j'ose encor le croire,  
Va, tu payeras bien cher ta funeste victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtresses.

CASSANDRE.

HE bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.  
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.  
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;  
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

O L I M P I E.

O L I M P I E.

Cassandre!

C A S S A N D R E.

Objet sacré, chère épouse!...

O L I M P I E.

Ah cruel!

C A S S A N D R E.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.  
 Esclave infortuné du destin qui me guide,  
 Mon sort en tous les temps est d'être parricide.

*(il se jette à genoux.)*

Mais je suis ton époux, mais malgré ses forfaits,  
 Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.  
 Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste;  
 Dans l'univers entier Cassandre seul te reste,  
 La mort est le seul dieu qui peut nous séparer:  
 Je veux en périssant te voir & t'adorer.  
 Venge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure.  
 Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

O L I M P I E.

Levez-vous, & cessez de profaner du moins  
 Cette cendre fatale & mes funèbres soins.  
 Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,  
 De ma mère en ces lieux les membres se consomment,  
 Ne fouillez pas ces dons que je dois présenter;  
 N'approchez pas, Cassandre, & fachez m'écouter.

## SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE,  
ANTIGONE, Prêtresses.

ANTIGONE.

**E**NFIN, votre vertu ne peut plus s'en défendre ;  
Statira vous disait l'arrêt qu'il vous faut rendre.  
J'ai respecté les morts & ce jour de terreur,  
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur  
N'a point encor de sang inondé cet asile,  
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,  
Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.  
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.  
On vous verra, Madame, & du moins je l'espère,  
Distinguer l'affassin du vengeur d'une mère.  
La nature a des droits. Statira dans les cieux  
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.  
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie ;  
Mais la terre & le ciel observent Olimpie.  
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens, mais je veux que vous me respectiez.  
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire  
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère ;  
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,  
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !  
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,  
Rois après son trépas, que si je vous suis chère,

Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,  
 Vous ne troubleriez point mes devoirs & mon choix.

C A S S A N D R E.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître  
 Combien je vous respecte & dédaigne ce traître.

A N T I G O N E.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur  
 Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.  
 Prononcez, j'y souffris.

O L I M P I E.

Songez, quoi qu'il en coûte,  
 Vous même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

A N T I G O N E.

Décidez devant lui.

C A S S A N D R E.

J'attends vos volontés.

O L I M P I E.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,  
 Et vous-même jugez du parti qui me reste.  
 Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.  
 Vous sentez tout l'excès de ma calamité.  
 Apprenez plus, sachez que je l'ai mérité.  
 J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;  
 J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître :  
 Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi,  
 Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.  
 Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,  
 Epousez Antigone, & je meurs consolée.  
 Elle était expirante; & moi pour l'achever,  
 Je la refuse.

A N T I G O N E.

Ainsi vous pouvez me braver!

ACTE CINQUIEME. 79

Outrager votre mère, & trahir la nature!

O L I M P I E.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;  
Je rends justice à tous, & je la rends à moi....  
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;  
Voyez si nos liens ont été légitimes,  
Je vous laisse en juger; vous connaissez vos crimes,  
Il ferait superflu de vous les reprocher;  
Réparez-les un jour.

C A S S A N D R E.

Je ne puis vous toucher!  
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

O L I M P I E.

Il faut vous éclairer: gardez votre promesse.

(*le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.*)

S C E N E V I I & dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,  
L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRETRESSE inférieure.

P R I N C E S S E, il en est temps.

O L I M P I E à *Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux!  
Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux,  
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,  
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre:

80 O L I M P I E.

Voilà la veuve, parle, & dis ce que je dois.

C A S S A N D R E.

M'immoler.

O L I M P I E.

Ton arrêt est dicté par ta voix. . . .

Attends ici le mien. (\*) Vous, mânes de ma mère,

Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,

Vous qu'un juste courroux doit encore animer,

Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.

De mon père & de vous ils font dignes peut-être. . . .

Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,

Toi qui me conservas par un cruel secours,

Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,

Toi qui m'as tant chérie, & pour qui ma faiblesse

Du plus fatal amour a senti la tendresse,

Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis. . . .

Apprends . . . que je t'adore . . . & que je m'en punis. (A)

Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*elle se frappe, & se jette dans le bûcher.*)

T O U S E N S E M B L E. (\*\*)

Ciel!

C A S S A N D R E *courant au bûcher.*

Olimpie!

L E S P R E T R E S.

O Ciel!

A N T I G O N E.

O fureur inouïe!

(\*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

(\*\*) L'Hierophante, les prêtres & les prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

C A S S A N D R E.

ACTE CINQUIÈME. 81

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

*(revenant dans le péristyle.)*

En est-ce assez, grands Dieux?... Mes exécrables mains

Ont fait périr mon roi, sa veuve & mon épouse!...

Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?

Insensible témoin de cette horrible mort,

Enviras-tu toujours la douceur de mon sort?

De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,

Partage-la, crois-moi, prends ce fer, & m'imité.

*(il se tue.)*

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste & vengeur!

Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre & sa famille entière,

Successeurs, assassins, tout est cendre & poussière!

Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,

Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?

Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olimpie?

A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

*Fin du cinquième & dernier acte.*

NOTES  
SUR OLIMPIE,  
PAR M. DE VOLTAIRE.

(a) Ces mystères & ces expiations font de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, se fit initier aux mystères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpias* qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans *Plutarque*, au commencement de la vie d'*Alexandre*, & c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de *Cassandre* & d'*Olimpie*.

Il est étonnant de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères & les expiations voulurent également empêcher les coupables repentans de se livrer au désespoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'âme était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsychose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel; soit que l'on crût, comme en Egypte, que l'âme ferait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'âme était le fondement de la doctrine égyptienne, & n'était pas celui de la doctrine mosaïque. Le peuple grossier des juifs, auquel Dieu daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui sont les seules lois des juifs, ni prière ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'âme, ni peines ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; & c'est ce qui prouve la divinité de la mission de *Moïse*, selon le sentiment de M. *Warburton*, évêque de Worcester. Ce prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple juif, & le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'âme, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Ercellée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, & sur celle d'un seul dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner par-tout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'est-à-dire, les ames des héros, que l'on croyait participantes de la divinité & des êtres miroyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'*Orphée*;

*Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Demiurgus. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne font que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.*

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nus, errans dans ces ténèbres, poussans des gémissemens & des plaintes, & levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, & l'on voyait le *Demiurgus* qui représentait le maître & le fabricant du monde, consolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'Hierophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui qui commence une nouvelle vie, & qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros & les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaisans d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Eusebe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Sudone* rapporte que *Néron*, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'*Eleusine*. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père & son neveu, ne put jamais trouver d'Hierophante qui l'admit à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre*; il n'a répandu le sang de *Stativa* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, & en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

(b) Il est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur *Alexandre* à tous les paradoxes & aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* & à ses imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque*, dans sa belle comparaison d'*Alexandre* & de *César*, dit que le héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, & le héros romain pour sa ruine. En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'*Alexandre*, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, & rien de plus injuste que la guerre de *César* contre sa patrie.

Remarquez surtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'*Alexandre* & de *César*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, de *Antonin*, de *Julien* même, sa religion à part? voilà ceux qui paraissent être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Callistène* & de *Parménion*.

(c) Ce spectacle serait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtresses, un autel, des flambeaux & toute la cérémonie d'un mariage; cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement & de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les desseins de *Cassandre*, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien est puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poème? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel & des assistans; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie & de la force. Ainsi au second acte, *Statira* qui embrasse *Olimpie* avec des larmes de joie, & l'Hierophante attendri & affligé; ainsi au troisième acte, *Cassandre* reconnaissant *Statira* avec effroi, & *Olimpie* dans l'embarras & dans la douleur; ainsi au quatrième acte, *Olimpie* au pied d'un autel, désespérée de sa faiblesse, & repoussant *Cassandre* qui se jette à ses genoux; ainsi au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de ses amans épouvantés, & des prêtres, qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empresse, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au secours. Toutes ces peintures vivantes, formées par

des acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur & la pitié, qui font le seul but, la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers, par la vérité des sentimens, les yeux ne seront pas contents de ces spectacles prodigés; & loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains supplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule, qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues, des monologues & des récits. Il nous a manqué de passion; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent, & dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère & imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

(d) Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait feu chez les anciens Perles, & tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perles ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse *Vesta*, comme elle a produit tant d'autres choses.

(e) Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte, que le peu de beautés qui peut y être ne fut exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de *Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait, voilà une tragédie jouée dans un couvent; *Stalira* est religieuse, *Cassandre* a fait une confession générale, l'*Hierophante* est un directeur, &c.

Mais aussi, il se trouvera des lecteurs éclairés & sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'ensevelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Stalira* dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, & est expressément ordonnée par les lois de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs

en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel & avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant & de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos âmes.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'attendrissant & d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner & les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut & transporte une âme vertueuse & sensible.

(f) Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, & il ferait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, & à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, & un grand-prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'Athalie, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au lieu de s'adresser à *Mathan* avec la bienveillance convenable, il s'écrie :

- » Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
- » Vous souffrez qu'il vous parle! & vous ne craignez pas
- » Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
- » Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
- » Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!
- » Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
- » Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

*Mathan* semble lui répondre très-pertinemment en disant :

- » On reconnaît *Joad* à cette violence;
- » Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
- » Respecter une reine, &c.

On ne voit pas non plus pour quelle raison *Joad* ou *Jojada* s'obstine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joad*. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

*Athalie* n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joad*. Elle pouvait lui servir de mère, & lui laisser son petit royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils *Ochofias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk* ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus : il est dit dans le quatrième livre des rois que *Jehu* égorga quarante-deux frères d'*Ochofias*, & cet *Ochofias* était le cadet de tous les frères ; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-six ans quand le prêtre *Joad* la fit assassiner. (a)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochofias* pouvait avoir quarante ans, & son fils quarante-deux quand il lui succéda ; je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre *Joad* arme les lévites contre la reine à laquelle il a fait serment de fidélité ? de quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un trésor ? de quel droit fait-il massacrer la reine dans la plus extrême vieillesse ?

*Athalie* n'était certainement pas si coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir soixante & dix fils du roi *Achab*, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ses courtisans & tous ses prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles ; mais appartenait-il à *Joad* de conspirer contre elle & de la tuer ? Il était son sujet ; & certainement dans nos mœurs & dans nos lois il n'est pas plus permis à *Joad* de faire assassiner la reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût fallu pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre ; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il ne dit pas même que *Joad* ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui

(a) Voici le compte :

<i>Athalie</i> se marie à 15 ans. . . . .	15
Elle a quarante-deux fils. . . . .	42
<i>Ochofias</i> , le quarante-troisième, commence à régner à 42 ans. . . . .	42
Il régne un an. . . . .	1
<i>Athalie</i> règne après lui 6 ans. . . . .	6

---

Somme totale 106

F 4

ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. L'écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit assassiner *Athalie à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle & le caractère de *Joad* dans *Athalie* peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'adion de *Joad* serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Ysaac* & de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorgés plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moïse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon*, roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizara* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephthé*, encore teint du sang de sa fille, fit égorgés quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibboleth*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St Esprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet *Atis*, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgés les vieillards, les femmes, les enfans & les bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé sa protection.

L'écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* & toute sa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jehu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le St Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias* fils de *Joad*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée*, fils de *Romeli*, assassine *Facée*, fils de *Manahem*, ni qu'*Ozée*, fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une fuite continuelle de défaites presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans l'écriture, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant: « Je prétends vous traiter comme mon propre fils; *Jozabeth* pouvait lui répondre: « Hé bien, Madame, » traitez-le donc comme votre fils, car il l'est; vous êtes sa grand'mère; » vous n'avez que lui d'héritier; je suis sa tante, vous êtes vieille

» vous n'avez que peu de temps à vivre ; cet enfant doit faire votre  
 » consolation. Si un étranger & un scélérat comme *Jehu*, Melk de  
 » Samarie, assassina votre père & votre mère ; s'il fit égorger soixante  
 » & dix fils de vos frères, & quarante-deux de vos enfans, il n'est pas  
 » possible que pour vous venger de cet abominable étranger, vous  
 » prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas  
 » capables d'une démence si execrable & si absurde ; ni mon mari ni  
 » moi ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en soupçonner ; ni  
 » un tel crime ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire  
 » on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni  
 » moi ni personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois  
 » dénaturée & insensée. Elevez donc le petit *Joas*, j'en aurai soin,  
 » moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa grand'mère.

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable ; mais ce qui ne l'est  
 peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : j'aime mieux exposer le petit  
 enfant à périr que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper  
 ma reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, &  
 risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre  
 à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, & égorger sa  
 grand'mère, pour conserver plus long-temps mon autorité : c'est-là au  
 fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie  
 d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau  
 contraste du guerrier *Abner* & du prêtre *Mathan*. J'excuse la faiblesse du  
 rôle de *Jozabeth*, j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un  
 roi avait dans ses Etats un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de  
 l'enfermer.

(g) Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la  
 place qui conduit au péristyle du temple, mais alors cette place occupant  
 un grand espace, le vestibule un autre, & l'intérieur du temple ayant  
 une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce  
 temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur  
 supplée à la décoration qui manque.

On a balance long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister,  
 ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce  
 qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce qui est  
 toute en spectacles, & que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité  
 de son caractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on  
 ne pense. Le premier combat dans Homère est un duel à la tête des  
 deux armées, qui le regardent, & qui sont oisives ; & c'est précisément  
 ce que propose *Cassandre*.

(h) Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il  
 n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs.

Cependant, si on mettrait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Adiffon*, philosophe & citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de Platon*, & une epee dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon* & de *Caton* réunis, la force des raisonnemens & la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses & sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le degout de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi, mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punit. Au contraire, ceux qui se font donner la mort, comme *Hercule*, *Gleoméne*, *Brutus*, *Cassius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, ont tous été regardés comme des grands hommes & comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; & aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, & légitimes par toutes les lois qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au service de leur patrie & de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail & sa journée, qui combattent demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui, sans considérer ni leur patrie ni leur famille, tuent & se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de *Caton*, de *Cassius* & de *Brutus*? Tel soldat, & même tel officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, & de ne la donner à personne; ce sont les *Philadelphiens*, qu'on a si fottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on faisait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, & stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle ? espèrent-ils que cette ame fera plus heureuse dans une autre vie ? croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées, comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus, comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur philosophie : cela ne serait pas inutile aux vivans & à l'histoire de l'esprit humain.

TRINITY

THE

of the Trinity



L E  
TRIUMVIRAT,  
T R A G E D I E.

Représentée pour la première fois  
le 5 juillet 1765.



ALBERTUS

DE

TRIVIRAT

TRAGEDIE

Représentée pour la première fois  
sur le théâtre de Paris le 1766

Le plus grand plaisir de la vie est de  
voir un grand homme se dégrader  
par la passion d'une femme  
qui se dégrade elle-même par la passion  
d'un grand homme.



# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

CETTE pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. „ L'auteur, disait M. de Voltaire dans un avertissement, „ n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de déve-  
„ lopper dans des notes les caractères des prin-  
„ cipaux Romains, au temps du Triumvirat,  
„ & pour placer convenablement l'histoire de  
„ tant d'autres proscriptions qui effraient &  
„ qui déshonorent la nature humaine, depuis  
„ la proscription de vingt-trois mille hébreux  
„ en un jour, à l'occasion d'un veau d'or, & de  
„ vingt-quatre mille en un autre jour, pour une  
„ fille madianite, jusqu'aux proscriptions des  
„ Vaudois du Piémont. „

La pièce imprimée est très-différente du manuscrit qui a servi aux représentations. C'est sur ce manuscrit que nous avons recueilli les variantes. Elle était accompagnée dans toutes les éditions de deux ouvrages en prose; l'un sur le gouvernement & la divinité d'Auguste, l'autre intitulé : *Des conspirations contre les peuples, & des proscriptions.*

Nous avons cru que ces deux morceaux purement historiques, & qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné, feraient mieux placés dans la partie historique de cette édition.

PREFACE

# P R E F A C E

DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.

CETTE tragédie assez ignorée m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée, & cependant les mœurs des Romains, du temps du Triumvirat, représentées avec le pinceau le plus fidelle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres & funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, & dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain ; & on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *César*, du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit par-tout une tour de *César*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjuga, & qui préférerait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le temps

*Théâtre. Tom. V.*

G

de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* font beaucoup plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous foyons encore sujets des Romains.

Je ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *César*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguste*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie, mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire.

J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs, qui, sans exciure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, & sur ce qu'on peut découvrir des vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la *Mort de Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en *Egypte*, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poète. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux

de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, & qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de *Britannicus* & de *Junie*, & sur la jalousie de *Néron*. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu & embelli *Tacite* dans sa pièce. Je pense que si *Néron* n'avait pas la puérité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat & aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave* & le jeune *Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & présente à l'esprit une image plus forte & plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir supprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger

de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réuissi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les *Français* de *S<sup>t</sup> François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois*, ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

P R E F A C E

de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement  
du public, mais il est sensible que l'auteur est  
plus pour les lecteurs que pour les critiques.

**P E R S O N N A G E S.**

de l'opéra qui attendait le jour & qui

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de *Lucius César*.

FULVIE, femme de *Marc-Antoine*.

ALBINE, suivante de *Fulvie*.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

l'auteur qui attend ces recherches, & pour en  
leur faire, en l'honneur les juges.

L'auteur emploie le nouveau orthographe. Il n'a  
rien de son écrit, autant qu'en le pour  
comme on parle, & quand il n'est point de  
à un lieu d'un o, pour distinguer les Français  
& Français & l'opéra, comme de l'auteur de  
Héraclès, & pour faire sentir de son prononciation  
Anglais & l'opéra, & n'est ni une grande peine  
ni une grande difficulté de mettre un o qui  
indique la vraie prononciation, la place de  
est à qui vous trouvez.





Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,

*Le Triumvirat Acte 1<sup>er</sup> Scene 1<sup>re</sup>*

*J. M. Moreau le jeune Del.*

*1786.*

*L. M. Hübner, Sculp.*

L E  
TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

( Le théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement. )

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit ! Que le courroux céleste  
Eclate avec justice en cette île funeste ! (a)

ALBINE.

Ces tremblemens soudains, ces rochers renversés,  
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,  
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,  
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.  
La foudre a dévoré ce détestable airain,  
Ces tables de vengeance, où le fatal burin  
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,  
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.

Vous voyez en effet que nos proscriptions  
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

F U L V I E.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,  
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,  
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels  
Les instrumens du crime, & non les criminels !  
Je voudrais avoir vu cete île anéantie  
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.  
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux ?  
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

A L B I N E.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,  
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;  
Du Sénat & du peuple ils ont réglé le fort,  
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

F U L V I E.

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !  
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie ; (b)  
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit ;  
Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscriit.

A L B I N E.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

F U L V I E.

L'affassin des Romains craint-il d'être parjure ?  
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;  
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;  
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,  
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

A L B I N E.

Octave vous aime : (c) se peut-il qu'aujourd'hui  
 Vos malheurs , vos affronts ne viennent que de lui ?

F U L V I E.

Qui peut connaître Octave ? & que son caractère  
 Est différent en tout du grand cœur de son père !  
 Je l'ai vu dans l'erreur de ses égaremens ,  
 Passer Antoine même en ses emportemens ; (d)  
 Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse ,  
 Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.  
 Après m'avoir offert un criminel amour ,  
 Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.  
 Tantôt il est affable , & tantôt sanguinaire.  
 Il adore Julie , il a profcrit son père ;  
 Il hait , il craint Antoine , & lui donne sa sœur ;  
 Antoine est forcené , mais Octave est trompeur.  
 Ce sont-là les héros qui gouvernent la terre ;  
 Ils sont en se jouant & la paix & la guerre ;  
 Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.  
 A quels maitres , grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?  
 Albine , les lions , au sortir des carnages ,  
 Suivent en rugissant leurs compagnés sauvages ;  
 Les tigres sont l'amour avec férocité ;  
 Tels sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté  
 Prépare de l'hymen la détestable fête.  
 Octave a de Julie entrepris la conquête ;  
 Et dans ce jour de sang , de tristesse & d'horreur ,  
 L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.  
 Julie abhorre Octave ; elle n'est occupée  
 Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.  
 Si Pompée est écrit sur ce livre fatal ,  
 Octave en l'immolant frappe en lui son rival.

Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,  
 Ces grands secrets d'Etat, que l'ignorance admire !  
 Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,  
 Ils inspirent de près l'horreur & le mépris.

A L B I N E.

Que de bassesse, ô Ciel ! & que de tyrannie !  
 Quoi ! les maîtres du monde en font l'ignominie !  
 Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui  
 Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.  
 Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

F U L V I E.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.  
 Subalterne tyran, pontife méprisé,  
 De son faible génie ils ont trop abusé ;  
 Instrument odieux de leurs sanglans caprices,  
 C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;  
 Il signe leurs décrets sans être consulté,  
 Et pense agir encore avec autorité.  
 Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,  
 C'est que mes deux tyrans en secret se détestent. (e)  
 Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas  
 Eloignent la rupture & ne l'empêchent pas.  
 Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.  
 Un jour je les verrai, préparant leur supplice,  
 Allumer la discorde avec plus de fureur  
 Que leur fausse amitié n'étaie ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait ? quelle est ma destinée ?  
A quel abaissement suis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main  
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain ;  
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente  
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maison,

Si je fers sous Antoine & dans sa légion,  
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée  
Aux champs Thessaliens servit le grand Pompée ;  
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs  
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppresseurs.  
Mais que résolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,

Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,

Il n'est rien que je craigne; & dans nos factions  
 On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.  
 Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrâce;  
 Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;  
 Et Lucius César a des amis secrets (*f*)  
 Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.  
 Il est, vous le savez, le père de Julie;  
 Il fut pros crit; enfin tout me le concilie.  
 Julie est-elle à Rome?

A U F I D E.

On n'a pu l'y trouver.  
 Octave tout-puissant l'aura fait enlever;  
 Le bruit en a couru.

F U L V I E.

Le rapt & l'homicide,  
 Ce font-là ses exploits! voilà nos lois, Aufide.  
 Mais le fils de Pompée est-il en fureté?  
 Qu'en avez-vous appris?

A U F I D E.

Son arrêt est porté;  
 Et l'infame avarice au pouvoir asservie (*g*)  
 Doit trancher à prix d'or une si belle vie;  
 Tels sont les vils Romains.

F U L V I E.

Quoi! tout espoir me fuit?  
 Non, je défie encor le fort qui me poursuit;  
 Les tumultes des camps ont été mes asiles:  
 Mon génie était né pour les guerres civiles, (*h*)  
 Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.  
 Je veux... Mais j'apperçois dans ce sanglant séjour  
 Les lâcheurs des tyrans, leurs lâches satellites,  
 Qui de ce camp barbare occupent les limites,

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,  
Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux,  
Vous m'en avertirez; & vous viendrez m'apprendre  
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(elle sort avec Albine.)

A U F I D E.

Moi le foldat d'Antoine! A quoi fuis-je réduit?  
De trente ans de travaux quel exécration fruit!

(tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine  
vont se placer. Les lieuteurs l'entourent & forment un demi-  
cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

S C E N E I I I.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une  
table derrière eux.*

A N T O I N E.

OCTAVE, c'en est fait, & je la répudie;  
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.  
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux  
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.  
Deux chefs toujours unis font un exemple rare;  
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.  
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,  
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.  
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,  
Sur le trône avec nous affectant de paraître,  
Lépide, est un fantôme aisément écarté, (i)  
Qui rentre de lui-même en son obscurité.

110 LE TRIUMVIRAT.

Qu'il demeure pontife, & qu'il préside aux fêtes  
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes;  
La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.  
Il est temps de fixer le sort des nations;  
Régions surtout le nôtre; & quand tout nous seconde,  
Cessons de différer le partage du monde.

*(ils s'assoyent à la table où ils doivent signer.)*

OCTAVE.

Mes desseins dès long-temps ont prévenu vos vœux;  
J'ai voulu que l'empire appartint à tous deux.  
Songez que je prétends la Gaule & l'Illyrie,  
Les Espagnes, l'Afrique, & surtout l'Italie:  
L'Orient est à vous. (*h*)

ANTOINE.

Telle est ma volonté,  
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.  
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;  
Je ne me cache point quel est votre avantage;  
Rome va vous servir: vous aurez sous vos loix  
Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des rois. (*l*)  
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense  
Que votre autorité, secondant ma puissance,  
Extermine à jamais les restes abattus  
Du parti de Pompée & du traître Brutus;  
Qu'aucun n'échappé aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées,

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.  
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

ACTE PREMIER. 111

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.

Craignez-vous un augure? (m)

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats?

Nous voulons enchaîner la liberté romaine,

Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?

Octave, un triumvir par César adopté,

Quand je venge un ami, craint de venger un père!

Vous oublierez son sang pour flatter le vulgaire!

A qui prétendez-vous accorder un pardon,

Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.

Cassius & Brutus, réduits à l'impuissance,

Inspireront peut-être aux autres nations

Une éternelle horreur de nos proscriptions.

Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,

Et contre nos deux noms révolter tous les âges.

Aſſaſſins de leur maître, & de leur bienfaiteur,

C'est leur indigne nom qui doit être en horreur:

Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt temps qu'on puniſſe;

Seuls ils ſont criminels, & nous ſeſons juſtice.

Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,

Aux mêmes châtimens feront tous réſervés.

De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,  
 D'un œil sec & tranquille on voit les funérailles;  
 Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,  
 Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats;  
 Et de la trahison cent malheureux complices  
 Seraient au grand César de trop chers sacrifices.

O C T A V E.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort;  
 Mais fachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.  
 Trop d'horreur à la fin peut fouiller sa vengeance;  
 Je ferais plus son fils si j'avais sa clémence.

A N T O I N E.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

O C T A V E.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

A N T O I N E.

Redoutez-vous le peuple?

O C T A V E.

Il faut qu'on le ménage;  
 Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.  
 D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;  
 Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans! (1)

A N T O I N E.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,  
 Vous voulez devenir un tyran populaire.

O C T A V E.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.  
 Sacrifier Pompée (2) est-ce plaire aux Romains?  
 Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.  
 Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole:  
 Que voulez-vous de plus?

A N T O I N E.

ACTE PREMIER. 113

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas,

Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas:  
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.  
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire;  
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux;  
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.  
De nos engagemens remplissez l'étendue.  
De Lucius César la mort est suspendue,  
Oui, Lucius César contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré?

Je veux qu'il meure...

OCTAVE *se levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie,  
L'hymen étreint ces nœuds; mais si vous persiflez  
A demander le sang que vous persécutez,  
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je fais trop que notre intelligence  
Produira la discorde & trompera nos vœux.  
Ne précipitons point des temps si dangereux.  
Voulez-vous m'offenser?

OCTAVE.

Non; mais je suis le maître

D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

*Théâtre. Tom. V.*

H

A N T O I N E.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.  
 De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.  
 Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?  
 A notre fureté je dois le sang du père.  
 Les plaisirs inconstans d'un amour passager  
 A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.  
 Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;  
 Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

O C T A V E.

De faiblesse !... & c'est vous qui m'oseriez blâmer ?  
 C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

A N T O I N E.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes  
 Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes :  
 César en fit autant, (o) mais par la volupté  
 Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.  
 Je le vis dans l'Égypte, amoureux & sévère,  
 Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

O C T A V E.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour  
 Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.  
 Je vous connais assez ; mais quoi qu'il en arrive,  
 J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

A N T O I N E.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant figer  
 L'arrêt de ces pros crits qu'on ne peut épargner.

O C T A V E.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage  
 Où la mort de César a forcé mon courage.  
 Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,  
 Que le salut de Rome en doit être affermi,

Qu'il me faut conformer l'horreur qui nous rassemble;  
Je cède, je me rends... J'y souffris... Ma main tremble.

(il s'assied & signe.)

Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:

(à Antoine qui s'assied & signe.)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

A N T O I N E.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;  
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:  
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

O C T A V E.

Écoutez ce tribun qui revient en ces lieux;  
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre  
Quel respect à nos lois le Sénat a dû rendre. (2)

S C È N E I V.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun,  
Lecteurs.

A N T O I N E au Tribun.

A-T-ON des Triumvirs accompli les desseins?  
Le sang assure-t-il le repos des humains?

L E T R I B U N.

Rome tremble & se tait au milieu des supplices.  
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,  
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,  
Restes des conjurés de ces ides de Mars,  
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,  
Vont du peuple en secret exciter le murmure.

H 2

116 LE TRIUMVIRAT.

Paulus, Albin, Cotta, les plus grands font tombés ;  
A la proscription peu se font dérobes.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?  
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?  
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.  
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire  
Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;  
Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits  
Aux murs du capitol on affichait le prix,  
Pompée à leur salut mettait des récompenses.  
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances ;  
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,  
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,  
Il s'avance à Césène, & vers les Pyrenées  
Doit au fils de Caton joindre ses destinées ;  
Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus,  
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,  
A leur faible parti rendant un peu d'audace,  
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé !

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas,  
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.  
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,  
J'attends contre le fils une fortune égale ;  
Et le nom de César, dont je suis honoré,  
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

A N T O I N E.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;  
 Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.  
 Le sang du grand César est déjà joint au mien;  
 Votre sœur est ma femme; & ce double lien  
 Doit affermir le joug où nos mains triomphantes  
 Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

S C E N E V.

O C T A V E , le Tribun *éloigné.*

O C T A V E.

Q U E feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!  
 Puissances de la terre, avez-vous des parens?  
 Dans le sang des Césars Julie a pris naissance;  
 Et loin de rechercher mon utile alliance,  
 Elle n'a regardé cette triste union  
 Que comme un des arrêts de la proscription.

(*au Tribun.*)

Revenez. . . . . Quoi! Pompée échappe à ma vengeance?  
 Quoi! Julie avec lui ferait d'intelligence?  
 On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

L E T R I B U N.

Son père en est instruit, & l'on n'en doute pas.  
 Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

O C T A V E.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite?  
 Quoi! lorsqu'il faut régir l'univers conferné,  
 Entouré d'ennemis, du meurtre environné,

Teint du fang des proscrits que j'immole à mon père,  
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère;  
Au milieu de la guerre, au sein des factions,  
Mon cœur ferait ouvert à d'autres passions?  
Quel mélange inouï! quelle étonnante ivresse  
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse!  
Quels soucis dévorans viennent me consumer!  
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer?

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

F U L V I E , A U F I D E .

A U F I D E .

OUI, j'ai tout entendu; le sang & le carnage  
 Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.  
 Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,  
 Plongé dans la licence, au vice abandonné,  
 Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,  
 Garde une cruauté tranquille & réfléchie.  
 Octave même, Octave, en paraît indigné;  
 Il regretta le sang, où son bras s'est baigné;  
 Il n'était plus lui-même: il semble qu'il rougisse  
 D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.  
 Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,  
 Pour mieux tromper la terre & mieux l'affujettir.  
 Ou peut être son ame en secret révoltée  
 De sa propre furie était épouvantée.  
 J'ignore s'il est né pour éprouver un jour  
 Vers l'humaine équité quelque faible retour; (p)  
 Mais il a disputé sur le choix des victimes,  
 Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

F U L V I E .

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord?  
 Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.

H 4

Octave, que tu crois moins dur & moins féroce,  
 Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;  
 Il agit en barbare, & parle avec douceur.  
 Je vois de son esprit la profonde noirceur ;  
 Le sphinx est son emblème, (g) & nous dit qu'il préfère  
 Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.  
 A tromper l'univers il mettra tous ses soins.  
 De vertus incapable, il les feindra du moins ;  
 Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière  
 Les vices forcenés de son ame grossière.  
 Ils osent me bannir, c'est-là ce que je veux.  
 Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,  
 A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.  
 Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;  
 Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés  
 Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?  
 Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

## S C E N E I I.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

A L B I N E.

**M**ADAME, espérez tout ; Pompée est à Césène ;  
 Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;  
 Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.  
 On dit qu'à la valeur joignant la diligence,  
 Dans cette île barbare il porte la vengeance ;  
 Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,  
 Que de leur sang impur on a fixé le prix.

On dit que Brutus même avance vers le Tibre,  
 Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.  
 Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu,  
 Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

F U L V I E.

On en dit trop, Albine ; un bien si désirable  
 Est trop prompt & trop grand pour être vraisemblable ;  
 Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,  
 Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

A U F I D E.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.  
 Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.  
 Pompée a su tromper le fer des assassins,  
 C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.  
 Je fais qu'il a marché vers les murs de Césène,  
 De son départ au moins la nouvelle est certaine ;  
 Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui  
 Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.  
 Mais son danger est grand ; des légions entières  
 Marchent sur son passage, & bordent les frontières ;  
 Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

F U L V I E.

La prudence est surtout nécessaire aux méchans ;  
 Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire  
 Confond en agissant celui qui délibère.  
 Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,  
 Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.  
 Les révolutions fatales ou prospères  
 Du sort qui conduit tout font les jeux ordinaires :  
 La fortune à nos yeux fit monter sur son char  
 Sylla, deux Marius, & Pompée & César ;

Elle a précipité ces foudres de la guerre ;  
 De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.  
 Rome a changé de lois, de tyrans & de fers.  
 Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.  
 Cassius & Brutus menacent l'Italie.  
 J'irais chercher Pompée au fable de Lybie.  
 Après mes deux affronts indignement soufferts,  
 Je me consolerais en troublant l'univers.  
 Rappelons & l'Espagne & la Gaule irritée  
 A cette liberté que j'ai persécutée ;  
 Puiffé-je dans le sang de ces monstres heureux,  
 Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !  
 Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,  
 Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :  
 Mais je mourrai contente, en des malheurs si grands,  
 Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(à *Aufide.*)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire  
 Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.  
 Profitez des momens où les soldats troublés  
 Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.  
 Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être  
 Ils se repentiront d'avoir un autre maître.  
 Allez.

(ici on voit dans l'enfoncement *Julie* couchée entre des rochers.)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

**Q**UE vois-je au loin dans ces rochers déserts,  
Sur ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts?  
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?  
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux;  
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre  
De leur triumvirat ce que je dois attendre.  
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris;  
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits;  
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond*,  
*vers un des côtés*, soutenue par ALBINE.

JULIE.

**D**IEUX vengeurs que j'adore!  
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore!  
Secourez un héros, ou faites-moi mourir!

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?  
 Je promène en tremblant ma vue épouvantée.  
 Où marcher ? ... Quelle main m'offre ici son secours,  
 Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.  
 Avançons . . . Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?  
 Destin qui vous jouez des malheureux mortels,  
 Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?  
 Ne me trompé-je point ? . . . N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !  
 Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?  
 Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?  
 Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;  
 Vous êtes malheureuse, & je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement & quels dieux irrités  
 Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

JULIE.

Je ne fais où je suis : un déluge effroyable,  
 Qui semblait engloutir une terre coupable,  
 Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,  
 Dans les flots débordés ont plongé mes suivans.  
 Avec un seul guerrier de la mort échappée,  
 J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée :

A C T E   S E C O N D .      125

Mes yeux ont vu de loin des tentes , des foldats ;  
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.  
Celui qui me guidait a cessé de paraître.  
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;  
Je me meurs.

F U L V I E .

Ah , Julie !

J U L I E .

Eh quoi , vous soupirez !

F U L V I E .

De vos maux & des miens mes sens sont déchirés.

J U L I E .

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?

Hélas ! où sommes-nous ?

F U L V I E .

Dans le séjour du crime ,

Dans cette île exécration où trois monstres unis

Enfanglantent le monde , & restent impunis.

J U L I E .

Quoi ! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave

Ont condamné Pompée , & font la terre esclave !

F U L V I E .

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort ;

De Pompée ici même ils ont signé la mort.

J U L I E .

Soutenez-moi , grands Dieux !

F U L V I E .

De cet affreux repaire

Ces tigres sont partis . Leur troupe sanguinaire

Marche en ce même instant au rivage opposé.

L'endroit où je vous parle est le moins exposé ;

Mes tentes font ici; gardez qu'on ne vous voie.  
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à ses forfaits je ne suis plus à lui.  
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.  
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.  
Qu'est devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit?  
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit?

FULVIE.

Est-il en fureté? parlez en assurance:  
J'atteste ici les dieux, & Rome & ma vengeance,  
Ma haine pour Octave, & mes transports jaloux,  
Que mes soins répondront de Pompée & de vous,  
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie!  
Si vous avez aussi connu l'adversité,  
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté  
Pour achever ma mort, & trahir ma misère.  
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.  
Vous avez dans vos mains par d'étranges hafards  
Le destin de Pompée & du sang des Césars.  
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre  
A formé notre hymen au milieu de la guerre.  
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr:  
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

F U L V I E .

J'oferei plus encor; s'il est fur ce rivage,  
 Qu'il daigne seulement feconder mon courage.  
 Oui, je crois que le ciel si long-temps inhumain,  
 Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main;  
 Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.  
 Parlez : ne craignez plus.

J U L I E .

Errante, pourfuivie,  
 Je fuyais avec lui le fer des affaffins,  
 Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;  
 Nous allions vers fon camp : déjà fa renommée  
 Vers Céfène affemblait les débris d'une armée;  
 A travers les dangers, près de nous renaffans,  
 Il conduifait mes pas incertains & tremblans.  
 La mort était partout : les fanglans fatellites  
 Des plaines de Céfène occupaient les limites;  
 La nuit nous égarait vers ce funefte bord  
 Où règnent les tyrans, où préfide la mort.  
 Notre fatale erreur n'était point reconnue,  
 Quand la foudre a frappé notre fuite éperdue.  
 La terre en mugiffant s'entr'ouvre fous nos pas.  
 Ce féjour en effet est celui du trépas.

F U L V I E .

Hé bien, est-il encore en cette île terrible?  
 S'il ose fe montrer, fa perte est infaillible,  
 Il est mort.

J U L I E .

Je le fais.

F U L V I E .

Où dois-je le chercher?  
 Dans quel fecret afile a-t-il pu fe cacher?

JULIE.

Ah! Madame....

FULVIE.

Achez; c'est trop de défiance,  
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.  
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Hé bien.... Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage  
Pour fortir avec moi de cette ile sauvage;  
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,  
Des ombres du trépas mes yeux se font couverts.  
Je mourais, quand le ciel une fois favorable  
M'a présenté par vous une main secourable.

## SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

MADAME, une étrangère est ici près de vous.  
De leur autorité les triumvirs jaloux  
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE à Julie.

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilerais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres ?  
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres  
Que Julie entraînée en ce séjour affreux  
Attend pour en fortir des secours généreux ;  
Que par-tout je suis libre, & qu'ils peuvent connaître  
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,  
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,  
Aux droits des nations & de l'humanité.  
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie,  
Elle augmente la mienne ; & ce n'est pas en vain  
Que le fort vous conduit sur ce bord inhumain.  
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée !

JULIE.

O Dieux ! prenez ma vie, & veillez sur Pompée !  
Dieux ! si vous me livrez à mes persécuteurs,  
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

*Fin du second acte.*

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPEE *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal  
 L'amène à mes tyrans , la livre à mon rival !  
 Les voilà , je les vois ces pavillons horribles  
 Où nos trois meurtriers retirés & paisibles  
 Ordonnent le carnage avec des yeux fereins ,  
 Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.  
 O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !  
 Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !  
 O Dieux , qui des méchans suivez les étendards ,  
 D'où vient que l'univers est fait pour les Césars !  
 J'ai vu périr Caton (r) leur juge & votre image ;  
 Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ; (t)  
 Cicéron , tu n'es plus , (s) & ta tête & tes mains  
 Ont servi de trophée aux derniers des humains.  
 Mon fort va me rejoindre à ces grandes victimes.  
 Le fer des Achilles & celui des Septimes ,  
 D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels ,  
 Ont fait couler le sang du plus grand des mortels. (u)  
 Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.  
 Des brigands réunis que la rapine assemble ,  
 Un prétendu César , un fils de Cépias , (x)  
 Qui commande le meurtre & qui fuit les combats ,  
 Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :  
 Octave est maître enfin du monde & le Julie.

De Julie! ah! tyran, ce dernier coup du fort  
 Atterre mon esprit luttant contre la mort.  
 Détestable rival, usurpateur infame,  
 Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme;  
 Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux!  
 Tu régnes, & je meurs, & je te laisse heureux!  
 Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes  
 Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes!  
 Quel est cet affassin qui s'avance vers moi?

SCENE II.

P O M P É E , A U F I D E .

P O M P É E , *l'épée à la main.*

A P P R O C H E , & puisse Octave expirer avec toi!

A U F I D E .

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

P O M P É E .

Et tu fers un tyran.

A U F I D E .

Je l'abjure, & j'espère

N'être pas inutile, en ce séjour affreux,  
 Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.  
 Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

P O M P É E .

Est-ce un piège nouveau que tend la tyrannie?  
 A son barbare époux viens-tu pour me livrer?

A U F I D E .

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

P O M P É E.

L'humanité, grands Dieux! est-elle ici connue?

A U F I D E.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

*(il lui donne des tablettes.)*

P O M P É E.

Julie! ô Ciel! Julie! est-il bien vrai?

A U F I D E.

Lisez.

P O M P É E.

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abusés?

Retour inattendu de mes destins prospères!

Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

*(il lit.)*

„ Le sort paraît changer, &amp; Fulvie est pour nous;

„ Ecoutez ce Romain, conservez mon époux. „

Qui que tu fois, pardonne, à toi je me confie;

Je te crois généreux sur la foi de Julie.

Quoi! Fulvie a pris soin de son sort &amp; du mien!

Qui l'y peut engager? quel intérêt?

A U F I D E.

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,

Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.

Elle ne borne pas sa haine &amp; ses desseins

A dérober vos jours au fer des assassins;

Il n'est point de péril que son courroux ne brave,

Elle veut vous venger.

P O M P É E.

Oui, vengeons-nous d'Octave.

Elevé dans l'Asie au milieu des combats ,  
 Je n'ai connu de lui que ses assassins ;  
 Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être ,  
 Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.  
 Antoine d'un soldat a du moins la vertu.  
 Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu ;  
 Et depuis que mon père expira sous un traître ,  
 Nous fîmes ennemis sans jamais nous connaître.  
 Commençons par Oclave ; allons, & que ma main  
 Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

A U F I D E.

Venez donc chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête  
 D'Oclave, s'il le faut, à vous livrer la tête.  
 De quelques vétérans je tenterai la foi ;  
 Sous votre illustre père ils servaient comme moi.  
 On change de parti dans les guerres civiles.  
 Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.  
 L'intérêt qui fait tout les pourrait engager  
 A vous donner retraite, & même à vous venger.

P O M P É E.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide ?  
 Je pourrais des Romains immoler l'homicide ?  
 Oclave périrait ?

A U F I D E.

Seigneur, n'en doutez pas.

P O M P É E.

Marchons.

## SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

**Q**UE faites-vous ? Où portez-vous vos pas ?  
 On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage  
 Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.  
 Votre père, en Egypte aux assassins livré,  
 D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.  
 L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle ;  
 C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.  
 On l'observe, on l'épie, & tout me fait trembler ;  
 Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.  
 Regagnons ces rochers & ces cavernes sombres  
 Où la nuit va porter ses favorables ombres.  
 Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,  
 Partent avec la mort de ce fatal séjour ;  
 Ils vont loin de vos yeux enflammer le Tibre.  
 Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,  
 O vous ! ainsi que Rome objet de tous mes vœux !  
 Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.  
 Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,  
 Si je pouvais guider nos braves légions,  
 Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,  
 Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie  
 Un secours incertain contre la tyrannie.

ACTE TROISIEME. 335

Les dieux nous ont conduits dans ces sanglans déserts;  
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Ostave en ce moment doit entrer chez Fulvie;  
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;  
Aux tribuns, aux soldats ce passage est ouvert;  
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,  
Dont le malheur vous fuit, & qui ne s'est perdu  
Que par sa confiance & son trop de vertu,  
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée!  
Avons-nous un parti, des amis, une armée?  
Trois monstres tout-puissans ont détruit les Romains;  
Vous êtes seul ici contre mille assassins...  
Ils viennent, c'en est fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laissez-vous conduire; on peut vous reconnaître:  
Le temps pressé, venez, vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit!

## S C E N E I V.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE *sur le devant.*  
OCTAVE, Liseurs *au fond.*

O C T A V E.

**J**E prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

J U L I E.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

O C T A V E.

*(à Aufide.)*

Demeurez, je le veux.... Vous, quel est ce Romain?  
Est-il de votre fuite?

J U L I E.

Ah! je succombe enfin.

A U F I D E.

C'est un de mes foldats dont l'utile courage  
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage;  
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

O C T A V E *à Pompée.*

Parle, que fait Pompée? où Pompée a-t-il fui?

P O M P É E.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, & peut-être  
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

O C T A V E.

Tu fais en quel état il faut le présenter:  
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;

ACTE TROISIEME. 137

Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

P O M P É E.

Elle est publique assez.

J U L I E.

O terreur !

P O M P É E.

O vengeance !

S C E N E V.

Les personnages précédens, un TRIBUN militaire.

L E T R I B U N.

Vous êtes obéi ; grâce à votre heureux sort ,  
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

O C T A V E.

Que dis-tu ?

L E T R I B U N.

Ses fuyans s'avançaient dans la plaine  
Qui s'étend de Pifaure aux remparts de Céfène ;  
Les rebelles bientôt entourés & surpris ,  
De leurs témérités ont eu le digne prix.

P O M P É E.

Ah Ciel !

L E T R I B U N.

A la valeur que tous ont fait paraître ,  
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

P O M P É E à part.

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,  
 Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.  
 S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute  
 Aux pièges que nos mains ont tendus sur sa route ;  
 Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.  
 Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle,  
 Je fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle ;  
 Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,  
 Souvenez-vous surtout de répondre de lui.  
 Vous, listeurs, arrêtez le premier téméraire  
 Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE à Aufide.

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,  
 Dans quel péril nouveau vous nous précipitez! (3)

## SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE arrêtant Julie.

JE vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.  
 Votre abord en cette île a droit de me surprendre ;  
 Mais cessez de me craindre, & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.  
Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.  
Les respects des humains & Rome vous attendent;  
Ce nom que vous portez, & leurs vœux vous demandent,  
Je dois vous y conduire, & le sang des Césars  
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.  
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître  
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,  
Pourquoi dans Rome encore il est des habitans?  
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;  
Mon père était proscrit; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;  
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois & votre empire,  
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:  
Ne lui ressemblez point par son inimitié.  
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité  
 A vengé le héros qui m'avait adopté.  
 Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie  
 Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.  
 Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux  
 Que le monde à genoux révere en vos aïeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre  
 Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils ! .... ô héros ! ô généreux vainqueur !  
 Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?  
 César vous a laissé son pouvoir en partage ;  
 Sa magnanimité n'est pas votre héritage.  
 S'il versa quelquefois le sang du citoyen,  
 Ce fut dans les combats en répandant le sien.  
 C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.  
 Il savait pardonner, & vous savez proscrire.  
 Prodigue de bienfaits, & vous d'affinats,  
 Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne (4)  
 Les noms injurieux que votre erreur me donne.  
 Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux  
 Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.  
 La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance ?

A C T E T R O I S I E M E . 141

O C T A V E .

Vous pouvez tout.

J U L I E .

Qui ? moi ?

O C T A V E .

Vous devez préfumer

Quel est le seul moyen qui peut me défarmer,  
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

J U L I E .

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !  
Hélas ! si tant de sang, de supplices, de morts  
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,  
Si vous craignez du moins cette haine publique,  
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique ;  
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,  
En les mettant à prix n'en fouillez point l'honneur ;  
N'en avilissez pas le caractère auguste.  
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?  
Soyez grand par vous-même.

O C T A V E .

Allez, je vous entends ;

Et j'avais bien prévu vos refus insultans.

Un rival criminel, une race ennemie . . .

J U L I E .

Qui ?

O C T A V E .

Vous le demandez ! vous savez trop, Julie,  
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,  
Et Pompée . . . . .

J U L I E .

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous ?

Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.

Pompée est loin de vous, & vous le regrettez !

Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !

Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite

Du sein de vos parens vous entraîne à sa fuite.

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.

Ah ! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.

Je ne suis point réduite à tant d'ignominie ;

Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.

J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez,

Mes parens & mes dieux que vous persécutez.

J'ai dû fortir de Rome où vous alliez paraître ;

Mon père l'ordonnait, vous le savez peut-être ;

C'est vous que je fuyais ; mes funestes destins

Quand je vous évitais m'ont remise en vos mains.

Commandez, s'il le faut, à la terre asservie ;

Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.

Vous pouvez tout sur Rome, & rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.

Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre

Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre ;

Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.

Déjà Rome m'attend ; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,

Qui du monde calmé veut mériter l'estime !

Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !

Il fut un meurtrier, il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous ; mais , quoi qu'il en puisse être, (5)  
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.  
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival  
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal  
D'oser un seul moment disputer ma conquête,  
On fait si je me venge; il y va de sa tête;  
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner;  
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome & son divin génie,  
Tous ces héros armés contre la tyrannie,  
Le pur sang des Césars, & dont vous n'êtes pas,  
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,  
Avant que vous forciez cette ame indépendante  
A joindre une main pure à votre main sanglante.  
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs  
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.  
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;  
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;  
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps  
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.  
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.  
Nouveau Tarquin, tremblez !

(elle sort.)

SCENE VII.

OCTAVE seul.

QUE d'injures nouvelles !  
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé !  
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.

Le cruel est haï, j'en fais l'expérience.  
 Je suis puni déjà de ma toute-puissance.  
 A peine jè gouverne, à peine j'ai goûté  
 Ce pouvoir qu'on m'envie, & qui m'a tant coûté.  
 Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;  
 Tu voudrais que ton nom vécut dans la mémoire;  
 Il portera ta honte à la postérité.  
 Etre à jamais haï ! quelle immortalité !  
 Mais l'être de Julie, & l'être avec justice !  
 Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice !  
 Le peux-tu supporter ce tourment douloureux  
 D'un esprit emporté par de contraires vœux,  
 Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime, (6)  
 Qui cherche à se tromper & qui se hait lui-même ?  
 Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?  
 Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.  
 D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge ;  
 L'ambition succède avec toute sa rage.  
 Par quel nouveau torrent je me laisse emporter !  
 Que d'ennemis à vaincre ! & comment les dompter ?  
 Mânes du grand César ! ô mon maître ! ô mon père !  
 Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;  
 Héros terrible & doux à tous tes ennemis,  
 Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis ;  
 La moitié de ce faix accable ma jeunesse.  
 Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse ;  
 Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,  
 Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

*Fin du troisième acte.*

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND sous vos pavillons, de sa crainte occupée,  
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,  
Les sanglots à la bouche & la mort dans les yeux,  
Julie appelle en vain les enfers & les dieux,  
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle,

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.  
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh ! ne pouviez-vous pas  
De cette île avec eux précipiter vos pas ?

FULVIE.

Non ; de nos ennemis la fureur attentive  
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive :  
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur ;  
J'y reste encore un jour, & c'est pour leur malheur,

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour ?

FULVIE.

La mort ; mais la vengeance.

ALBINE.

Hé peut-on se venger de la toute-puissance ?

*Théâtre. Tom. V.*

K

F U L V I E.

Oui, quand on ne craint rien.

A L B I N E.

Dans nos vaines douleurs,

D'un sexe infortuné les armes font les pleurs.

Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,

Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

F U L V I E.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus,

Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.

Je fais que ces brigands, affamés de rapine,

En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.

Prodigues ravisseurs, &amp; bas intéressés,

Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés;

On les donne pour dot à ma sœur rivale.

Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale

Peut se changer encore en un trop juste deuil;

Et tout usurpateur est près de son cercueil.

J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.

De Pompée &amp; de moi la querelle est commune :

Je l'attends ; il suffit.

A L B I N E.

Il est seul, sans secours.

F U L V I E.

Il en aura dans moi.

A L B I N E.

Vous hasardez ses jours.

F U L V I E.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,

Soutiens son désespoir &amp; sa force affaiblie;

Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin ;

Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ACTE QUATRIEME. 147

A L B I N E.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

F U L V I E.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laisse-moi, te dis-je.

Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs ,

Ainsi que nos affronts unifiez nos fureurs !

S C E N E I I. (7)

P O M P É E , F U L V I E.

F U L V I E.

**E**TES-VOUS affermi ?

P O M P É E.

J'ai consulté ma gloire ;

J'ai craint qu'elle ne vit une action trop noire

Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

F U L V I E.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.

Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde ;

Ils partent triomphans : & cette nuit profonde

Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux,

Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.

Seriez-vous en suspens ?

P O M P É E.

Non : mes mains seront prêtes.

Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.

Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis,

Octave est le plus grand, c'est lui que je choisis.

K. 2

F U L V I E.

Vous courez à la mort.

P O M P É E.

Elle ennoblit ma cause.

De cet indigne sang c'est peu que je dispose ;  
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir  
De frapper sans péril, & sans savoir mourir. (8)

F U L V I E.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,  
Et le sang innocent qui s'élève & qui crie ;  
Vous servez l'univers.

P O M P É E.

J'y suis déterminé.

L'affassin des Romains doit être affassiné.  
Ainsi mourut César ; il fut clément & brave :  
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave ?  
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas ?  
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras ?  
Le fort en est jeté. Faites venir Aufide.

F U L V I E.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,  
Qu'on l'appelle... Déjà (\*) les feux sont presque éteints,  
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(\*) On voit dans l'éloignement des restes de feu faiblement allumés  
autour des tentes, & le théâtre représente une nuit.

S C E N E I I I.

P O M P É E , F U L V I E , A U F I D E .

F U L V I E à *Aufide*.

**A** P P R O C H E Z . Que fait-on dans ces tentes coupables ?

A U F I D E .

Le sommeil y répand ses pavots favorables,  
Lorsque les murs de Rome au carnage livrés  
Retentissent au loin des cris désespérés  
Que jettent vers les cieux les filles & les mères  
Sur les corps étendus des enfans & des pères.  
Le sang ruiffelle à Rome; Octave dort en paix.

P O M P É E .

Vengeance, éveille-toi ! Mort, punis ses forfaits !  
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées ?

F U L V I E .

Vous avez remarqué ces roches entassées  
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,  
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès ;  
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage ;  
Passez, & dédaignez de venger mon outrage.  
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les palis  
Où du clément César est le barbare fils.  
Avancez, vengez-vous.

A U F I D E .

Une troupe fanglante  
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.  
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,  
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

P O M P É E.

Vous avez préparé votre fidelle esclave ?

F U L V I E.

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave. (9)

P O M P É E à Fulvie.

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour  
 L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;  
 Le seul qui pût unir deux familles fatales,  
 Deux races de héros en infortune égales,  
 Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son fort,  
 Enseignez à son cœur à supporter ma mort.  
 Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ;  
 Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire ;  
 C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,  
 Je vous laisse exposée, & je frémis pour vous ;  
 Antoine est en ces lieux maître de votre vie,  
 Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

F U L V I E.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur & sans foi ?  
 Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi ?  
 Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise  
 Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me fuffise ?  
 Aviez-vous soupçonné que je ne faurais pas  
 Porter, ainsi que vous, & souffrir le trépas ?  
 Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?  
 Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes ;  
 C'est l'école du meurtre, & j'ai dû m'y former ;  
 De leur esprit de rage ils ont su m'animer.  
 Leur loi devient la mienne ; il faut que je la fuive,  
 Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.  
 Il périra, vous dis-je.

ACTE QUATRIEME. 151

P O M P É E.

Et par qui ?

F U L V I E.

Par ma main. (y)

P O M P É E.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

F U L V I E.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble  
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.

Que le Triumvirat, par nous deux aboli,  
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.

J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie  
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie ;  
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,  
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

A U F I D E.

Non, espérez encor ; les soldats de ces traîtres  
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.  
Ils ont trahi Lévide ; (z) ils pourront aujourd'hui  
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.  
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,  
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or & du courage.

On a vu Marius entraîner sur ses pas (aa)

Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Nous séduisons les uns, nous combattrons le reste.

Ce coup désespéré peut vous être funeste,

Mais il peut réussir. Brutus & Cassius (bb)

N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.

Téméraires vengeurs de la cause commune,

Ils ont frappé César ; & tenté la fortune.

Ils devaient mille fois périr dans le Sénat :

Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat ;

Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.  
 Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.  
 Nous vous suivrons de près; il en est temps, marchons.

P O M P É E.

Je t'invoque, Brutus! je t'imité; frappons!

*(il sort avec Aufide.)*

## S C E N E I V.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

J U L I E.

**I**L m'échappe, il me fuit; ô Ciel! m'a-t-il trompée?  
 Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!  
 Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner  
 Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner?

F U L V I E.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:  
 Il faut s'attendre à tout.

J U L I E.

Quel horrible langage!  
 S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

F U L V I E.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

J U L I E.

Il l'est; mais il gémit: vous haïssez, & j'aime.  
 Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.  
 Que fait-il?

ACTE QUATRIEME. 153

F U L V I E.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux  
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux. (\*)  
Sommeil ! sommeil de mort ! favorise ma rage !

J U L I E.

Où courez-vous ?

F U L V I E.

Restez ; j'ai pitié de votre âge,  
De vos tristes amours , & de tant de douleurs.  
Gémissez , s'il le faut ; laissez-moi mes fureurs.

S C E N E V.

J U L I E , A L B I N E.

J U L I E.

Q U E veut-elle me dire ? & qu'est-ce qu'on prépare ?  
Séjour de meurtriers , ile affreuse & barbare ,  
Je l'avais bien prévu , tu feras mon tombeau.  
Albine , instruisez-moi de mon malheur nouveau :  
Pompée est-il connu ? voit-il sa dernière heure ?  
N'est-il plus d'espérance ? est-il temps que je meure ?  
Je suis prête , parlez.

A L B I N E.

Dans cette horrible nuit ,  
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit ,  
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :  
Elle fuit les conseils d'une aveugle colère ,  
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver ;  
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

(\*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

JULIE.

Je m'y fuis attendue; & quand ma destinée  
 Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,  
 Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.  
 Je fais que c'est ici le séjour de la mort.  
 Je fuis perdue, Albine, & ne fuis point trompée.  
 La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,  
 Sera digne du moins, dans ces extrémités,  
 Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.  
 On ne me verra point déshonorer sa cendre  
 Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre;  
 Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs  
 Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.  
 Pour affronter la mort, il échappe à ma vue;  
 Il a craint ma faiblesse; il m'a trop mal connue:  
 S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.  
 Allons.

SCENE VI.

JULIÈ, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!

Ostave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.

De la terre & de vous j'ai puni l'oppresser.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infame ivresse  
 Laisaient un accès libre à ma main vengeresse.  
 Un de ses favoris, un de ses assassins,  
 Un ministre odieux de ses affreux desseins,  
 Seul auprès du tyran reposait dans sa tente;  
 J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante  
 De la mort que j'apporte, un songe avant-coureur,  
 Dans son profond sommeil excitant sa terreur,  
 De ses proscriptions lui présentait l'image.  
 Quelques sons mal formés de sang & de carnage  
 S'échappaient de sa bouche, & son perfide cœur  
 Jusque dans le repos déployait sa fureur.  
 De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;  
 Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;  
 Mon rival a passé du sommeil au trépas,  
 Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats:  
 Il aurait dû périr par un supplice infigne.  
 Je fais que de Pompée il eût été plus digne  
 D'attaquer un César au milieu des combats;  
 Mais un César tyran ne le méritait pas.  
 Le silence & la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.

L'effroi qui me faitit, corrompant mon espoir,  
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.  
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécration?

P O M P É E,

Moi, fuir!

J U L I E.

Il reste encore un tyran redoutable.

P O M P É E.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

J U L I E.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?

Antoine va venger la mort de son complice.

P O M P É E.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice;  
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs  
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.  
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

J U L I E.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

P O M P É E.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,  
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,  
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

### S C E N E V I I.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

A U F I D E.

**T**OUT ferait-il perdu? L'esclave de Fulvie  
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.  
De César dans le camp le nom remplit les airs.

ACTE QUATRIEME. 157

On marche, on est armé; le reste je l'ignore.  
J'ai des foldats. Allons.

JULIE à *Aufide*.

Ah! c'est toi que j'implore,  
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.  
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;  
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort;  
Confondez vos tyrans encore après ma mort.  
Conservez pour eux tous une haine éternelle;  
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.  
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,  
Je leur vendrai bien cher des jours qui font à vous.  
Le lâche fuit en vain; la mort vole à sa fuite;  
C'est en la défiant que le brave l'évite.

*Fin du quatrième acte.*

## ACTE V. (10)

## SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, *Gardes dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.  
Voilà donc nos succès!

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre;  
Vous aviez devant vous un avenir heureux;  
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.  
Vivez, si vous l'osez: je déteste la vie;  
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.  
Ces monstres que le ciel veut encor protéger  
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.  
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave, (cc)  
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave,  
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,  
Indigne de mourir sous la main d'un héros.  
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;  
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;  
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts  
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.  
Octave tout sanglant a paru dans la tente.  
De leurs lâches lâcheurs une troupe insolente  
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.  
Fléchissez vos tyrans; je brave ici leurs coups.  
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse;  
Ma vengeance est perdue, & voilà mon supplice.

Ciel! si tu veux encor prolonger mes destins,  
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains,  
Pour mieux servir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous su ce que devient Pompée?  
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglans?  
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans  
Ce héros tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter; mais aucun ne soupçonne  
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.  
Vers Césene aujourd'hui tous ses amis sont morts;  
Le bruit de son trépas commence à se répandre:  
Les tyrans sont trompés, & vous pouvez comprendre  
Que ce bruit peut servir encore à le sauver;  
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.  
Vous êtes libre au moins; son salut vous regarde:  
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde;  
Je ne puis rien pour vous ni pour lui, ni pour moi.  
J'attends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,  
Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

**T**RIBUNS, exécutez ma loi,  
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle;  
Suivez de ses complots la trame criminelle;

Qu'on l'observe; & surtout que nous soyons instruits  
Des complices secrets par son ordre introduits.

F U L V I E.

Je n'ai point de complice; & ces noms méprisables  
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,  
Pour ces Romains nouveaux qui, formés pour servir,  
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.  
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;  
La voici, vous deviez connaître mon audace.  
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous  
M'enseignait à vous perdre, & dirigeait mes coups.  
Je n'ai pu sur vous deux affouvir ma vengeance;  
Je l'attends de vous seuls & de votre alliance;  
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis;  
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis:  
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.  
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,  
Vous détestant tous deux, du monde détestés,  
Traînant de mers en mers vos infidélités,  
L'un par l'autre écrasés, & bourreaux & victimes,  
Puisse vos maux sans nombre être égaux à vos crimes!  
Citoyens révoltés, prétendus souverains,  
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,  
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,  
Du meurtre & du plaisir goûtez en paix l'ivresse,  
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,  
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

A N T O I N E.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE à Octave.

AH! souffrez que Julie  
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.  
Mon bras n'est point armé, je n'ai contre vous trois  
Que mon cœur, ma misère, & nos dieux & nos lois:  
Vous les méprisez tous; mais si César encore,  
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,  
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,  
Osez-vous à son sang ravir la liberté?  
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive  
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur  
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?  
Je ne crois point votre ame encore assez hardie  
Pour oser partager les crimes de Fulvie;  
Mais sans vous imputer ses forfaits insensés,  
L'amante de Pompée est criminelle assez. (11)

JULIE.

Oui, je l'aime, César, & vous l'avez dû croire;  
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.  
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,  
A César tout-puissant, à César couronné.  
Caton contre les dieux prit le parti du père;  
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère

*Théâtre. Tom. V.*

L

Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits ;  
 Sa main les rachetait , mon cœur en fut le prix.  
 Ne lui disputez pas sa noble récompense ;  
 César , contentez-vous de la toute-puissance.  
 S'il honora dans Rome , & surtout aux combats ,  
 Un nom dont il est digne , & qu'il n'ufurpe pas ,  
 Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre ,  
 Songez à l'égalier , plutôt qu'à le pourfuivre.

OCTAVE.

Oui , César est jaloux comme il est irrité.  
 Je crois valoir Pompée , & j'en suis peu flatté.  
 Et vous , . . . Mais nous allons approfondir le crime.

## SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

**H**E bien , qu'avez-vous fait ?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime , ô Ciel !

OCTAVE.

Quel est ce malheureux ?

Où l'a-t-on retrouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux ,

Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre ,  
 Du sang de nos soldats il a rougi la terre.

Aufide, de Fulvie un secret confident  
 A côté de ce traître est mort en combattant;  
 Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.  
 Nos soins multipliés dans ces roches obscures  
 Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,  
 Et rappelé la vie en ses membres sanglans.  
 On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices  
 Il vous instruisse au moins du nom de ses complices.

A N T O I N E.

C'est quelqu'un des proscrits, qui frappant au hasard  
 Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.  
 On l'aura pu choisir dans une foule obscure.  
 Casca fit à César la première blessure. (*dd*)  
 Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs,  
 Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;  
 Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

L E T R I B U N.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide  
 De ce grand attentat se fait encore honneur;  
 Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

O C T A V E.

Vous pâlissez, Julie.

L E T R I B U N.

Il vient.

J U L I E.

Ciel implacable,

Vous nous abandonnez!

SCENE V & dernière.

Les Auteurs précédens, POMPÉE *bleffé & soutenu*,  
Gardes.

OCTAVE.

QUEL es-tu ? misérable !

A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Est-ce Oclave qui parle, & m'ose interroger ?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Hé bien, ce nom faneste,

Hé bien, ce titre affreux que la terre déteste,

Devaient t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui font-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat. quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.

Qu'es-tu donc ?

ACTE CINQUIÈME. 165

P O M P É E.

Un Romain digne d'un meilleur fort.

O C T A V E.

Qui t'amenait ici ?

P O M P É E.

Ton châtiment, ta mort ;

Tu fais qu'elle était juste.

J U L I E.

Enfin, la nôtre est sûre !

P O M P É E.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.  
Apprenez, Triumvirs, oppresseurs des humains,  
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.  
Même erreur m'a trompé... Liéteurs, qu'on me présente  
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;  
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,  
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

O C T A V E.

Lui ! le soldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,  
A ces discours hardis, & surtout au courage  
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,  
A ces traits de grandeur sur son front répandus,  
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite  
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,  
Je croirais... Mais déjà vous me tirez d'erreur,  
Vous pleurez, vous tremblez ; c'est Pompée.

J U L I E.

Ah, Seigneur !

P O M P É E.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,  
Qui vengeait sa patrie & d'Antoine & d'Octave,

L 3

Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,  
 Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.  
 De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête:  
 Frappez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse!

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux:  
 Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme;  
 Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains,  
 Et Julie, & Pompée, & le sort des humains.  
 Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?  
 Le faible les répand, les tyrans les méprisent.  
 Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir  
 Qui ferait inutile & le ferait rougir.  
 Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.  
 Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,  
 Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau  
 N'est pas digne de suivre un exemple si beau.  
 Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie;  
 Mais commence par moi, commence par Julie:  
 Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.  
 Va, ne me laisse point un héros à venger.  
 Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître;  
 Tyran, tu vois sa femme, elle est digne de l'être.

## OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?  
 Il n'est que plus coupable en étant votre époux.  
 Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

## ANTOINE.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attendent.  
 Je ne balance point ; César a pardonné ,  
 Mais César bienfaisant est mort assassiné.  
 Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.  
 Je combattis long-temps, & j'honorai son père ;  
 Il s'arma noblement pour le Sénat romain :  
 Je ne connais son fils que pour un assassin.

## POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.  
 J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes ;  
 Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats :  
 Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.  
 J'ai fauvé cent proscrits ; & je l'étais moi-même :  
 Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême  
 Fut votre premier crime, & méritait la mort.  
 Par le droit des brigands arbitres de mon fort,  
 Vous croyez m'abaïsser ! vous ! dans votre insolence  
 Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.  
 Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,  
 Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

## ANTOINE.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie ;  
 Assurez notre empire, assurez votre vie.

## JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais son courage effréné ;  
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée,  
Elle est trop légitime, elle est trop différée.  
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez  
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,  
A le subir.

OCTAVE, *après un long silence.*

Je suis le maître de son fort ;  
Si je n'étais que juge, il irait à la mort :  
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.  
C'est à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.  
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations  
Que je finis le meurtre & les proscriptions ;  
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne....

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,  
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,  
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;  
 L'amour est plus terrible, a plus de violence.  
 A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;  
 Il me combat encore, & je veux le dompter.  
 Commençons l'un & l'autre un empire plus juste.  
 Que l'on oublie Octave, & qu'on chériffe Auguste. (cc)  
 Soyez jaloux de moi; mais pour mieux effacer  
 Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser,  
 Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes  
 Des proscrits échappés à nos ordres funestes;  
 Par les cris des humains laissons-nous désarmer,  
 Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer! (ff)

(à Julie.)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;  
 Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(à Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos lois,  
 Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.  
 Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,  
 Ou généreux amis, ou nobles adversaires.  
 Si du peuple romain tu te crois le vengeur,  
 Ne fais mon ennemi que dans les champs d'honneur.  
 Loin du Triumvirat va chercher un refuge.  
 Je prends entre nous deux la victoire pour juge.  
 Ne versons plus de sang qu'au milieu des hafards;  
 Je m'en remets aux dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

170 LE TRIUMVIRAT, &c.

P O M P É E.

Tu m'étonnes!

En vain tu deviens grand, en vain tu me pardones,  
Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis;  
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis  
Est par eux commandée, & comme eux immortelle.  
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.  
J'emploirai tes bienfaits, mais pour la délivrer:  
Va, je la dois servir, mais je dois t'admirer.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# NOTES

## SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.

(a) *En cette île funeste.*

CETTE île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Rêno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien supposer, surtout en poésie, que l'île & la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; & surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans *Plinè* peut avoir diminué l'un & l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans & par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, & le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé & très-diminué.

(b) *Il épousa Octavie.*

Il est bon d'observer qu'*Antoine* n'épousa *Octavie* que long-temps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'*Octave*. Il ne répudia point *Octavie*, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de *Cléopâtre*, & elle mourut de chagrin & de colère.

(c) *Octave vous aime.*

Les historiens disent que *Fulvie* fit les avances à *Octave*, & qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre *Fulvie*.

*Quod f. . . Claphyram Antonius, hanc mihi panam*

*Fulvia constituit, se quoque uti f. . .*

*Aut f. . . . aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ*

*Carior est ipsâ mentulâ, signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'*Octave* s'était dégoûté de *Fulvie*, ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. *Octave* & *Fulvie* étaient également ennemis des mœurs, & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces temps exécrables; & cependant *Auguste* affecta depuis des mœurs sévères.

(d) *Passer Antoine même en ses emportemens.*

Il est très-vrai qu'*Auguste* fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. *Suétone* nous en apprend quelques-unes. Ce même *Sextus Pompée* dont nous parlerons lui reprocha des faiblesses infâmes, *effeminatum infelicitatus est*. *Antoine*, avant le Triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi supro meritum*. *Lucius* lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à la table, sans que lui ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste*, conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Vestulam, aut Terentillam, aut Rufellam, aut Sabiniam, aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas*. On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

*Dum nova divorum canat adulteria.*

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers,

*Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?*

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia*, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*. On fait qu'*Auguste* avait repudié la mère de *Julie*, le jour même qu'elle accoucha d'elle, & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*; autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui *Horace* disait :

*Res Italas armis tuleris, moribus ornes,  
Legibus emendes, &c.*

*Antoine* n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane *Cithèris* qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. *Cicéron* lui reproche encore un pareil voyage fait aux

dépens des peuples avec une baladine nommée *Hyppias* & des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienfaisance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie, & aux plus infâmes excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les philippiques de *Cicéron*. *Sed jam supra & flagitia omitam, sunt quadam quæ honestè non possunt dicere, &c.* Phil. 2. Voilà *Cicéron* qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'*Antoine* a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les *Gitons*, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, & qu'il faut souvent ignorer. *Antoine* & *Ollave*, le grand *César* & *Sylla*, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux *Scipions*, aux *Metellus*, aux *Catons*, aux *Brutus*, aux *Cicérons*; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils moulres au rang des grands hommes; & il faut avouer que *Virgile* & *Horace* ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à *Auguste*, qu'ils n'ont déployé de goût & de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas faisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il fera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

*An deus immensi tonias maris, ac tua nautæ  
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

*Non su si santo ne benigno Augusto,  
Come la tromba di Virgilio suona;  
L'aver avuto in poissa buon gusto,  
La proscriptione iniqua gli perdona, &c.*

*Tacite* fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux, & comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République.

(e) *Mes deux tyrans en secret se détestent.*

Non-seulement *Ollave* & *Antoine* se haïssaient & se craignaient l'un & l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de *Modène*,

mais *Oclave* avait voulu assassiner *Antoine* ; & quand ils conférèrent ensemble dans l'île de *Réno*, ils commencèrent par se fouiller réciproquement , se soupçonnant également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de *César* ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

*A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !*

Le monde fut ravagé, depuis l'*Euphrate* jusqu'au fond de l'*Espagne*, par deux scélérats sans pueur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient ; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, & nous fait presque répêder ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'*Auguste* sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le Sénat complimentait les empereurs à leur avènement, que leur souhaitait-il ? d'être plus heureux qu'*Auguste*, meilleurs que *Trajan*, *felicior Augusto, melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'*Auguste* n'avait été qu'heureux, mais que *Trajan* avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés ? *Clementiam non voco*, dit *Sénèque*, *lassam crudelitatem*.

(f) *Lucius César a des amis secrets.*

Ce *Lucius César* avait épousé une tante d'*Antoine*, & *Antoine* le profcrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appelait *Julie*. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eut une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre & les privilèges de la poésie à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette *Julie* était aussi connue qu'*Antoine* & *Oclave*, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(g) *L'infame avarice, &c.*

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de *Sextus Pompée*, de *Cicéron* & des principaux

proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisqu' *Popilius Lenas*, assassin de *Cicéron*, reçut la valeur de deux cents mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces, pour les hommes libres qui assassinaient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : & qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de *César* ne foulassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans *Antoine* & dans *Octave*, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercèrent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

*Antoine* dépouilla l'Orient, & *Auguste* força les Romains & tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul Emile* jusqu'à la mort de *César*, n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils feraient esclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. *Octave*, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. *César* son père n'en avait point usé ainsi ; & même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, & après eux les Franes, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que *Clovis* & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude ; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares & de vainqueurs ; mais *Octave* dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, & que les brigandages

des Francs & des Bourguignons font d'un temps où les arts étaient abolumment ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans *Cicéron*, dans *Atticus*, dans *Lucrece*, dans *Memmius*, & dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. *Antoine*, *Octave* & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du temps de la ligue, les *Montagne*, les *Charron*, les *de Thou*, les *Hospital*, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(k) *Mon génie était né pour les guerres civiles.*

*Fulvie* se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'*Antoine* dans sa ruine; elle cabala avec *Auguste* & contre *Auguste*; elle fut l'ennemie mortelle de *Cicéron*; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(i) *Lépide; est un fantôme...*

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir, après la bataille de *Philippe*: il demeura pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit & sans honneurs. *Octave* & lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(k) *L'Orient est à vous.*

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du *Réno*. Ce ne fut qu'après la bataille de *Philippe* qu'*Octave* se réserva l'Italie; & ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'*Antoine*, & de la prospérité d'*Auguste*. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens debauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des *Tures*, l'empereur de *Maroc*, la maison d'*Autriche*, les rois de *France*, d'*Angleterre*, d'*Espagne*, de *Naples*, de *Sardaigne*, les républiques de *Venise*, de *Suisse* & de *Hollande*? & ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis *Romulus* jusqu'à *César*.

(l) *Et je n'ai que des rois.*

On remarque, en effet, qu'avant la bataille d'*Actium*, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'*Antoine*; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul *Agrippa* qui gagna la bataille, & qui fit triompher le peu courageux *Auguste* de la valeur d'*Antoine*. Ce

maître

maître de l'Asie faisait peu de cas des rois qui le servaient; il fit fouetter le roi de Judée *Antigone*, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'*Antoine* se bornait au territoire pierreux de Jérusalem & à la Galilée. *Antoine* avait donné le pays de Jericho à *Cleopâtre*, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, & à tant d'abrutissement de l'autre.

(m) Craignez-vous un augure ?

*Auguste* feignit toujours d'être superstitieux; & peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de *Suctone*, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'*Actium* lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. *Octave* ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesesses, qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile: & c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

(n) Sacrifier Pompée.

Ce *Sextus Pompéius*, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand *Pompée*. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrius le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'*Antoine*. Son frère *Cnéus* avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille fit chère aux Romains, & qui combattait pour les lois, périt malheureusement; & *Auguste*, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(o) César en fit autant.

Cela est incontestable, & je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle *Cromwell* se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne & d'Orléans, ceux de la rose blanche & ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; & les rapines les plus odieuses servirent toujours

à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de *Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de *Borgia*, fils du pape *Alexandre VI*, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne; & le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(p) *Vers l'humaine équité quelque faible retour.*

Il faut avouer qu'*Auguste* eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire; & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'*Actium* il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césariion*, fils de *César* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'*Egypte*.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On sait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*, & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute la vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement *Auguste* lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait

des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie , *Auguste* ne pardonna que malgré lui , vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie* , qui avait pris sur lui un grand ascendant , & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Je fais que le public n'a pu souffrir dans le *Cinna* de *Cornéille* que *Livie* lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; une tragédie n'est pas une histoire. On reprochait à *Cornéille* d'avoir avili son héros , en donnant à *Livie* tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce , qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de *Sénèque*.

Je crois bien qu'*Auguste* a pu pardonner quelquefois par politique , & affecter de la grandeur d'ame ; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas ; & sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre , je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout , un trait de clémence est toujours grand au théâtre , & surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut , dit-on , sur la scène être plus grand que nature.

(q) *Le sphynx est son emblème , &c.*

Il est vrai qu'*Auguste* porta long-temps au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. *Plin* le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la république , les applications odieuses , trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphynx , le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; & il y substitua la tête d'*Alexandre* ; mais il me semble que cette tête d'*Alexandre* devait lui attirer des railleries encore plus fortes , & que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'*Alexandre* & de lui n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier , qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

(r) *J'ai vu périr Caton.*

Je propose quelques réflexions sur la vie & sur la mort de *Caton*. Il ne commanda jamais d'armée , il ne fut que simple prêteur , & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des *Césars* , des *Pompée* , des *Brutus* , des *Cicéron* & des *Scipions* même ; c'est que tous

ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide qu'on révère *Caton* malgré soi; tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que *Caton* fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il est presque le seul romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de *Sylla* l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des récriptions que *Sylla* leur avait laissées sur le trésor public; mais il les accusa de concussion & d'homicide, & les fit condamner à mort; donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapfa, que *César* avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, & que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'étre des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de *la Mothe* un couplet contre *Caton* :

*Caton, d'une ame plus égale,*  
*Sous Pheureux vainqueur de Pharsale*  
*Eût souffert que l'homme plût;*  
*Mais incapable de se rendre,*  
*Il n'eut pas la force d'attendre*  
*Un pardon qui l'humiliât.*

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. *Caton* n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime & absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de *la Mothe* sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé *Caton* par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes

de Rome , de Phérocisme & du stoïcisme , puisqu'il était romain , héros & stoïcien.

(s) *Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.*

Je ne fais pas ce que l'auteur entend par ces vers. Je ne connais que *Métellus Scipion* qui fit la guerre contre *César* en Afrique, conjointement avec le roi *Juba*. Il perdit la grande bataille de *Tapfa*; & voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de *César* coula son vaisseau à fond. *Scipion* périt dans les flots & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis *les Scipions sont morts aux Sytes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(t) *Cicéron, tu n'es plus, &c.*

Je remarquerai sur le meurtre de *Cicéron* qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé *Popilius Lœnas*, pour lequel il avait daigné plaider, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'*Antoine* deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête & les deux mains de *Cicéron*, qu'il lui apporta dans le forum. *Antoine* les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivans ont vu les assassins, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de *Valstein*, du maréchal d'*Ancre*, du duc de *Guise le balafre*, du duc de *Parne Farnise*, bâtard du pape *Paul III*, & de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent: ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercénaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassins à prix-fait du maréchal d'*Ancre* & du duc de *Guise*, & après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de *Sylla*, de *Marius* & des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi, les Vêpres Siciliennes, les assassins des ducs d'*Orléans* & de *Bourgogne*, le faux monnayage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à *Cicéron*. Quoique nous ayons ses ouvrages, *St Evremont* est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'Etat & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que *Middleton* nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps, & le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* & son traité de la nature des dieux, si bien traduits par l'abbé d'Olivet, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel effort, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. *Cicéron* disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses offices; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que *Cicéron* ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante & trois ans par le jeune *Octave*, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de *Marc-Antoine*. On ne vit en lui ni la fermeté de *Brutus*, ni la circonspection d'*Atticus*; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand *Pompée* que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite *César*; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de *Cicéron*.

(u) *Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.*

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune *Ptolémée*, âgé de treize ans, n'était point du tout d'affaiblir *Pompée*, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, & comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de *Pharsale*, *César* dépêcha des émissaires secrets à *Rhodes*, pour empêcher qu'on ne reçût *Pompée*. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'*Egypte*; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que *César* prit cette précaution nécessaire, & que les *Egyptiens* allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'affurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de *Pompée*. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant, mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point *Septime*, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'en suite il fit tuer *Achilles*, ce fut dans la guerre d'*Alexandrie*, & pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que si *César* n'ordonna pas la mort de *Pompée*, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à *Septime* est une preuve bien forte contre *César*. Il aurait pardonné à *Pompée*; je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas; & une

preuve indubitable , c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de *Pompée* ; *Antoine* l'acheta , & les enfans de *Pompée* n'eurent aucun héritage.

( x ) *Un fils de Cépias.*

*Dion Cassius* nous apprend que le furnon du père d'*Auguste* était *Cépias*. Cet *Octavianus Cépias* fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'*Auguste* n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de *Veletri* , & qui épousa la sœur aînée de *César* , soit qu'alors la famille des *Césars* fût pauvre , soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à *Auguste* que son bifaïeul avait été un petit marchand, un changeur à *Veletri*. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. *Antoine* osa appeler *Octave* du nom de *Spartacus* dans un de ses édits , en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de *Cicéron* , quem *Spartacum in edictis appellat* , &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine , ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe ; & quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élevation. Mais on est toujours surpris de voir *Auguste* , né d'une famille si mince , un provincial sans nom , devenir le maître absolu de l'empire romain , & se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce , on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

( y ) *Par ma main.*

Ce trait n'est pas historique , mais il ne m'étonne point dans *Fulvie* ; c'était une femme extrême en ses fureurs , & digne , comme elle le dit , du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'*Antoine*. *Cicéron* rapporte dans sa troisième Philippique que *Fulvie* étant à Brindes avec son mari , quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers pretextes , & les fit tous égorgés. *Fulvie* y était présente ; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine vesperum conflabat*. Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à *Cicéron* après sa mort , & de l'avoir percée de son aiguille de tête.

( z ) *Ils ont trahi Lélide.*

Cette réflexion de *Fulvie* est très-convenable , puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'*Antoine* avait perdue , il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de *Lélide* ;

plus de la moitié des légions passa de son côté. *Lépidé* fut obligé de s'unir avec lui, & cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(aa) On a vu *Marius* entraîner sur ses pas  
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de *Minturne*, qui avaient ordre de tuer *Marius*, se déclarèrent en sa faveur; mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, & leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(bb) . . . . . *Brutus & Cassius*  
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que *Brutus & Cassius* n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de *César*. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; & même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. *Brutus* harangua le peuple du haut de cette forteresse, & on ne lui répondit que par des injures & des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; & lorsqu'*Antoine* eut montré aux Romains le corps de *César* sanglant, le peuple animé par ce spectacle, & furieux de douleur & de colère, courut le fer & la flamme à la main vers les maisons de *Brutus & de Cassius*. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé *Cinna*, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de *Brutus*, de *Cassius* & de leurs associés, fut soudaine & téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, & prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de *Parme Farnèse*, bâtard du pape *Paul III*; telle fut la même conspiration des *Pazzi*, qui n'étaient point surs des *Florentins* en assassinant les *Médicis*, & qui se confièrent à la fortune.

(cc) *Pompée* en s'approchant de ce perfide *Octave*,  
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. *Lucius Terentius*, voulant tuer le père du grand *Pompée*, pénétra seul jusque dans sa tente, & crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, & qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à *Maximien Hercule*, quand il voulut se venger de *Constantin* son gendre. Vous voyez aussi dans la

tragédie de Vencelas , que *Ladiflas* assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc son rival.

(dd) *Casca fit à César la première blessure.*

L'auteur se trompe ici. *Casca* n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin, c'était un fâcheux , & on ne devait pas le traiter d'homme obscur , à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(ee) . . . . . & qu'on chérisse *Auguste*.

C'est de bonne heure qu'*Octave* prend ici le nom d'*Auguste*. *Suétone* nous dit qu'*Octave* ne fut surnommé *Auguste*, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'*Actium*. On balançoit si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'*Augustus* fut préféré ; il signifie vénérable, & même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaçant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'*Octave* avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'*Agrippa* & les légions lui firent donner. Ce fut cet *Agrippa* qui fit sa fortune, mais *Octave* fut ensuite le conserver & l'accroître.

(ff) *Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.*

Il est constant que ce fut à la fin le but d'*Octave*, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous les successeurs : on regretta la république, mais on ne put la rétablir ; les empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat ; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats ; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils affaiblissent le maître qui les paye, & vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de la liberté, fut gouvernée comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis *Néron*. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poète attribue à *Sextus Pompée* & à *Fulvie* est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant ; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais

enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de *Cinna*. *Fulvie* est criminelle, mais le jeune *Pompée* ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran & le ravisseur: *Auguste* fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'*Octave* éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'*Octave*; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à *Antoine* est peu de chose, quoiqu'assez conforme à son caractère: il n'agit point dans la pièce, il y est sans passion; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'*Octave*. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre: *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le Triumvirat*; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, & que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis *Sylla* jusqu'à la bataille d'*Actium*, & sur leur bassesse, après qu'*Auguste* les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que *Caligula* désigna consul un cheval de son écurie; que *Domitien* consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot; & il est certain que le Sénat romain rendit en faveur de *Pallas*, affranchi de *Claude*, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de *Paul Emile* & des *Scipions*.

*Fin des Notes.*

# VARIANTES

## D U T R I U M V I R A T .

(1) I M I T A T I O N de ces vers où *Juvenal* dit de *Domitien* :

*Sed perit postquam cerdonibus esse timendus  
Cæperat, hoc nocuit lamiarum cæde madentis, &c.*

(2) Au lieu de la scène entre *Auguste* & *Antoine*, il y avait dans le premier acte cette scène entre *Antoine* & *Fulvie*.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte : on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

*Antoine* parle bas à un *Tribun* : il aperçoit *Fulvie*, & se détourne.

A N T O I N E .

Ah ! c'est elle . . .

F U L V I E .

Arrêtez, ne craignez point *Fulvie*.

Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie ;  
Et je ne parle plus à mon perfide époux.

Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,

Lorsque pour cimenter votre grandeur suprême

Je consens au divorce, & m'immole moi-même ;

Quand j'ai sacrifié mon rang & mon amour,

Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour ?

A N T O I N E .

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.

Avec la sœur d'*Octave* un hymen nécessaire

Ne saurait vous ravir mon estime & mon cœur.

F U L V I E .

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.

Hé bien, si de nos nœuds vous gardez la mémoire,

Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.

Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain?

A N T O I N E.

Que me demandez-vous? que faut-il?

F U L V I E.

Etre humain,  
Etre éclairé du moins, favoir avec prudence  
A tant de cruautés mêler quelqu'indulgence.  
Un pardon généreux pourrait faire oublier  
Des excès dont j'ai honte & qu'il faut expier.  
Je demande en un mot la grâce de Pompée.

A N T O I N E.

Vous! de quel intérêt votre ame est occupée!  
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

F U L V I E.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?  
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?  
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.  
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;  
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!  
Cette grâce à vous-même est utile peut-être.

A N T O I N E.

Madame, il n'est plus temps; je n'en suis plus le maître.  
Son trépas importait à notre fureté,  
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

F U L V I E.

C'est assez, & ce trait manquait à votre outrage;  
Voilà ce que des cieus m'annonçait le présage,  
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,  
A brisé dans vos mains vos édits criminels!  
C'est donc là de César cet ami magnanime!  
Allez, vous n'imitiez qu'Achillas & Septime.  
Son nom vous était cher, & vous l'avez terni;  
Et si César vivait, il vous aurait puni.  
Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous sépare:  
C'est moi qui répudie un assassin barbare.  
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;  
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

DU TRIUMVIRAT. 189

ANTOINE.

Je pardonne au courroux ; & le droit de vous plaindre  
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.  
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher ;  
De nos sévérités on la vit approcher ;  
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.  
Elle s'est emportée à quelque violence ;  
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser  
Des justes châtimens qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il est vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance ;  
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.  
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux  
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.  
A trop d'emportement je me suis avilie :  
Vous en étonnez-vous ? je vous étaiis unie ;  
Un moment de fureur a fait mes cruautés.  
Mais vous toujours égal en vos atrocités,  
Vous affassin tranquille, & bourreau sans colère ;  
Vous vous livrez sans peine à votre caractère.  
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.  
J'imitai vos fureurs , imitez mes remords.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

**A**INSI Pompée échappe à la mort qui le suit !

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit :  
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,  
J'attends contre le fils une fortune égale ;  
Et ce nom de César, dont je suis honoré,  
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré :

Mon intérêt s'y joint.

A N T O I N E.

Qu'il périsse ou qu'il vive,  
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.  
Marchons au capitolé : il faut que les Romains  
Apprennent à trembler devant leurs souverains.  
Mais avant de partir, lorsque tout nous seconde,  
Il est temps de signer le partage du monde.

O C T A V E.

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,  
Je consens que la terre appartienne à nous deux.  
Songez que je prétends la Gaule & l'Illyrie,  
Les Espagnes, l'Afrique, & surtout l'Italie.  
L'Orient est à vous.

A N T O I N E.

Telle est ma volonté,  
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

O C T A V E.

Par des sermens sacrés que notre foi s'engage;  
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

A N T O I N E.

Des sermens entre nous ? nos armes, nos soldats,  
Nos communs intérêts, le dessein des combats,  
Ce font-là nos sermens. Le frère d'Octavie  
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.  
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs ?  
Les sermens font-ils faits pour les usurpateurs ?  
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.  
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.  
Je vous parle en soldat ; je ne puis vous céler  
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.  
César dans ses traités invoquait la victoire ;  
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

O C T A V E.

A votre audace altière il faut souvent céder ;  
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder  
A cet associé, triumvir inutile,  
Qui reste sans armée & bientôt sans asile ?

A N T O I N E .

Qu'il abdique.

O C T A V E .

Il le doit.

A N T O I N E .

On n'en a plus besoin.

De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin :  
Qu'il demeure pontife, & qu'il préside aux fêtes  
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

.....

O C T A V E .

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

A N T O I N E .

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.  
Craignez-vous un augure ?

O C T A V E .

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats ?

A N T O I N E .

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice  
Qu'aux mânes de César devait notre justice.

O C T A V E .

Je n'en veux qu'à Pompée ; & je vous avertis  
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis :  
Le reste est une foule impuissante, éperdue,  
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue,  
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,  
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.  
On nous reproche assez une rage inhumaine ;  
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

A N T O I N E .

Nommez-vous la justice une inhumanité ?  
Octave ! un triumvir par César adopté,  
Quand je venge un ami, crain de venger un père !  
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire !  
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis  
La mort des conjurés & de leurs vils amis ?

N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,  
 Sur nos plus chers parens vengé ce parricide?  
 A qui prétendez-vous accorder un pardon,  
 Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?  
 Cicéron fut nommé père de la patrie,  
 Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie;  
 Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,  
 Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?  
 Elle a gémi tout bas & gardé le silence.  
 Cassius & Brutus, réduits à l'impuissance,  
 Inspireront peut-être à quelques nations  
 Une éternelle horreur de nos proscriptions;  
 Laissons-les en tracer d'effroyables images,  
 Et contre nos deux noms révolter les deux âges.  
 Assassins de leur maître & de leur bienfaiteur,  
 C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.  
 Ce font les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse;  
 Seuls ils font criminels, & nous faisons justice.  
 Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,  
 Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis,  
 De vingt mille guerriers péris dans nos batailles  
 D'un œil sec & tranquille on voit les funérailles,  
 Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,  
 Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;  
 Et de la trahison cent malheureux complices  
 Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

## O C T A V E.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas  
 Le danger honorable & les assassinats.  
 César est satisfait, ce héros magnanime  
 N'aurait jamais puni le crime par le crime.  
 Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;  
 Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.  
 Je vois que trop de sang peut fouiller la vengeance;  
 Je ferais plus son fils en suivant sa clémence:  
 Quiconque veut la gloire avec l'autorité,  
 Ne doit verser le sang que par nécessité.

Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?  
 Je ne puis approuver des meurtres inutiles.

C'est

C'est aux Chefs, c'est aux Grands, aux Brutus, aux Catons,  
 Aux enfans de Pompée, à ceux des Scipions,  
 C'est à de tels profcrits que la mort se destine.  
 Notre sécurité dépend de leur ruine.  
 Epargnons un ramas de citoyens sans nom  
 Qui feront subjugués par l'espoir du pardon;  
 C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage  
 Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.  
 D'un œil d'indifférence. . . . .

Il y avait dans ce même acte une scène entre *Auguste* & *Fulvie*, qui a été retranchée.

F U L V I E .

Que le frère d'Antoine & l'amant de Julie  
 Ne craignent point de moi de reproches honteux;  
 Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.  
 Mon cœur, indifférent aux maux qui les remplissent,  
 N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.  
 Tout ce que je prétends & d'Antoine & de vous,  
 C'est de fuir loin d'Octave & d'un perfide époux.  
 Ne me réduisez point à cette ignominie  
 De parer le triomphe & le char d'Octavie;  
 Allez : régnez dans Rome, & foulez à vos pieds  
 Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.  
 Au capitolé assis, partagez votre proie,  
 De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie,  
 Mêlez dans votre gloire & dans vos attentats  
 Les jeux & les plaisirs à vos assassinats.  
 Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,  
 Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,  
 Ma haine pour vous deux, & mon mépris pour lui;  
 C'est tout ce qui me reste & me flatte aujourd'hui.  
 Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,  
 D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;  
 C'est l'unique faveur que je viens demander :  
 Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder ?

O C T A V E .

De votre fort toujours vous ferez la maîtresse;  
 Je partage avec vous la douleur qui vous presse.

*Théâtre. Tom. V.*

N

Je fais qu'Antoine & moi, forcés de vous trahir,  
 Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;  
 Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire  
 D'oublier de nous deux l'importune mémoire.  
 Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis,  
 Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.  
 C'est ce qu'exige Antoine, & la seule prière  
 Que ma triste amitié se hafarde à vous faire.

(3) Dans le premier manuscrit, *Julie* ne se trouve point avec *Pompée*, au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant *Octave*; mais *Pompée* paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entr'eux.

A N T O I N E.

Dans quel chagrin votre ame est-elle enfevelie?  
 Que craignez-vous?

O C T A V E.

Mon cœur, & les pleurs de Julie.

A N T O I N E.

Des pleurs vous toucheraient?

O C T A V E.

Son trouble, son effroi,  
 Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.  
 J'ai frêmi de la voir, j'ai frêmi de l'entendre,  
 Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.  
 Fulvie en prendra soin: ces bords enfanglantés  
 Effarouchent ses yeux encore épouvantés.  
 Mais il faut dès demain que cette fugitive  
 Connaisse ses devoirs, m'obéisse & me fuive,  
 Je dois répondre d'elle; elle est de ma maison.

A N T O I N E.

Vous êtes éperdu...

O C T A V E.

J'en ai trop de raison.

A N T O I N E.

Vous l'aimez trop, Octave.

O C T A V E .

Il est vrai : ma jeunesse

Des plaisirs passagers connu la folle ivresse ;  
 J'ai cherché comme vous, au sein des voluptés,  
 L'oubli de mes chagrins & de mes cruautés.  
 Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume  
 De ce remords secret dont l'horreur me consume.  
 Vous ne connaissez pas ces tourmens douloureux  
 D'un esprit entraîné par de contraires vœux,  
 Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime,  
 Qui cherche à se tromper, & qui se hait lui-même.  
 Je passai du carnage à ces égaremens  
 Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.  
 J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,  
 J'aurais près de Julie un destin plus tranquille :  
 Je suis encor trompé, l'amour, l'ambition,  
 L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

A N T O I N E .

Peut-être que Julie en ces lieux amenée,  
 Venait entre vos mains mettre sa destinée.

O C T A V E .

Non, je ne le puis croire.

A N T O I N E .

Il n'appartient qu'à vous  
 De régler ses destins, de choisir son époux.  
 Elle a pu dans ces jours de vengeance & d'alarmes  
 Apporter à vos pieds ses terreurs & ses larmes ;  
 Vous en ferez instruit.

O C T A V E .

Quoi ! dans ses jeunes ans,  
 S'arracher sans scrupule au sein de ses parens !  
 Vous avez les soupçons dont mon ame est frappée.

A N T O I N E .

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

O C T A V E .

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom  
 Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.  
 En vain notre puissance à Rome est établie :  
 Il soulève la terre, il règne sur Julie ;

Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui  
L'audacieux projet de s'unir avec lui.  
De son sexe autrefois la timide décence  
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.  
Mais la guerre civile, & surtout nos fureurs  
Ont corrompu les lois, les esprits & les mœurs.  
Aujourd'hui rien n'effraie & tout est légitime:  
Notre fatal empire est le siècle du crime.

## A N T O I N E.

Je ne vous connais plus, & depuis quelques jours  
Un repentir secret règne en tous vos discours;  
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

## O C T A V E.

N'en foyez point surpris, si vous savez que j'aime.

## A N T O I N E.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour  
Comme César & vous je connaîtrai l'amour.  
Cependant je vous laisse avec l'infortunée  
Qu'on amène à vos yeux tremblante & consternée:  
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs;  
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs.  
Aimez puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

## O C T A V E.

- (4) Votre reproche est juste, & c'est un trait de flamme  
Qui sort de votre bouche, & pénètre mon ame.  
Vous pouvez tout sur moi: j'atteste à vos genoux  
Le dieu qui vous envoie, & qui parle par vous,  
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.  
Songez que c'est par vous & par notre alliance  
Que le ciel veut finir le malheur des humains.  
Rome, l'empire & moi, tout est entre vos mains:  
Son bonheur & le mien sur votre hymen se fonde.  
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde.  
César du haut des cieus ordonne ce lien,  
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

## J U L I E.

Je rends grâce au ciel, si sa voix vous inspire,  
Si le fils de César mérite son empire,

Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas  
 Le crime de tromper à tous vos attentats.  
 Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître;  
 Pour un César alors je puis vous reconnaître.  
 Vous êtes de mon sang, & du sang des héros:  
 Allez à l'univers accorder le repos;  
 Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.  
 Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage;  
 Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;  
 En la mettant à prix vous en souillez l'honneur,  
 Vous en avilissez le caractère auguste.  
 Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?  
 J'en rougirais pour vous.

O C T A V E.

Hé bien, je vous entends:

Je fais de vos refus les motifs insultants;  
 Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,  
 Que pour voir impuni le rival qui m'offense.  
 Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains  
 Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.  
 Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!  
 Son sang va me payer sa honte & son audace;  
 Il ne peut échapper à mon juste courroux;  
 Et Pompée...

J U L I E.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?  
 Pompée est loin de moi... Qui vous dit que je l'aime?

O C T A V E.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême:  
 Lui seul à cet excès a pu vous égayer.  
 C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer;  
 Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.  
 J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;  
 Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.  
 Vous l'aimez: c'est à vous qu'il devra son trépas.

J U L I E à part.

O Pompée!

O C T A V E.

Oubliez le nom d'un téméraire  
 Que je dois immoler aux mânes de mon père,

A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux ;  
Et demain soyez prête à partir avec nous.

- (5) Il est juste envers vous : ou vous veniez vous-même  
Vous foudrettre à la loi d'un maître qui vous aime,  
Ou vous osez chercher au milieu des hafards  
L'ennemi de mon règne & du nom des Césars ;  
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.  
Je ne souffrirai pas que les races futures  
Puisseut me reprocher d'avoir laissé trahir  
La majesté d'un nom que je dois soutenir.  
Je comblerais de bien votre infidelle père,  
J'imiterai le mien (sans prétendre à vous plaire)  
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel  
Dans sa témérité soit assez criminel  
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

(6) Vers de *Racine* dans ses cantiques sacrés.

## S C E N E I I.

- (7) L'ORDRE des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre *Fulvie* & ses confidens, l'auteur avait placé les scènes suivantes : *enfuite Fulvie & Pompée* restaient seuls.

## J U L I E.

Fulvie !

Soutenez mon courage & ma force affaiblie !  
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux ,  
Quand j'invoque Pompée est un augure affreux !  
Que fait-il ? où va-t-il ? vous connaissez ma crainte :  
Elle est juste ; & l'horreur qui dans vos yeux est peinte ,  
Ce front pâle & glacé redoublent mon effroi.

## F U L V I E.

Julie, attendez tout de Pompée & de moi.  
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre :  
Par-tout on nous observe, & l'on peut nous surprendre.  
Veillez-y, cher Aufide ; allez : de mes suivans  
Choisissez les plus prompts & les plus vigilans ;

Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

A U F I D E.

Dans leur camp retirés Antoine & son complice  
Ont fait tout préparer pour un départ foudain.  
Demain du capitolé ils prendront le chemin ;  
Ils vous y conduiront.

F U L V I E.

Leur marche triomphante  
N'est pas encor bien sûre & peut être sanglante.  
*(Aufide sort.)*

J U L I E.

Que dites-vous ?

F U L V I E.

J'espère...

J U L I E.

En quels dieux ? en quels bras ?

F U L V I E.

J'espère en la vengeance.

J U L I E.

Elle ne suffit pas.

Si je perds mon époux, que me sert la vengeance ?  
Il dissimule en vain son auguste naissance ;  
Sa présence trahit un nom si glorieux,  
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.  
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,  
L'auront vu dans l'Asie, & vont le reconnaître.  
Ah ! périsse avec moi le détestable jour  
Où l'un des triumvirs épris d'un vain amour,  
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,  
Osa me destiner un rang que je déteste !  
Tout est funeste en lui : sa triste passion  
Tient de la cruauté de sa proscription.  
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,  
Il y vient allumer le flambeau des furies.  
Le sang des nations commence d'y couler ;  
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.  
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.  
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,

Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur ;  
 La haine des tyrans est pour nous un bonheur.  
 Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare  
 Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,  
 Et recevoir de lui pour présent nuptial  
 Le sang de mon amant versé par son rival !  
 Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée  
 Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,  
 Et se perdant en vain dans ces rochers affreux  
 Epargnait nos tyrans, & dut tomber sur eux !

F U L V I E.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide  
 N'accomplira jamais cet hymen homicide.

J U L I E.

Je le fais comme vous ; ma mort l'empêchera.

F U L V I E.

Et la sienne peut-être ici la prévientra.

J U L I E.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée ?  
 Avez-vous un parti, des amis, une armée ?  
 Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,  
 L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés.  
 Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,  
 Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.  
 Tout tombe, tout gémit ; qui peut vous féconder ?

F U L V I E.

Croyez du moins Pompée, & laissez-vous guider.

### S C E N E I I I.

J U L I E, F U L V I E, P O M P É E.

J U L I E.

HÉROS né d'un héros, vous qu'une juste crainte  
 Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,  
 Où portez-vous vos pas égarés, incertains ?  
 Quel trouble vous agite ? & quels sont vos desseins ?  
 Regagnez ces rochers & ces retraites sombres  
 Où la nuit va porter ses favorables ombres.

Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,  
Partent avec la mort de ce fatal féjour ;  
Ils vont loin de vos yeux enfanglanter le tibre.  
Ne vous exposez point, demain vous ferez libre.

P O M P É E .

C'est la première fois que le ciel a permis  
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

J U L I E .

Il le faut.

P O M P É E .

O Julie!

J U L I E .

Hé bien?

P O M P É E .

Quoi! le barbare

Vous enleve à mes bras! ce monstre nous sépare!  
Fulvie, écoutez-moi...

F U L V I E .

Calmez-vous.

P O M P É E .

Ah! grands Dieux!

Eloignez-la de moi, fauvez-la de ces lieux.

J U L I E .

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer & ton courage?

Ne faurais-tu finir notre indigne esclavage?

Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?

Frappe, &c. . . . .

P O M P É E .

Ah! qu'un autre sang...

J U L I E .

Frappe, au nom de l'amour!

Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

P O M P É E .

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,

Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,

Pour le salut de Rome & celui d'un époux.

Achevez, évoquez les mânes de mon père:

J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;

Il faut une main pure ainsi que votre encens.

J U L I E.

Que serviront mes vœux & mes cris impuissans !  
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre ?  
Du fer des assassins il n'a pu se défendre ;  
Le Phare est encor teint de son sang précieux.

F U L V I E.

Il n'était qu'homme alors ; il est auprès des dieux.  
De Pharfale & du Phare ils ont puni le crime :  
Songez que César même est tombé sa victime ,  
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

J U L I E.

Puisse Octave à son tour subir la même mort !

P O M P É E.

Julie !... Il la mérite.

J U L I E.

Ah ! s'il était possible !...

Mais si vous paraîsez, la vôtre est infaillible.

F U L V I E à Julie.

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez ;  
Bientôt les yeux jaloux seront défabusés.  
On le croit un soldat qui dans ces temps des crimes  
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.  
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert ,  
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

P O M P É E.

Levez au ciel les mains : la mienne se prépare  
A vous tirer au moins de celles du barbare.

J U L I E.

Cruel ! pouvez-vous bien vous exposer sans moi ?

P O M P É E.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi :  
Faites ce que je veux.

J U L I E.

A vous je m'abandonne :

Mais qu'allez-vous tenter ?

P O M P É E.

Ce que mon père ordonne.

J U L I E .

Peut-être comme lui vous marchez au trépas !  
 Mais foyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,  
 Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,  
 Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.  
 Les Romains apprendront que nous étions tous deux  
 Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

F U L V I E .

(8) Vengeons fur des méchans le monde qu'on opprime.

P O M P É E .

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime ;  
 C'est servir son pays ; j'y suis déterminé . . .

(9) Peut-être il est encor des yeux trop vigilans  
 Qui pour sa fureté font ouverts en tout temps.  
 Mes esclaves par-tout ont une libre entrée ;  
 On ne craint rien de moi.

P O M P É E .

Sa perte est assurée ;  
 Mon sang fera mêlé dans les flots de son sang.

(à *Aufide*.)

Quel mot a-t-on donné ?

A U F I D E .

Seigneur, de rang en rang  
 La parole a couru : c'est *Pompée & Pharsale*.

P O M P É E .

Elle coûtera cher, elle sera fatale ;  
 Et le nom de Pompée est un arrêt du fort  
 Qui du fils de César a prononcé la mort.  
 Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie ;  
 Antoine vengera le frère d'Octavie.

(10) Cet acte cinquième commençait par la scène suivante,  
 entre *Octave & Antoine* : on amenait ensuite successivement  
*Fulvie* avec *Julie & Pompée*.

O C T A V E .

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie  
 Allait nous arracher l'empire avec la vie ?

## A N T O I N E.

Du fer qu'elle portait légèrement blessé,  
 Je vois avec mépris son courroux insensé.  
 Dans son emportement sa main mal assurée  
 N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.  
 Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,  
 Laissait son bras sans force & son crime imparfait.  
 Aisément à mes yeux défarmée & faïse,  
 Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

## O C T A V E.

Il le faut avouer : de si grands attentats  
 Sont dignes de nos jours & ne m'étonnent pas.

## A N T O I N E.

Mais quel est le romain qui jusque dans nos tentes  
 A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes ?

## O C T A V E.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein,

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.  
 Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste  
 Persécute mes nuits & grave dans mon cœur  
 Des traits de désespoir & des tableaux d'horreur.  
 Je vois des morts, du sang, des tourmens qu'on apprête;  
 Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête.  
 On m'abreuve du sang des Romains expirans:  
 Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.  
 Mon ame succombait d'épouvante frappée,  
 J'entendais une voix qui me criait : *Pompée !*  
 Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;  
 Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.  
 Je m'arme, je m'écrie; on saisit le perfide,  
 On n'aperçoit en lui qu'un africain timide,  
 Un malheureux sans force, interdit, défarmé,  
 De qui la voix tremblante & l'œil inanimé  
 Nous découvrait assez qu'un si lâche coupable  
 D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.  
 Lui-même il en ignore & la cause & l'auteur,  
 Et pour oser tromper il a trop de terreur.  
 L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère,  
 Employé pour me perdre une main mercénaire,

Tandis que de la sienne elle osait vous frapper ?

A N T O I N E .

L'assassin tel qu'il soit ne nous peut échapper.

O C T A V E .

Est-ce quelque proscrit qui , jusqu'en ces contrées ,

Ose armer contre nous ses mains désespérées ;

Et dans l'égarement se vengeant au hasard

Venait porter la mort aux lieux dont elle part ?

A N T O I N E .

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire ;

Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

O C T A V E .

Mais il est à Fulvie.

A N T O I N E .

Une femme en fureur

Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur ;

Elle a pu le choisir dans une foule obscure.

Casca fit à César la première blessure.

Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,

S'armeront contre nous puisqu'on nous croit tyrans.

Ne nous attendons point à des destins tranquilles,

Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,

Aux complots renaissans, aux conspirations ;

C'est le fruit éternel de nos proscriptions ;

Il est semé par nous, en voilà les prémices.

Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices ;

Notre empire absolu n'est pas moins cimenté :

On ne peut le chérir, mais il est redouté.

La terreur est la base où le pouvoir se fonde ;

Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

O C T A V E .

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux !

Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.

Quoi ! dans le même jour où Julie expirante

Par le fort est jetée en cette île sanglante,

Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,

A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit !

Deux femmes, contre nous par la fureur unies,

A cet étrange excès se feront enhardies !

Julie aime Pompée, & par ce coup fanglant  
 Elle a voulu venger le sang de son amant.  
 Dans l'école du meurtre elle s'est introduite;  
 Elle en a profité; je vois qu'elle m'imité.

A N T O I N E.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

O C T A V E.

Je suis assez instruit, & trop pour mon repos!  
 Je me vois détesté : que favoir davantage?  
 On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

J U L I E.

(11) Je ne m'en défends plus : oui, je suivais sa trace,  
 Oui, j'attachais mon fort à sa noble disgrâce.  
 J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,  
 A César fortuné, puissant, victorieux.

Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes  
 Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes;  
 Le monde épouvanté reconnaît votre loi:  
 Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.  
 Oui, mon cœur est à lui; laissez-lui son partage;  
 Respectez ses malheurs, respectez son courage.  
 J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,  
 Deux noms aimés du ciel & chers à l'univers.  
 Dignes de notre race en héros si féconde  
 Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.

Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir?  
 Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir?  
 Quand César a pleuré sur la cendre du père,  
 Portez-vous sur le fils une main sanguinaire?  
 Il l'honora dans Rome, & surtout aux combats.

.....  
 .....  
 .....  
 .....

*Fin des Variantes.*

L E S  
S C Y T H E S ,  
T R A G E D I E .

Représentée pour la première fois le  
16 mars 1767.



EPITRE  
DE  
S. CYRILLE  
A  
S. JEAN  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. MARC  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. MATTHEU  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. LUC  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. PAVLE  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. MARC  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. MATTHEU  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. LUC  
L'EVANGELISSE  
DE  
S. PAVLE  
L'EVANGELISSE

EPITRE



# E P I T R E

## D E D I C A T O I R E .

**L** y avait autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin*, car il faut finir par-là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs ; & *paulum silvæ super his erat* ; & ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on faisait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de *Babil* ; mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous *Artaxercès*, plusieurs années après l'aventure d'*Obéide* & d'*Indaïre* ; & il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille & par quelques bergers du mont Caucase ; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse ; & il les laissait aboyer & grifsonner, & calomnier ; & c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le poëte persan *Horace*, *principibus placuisse viris, non ultima laus est*. Il y avait à la

*Théâtre. Tom. V.*

O

cour d'*Artaxercès* un principal fatrape, & son nom était *Elochivis*, comme qui dirait habile, généreux & plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand fatrape *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du temps de *Cyrus*; & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que *Nalriss*, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce fatrape avait l'ame aussi grande que *Giasar* le Barmécide, & *Aboulcasem*; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir Kond*, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, *Elochivis* en donnait souvent du sien; & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand fatrape *Nalriss* joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, & son commerce était enchanteur; de sorte que les Babyloniens, tous malins qu'ils étaient, respectaient & aimaient ces deux fatrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant*

*undique tuti* : c'était là coutume autrefois , mais c'était une mauvaise coutume , qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres babyloniens daignassent lire sa tragédie persane , intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire , & même de l'intérêt ; & que pour peu qu'on corrigêât seulement trois cents vers à chaque acte , la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon-homme , qui leur était bien respectueusement dévoué , & qui avait le cœur bon , quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style , qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babylone , & que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

# P R E F A C E

DE L'ÉDITION DE PARIS.

ON fait que chez des nations polies & ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris & Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'éloges, d'odes, d'épigrammes ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères des chefs-d'œuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne sont que des fables infipides, sans mœurs & sans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel sous des noms nouveaux

on traite des passions usées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campistron* est triste; le lecteur dit: Je connaissais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il fera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie, le contraste des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Espagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hafarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes & des anciens Perfans, qui, peut-être, est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs avec des princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette

invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple, on peut faire parler des pâtres guerriers & libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursoufflée; car qui doit l'être? Le boursoufflé, l'ampoulé ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes; tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan: *J'entends, c'est Arlequin sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si

l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces Sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hafardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène ? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on ? d'une fille qui prend soin de la vieilleffe de son père, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle ? un pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyent sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils, & l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort ; un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siège de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entre-coupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever : ce même père qui, dans ces momens de faiblesse &

d'angoisse, apprend que son fils est tué, & qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé : ce font-là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois, & dont *M. le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est-là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant Mademoiselle *Clairon* jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie ? qui aurait osé, comme *M. le Kain*, fortir les bras ensanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice qui représentait *Sémiramis* se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres & les petites-maîtresses appelèrent d'abord *des postures*, & ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'est-là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu

l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne favaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la reconnaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste* & de *Tancrede*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tekoufan*. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux  
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas

pouffer le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solécismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur, car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait

un concert & un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome sauvée, la mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rythme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies

beautés chez les nations policées, & surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des Scythess'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

## P R E F A C E

*Des Editeurs qui nous ont précédés immédiatement.*

L'ÉDITION que nous donnons de la tragédie des Scythes est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons affurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, & sur celui de M. le marquis de *Langallerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société, pour exercer les talens de quelques personnes de mérite, qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans

peine qu'elle n'approche pas de la nôtre , les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux font dans le même cas ; enfin de huit éditions qui ont paru , la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les pièces nouvelles , il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène , soit par des convenances qui n'ont qu'un temps , soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons , par exemple , dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième scène du premier acte :

Ah ! crois-moi , tous ces exploits affreux ,  
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,  
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave ,  
De ramper par fierté pour se faire obéir ,  
M'ont égaré long-temps , & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! crois-moi , tous ces lauriers affreux ,  
Les exploits des tyrans , des peuples les misères ,  
Ces Etats dévastés par des mains mercénaires ,  
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,  
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels font les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état

d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perfes, & du despotisme de leurs rois, avec les monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des Scythes nous apprend qu'on retrancha à Paris dans l'Orphelin de la Chine des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On fait que ce fut bien pis à Mahomet, & ce qu'il fallut de peines, de temps & de soins pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Eglise ait eu jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, surtout dans des pièces simples, lesquelles exigent un style naturel, & bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la Bérénice de l'illustre *Racine* effuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenseriez-vous ?  
Arzace, entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir ?

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?  
 Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?  
 On fait qu'elle est charmante, & de si belles mains...  
 Cet amour est ardent, il le faut confesser.  
 Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.  
 Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.  
 Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.  
 Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine.  
 Hé quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! (\*)

Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même;  
 Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.  
 Dites, parlez... Hélas que vous me déchirez!  
 Pourquoi fuis-je empereur? pourquoi fuis-je amoureux?  
 Allons, Rome en dira ce qu'elle voudra dire.  
 Quoi! Seigneur... Je ne fais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poètes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentimens vrais & délicats, que ce grand

(\*) C'est *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus*: *Vise*, qui était dans le parterre, cria: *Qu'il parte*.

homme

homme savait seul exprimer. Aussi, quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer Bérénice, elle a toujours été représentée avec de grands applaudissemens; elle a fait verser des larmes; mais la nature accorde presque aussi rarement les talens nécessaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes & désintéressés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

*Racine* eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de *Louis XIV.*

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la Bérénice de *Corneille* qu'on jouait en même temps, & que cent critiques se déchaînaient contre la Bérénice de *Racine*. Quelle en était la raison? c'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce style naturel, auquel personne ne pouvait atteindre; on sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

*Racine*, tant critiqué, tant pourfuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le temps seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité & le préjugé. Adélaïde du Guesclin fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, & elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un temps, aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'est celui de la satire grossière qu'on méprise, même en s'en amusant quelques momens; c'est cette critique acharnée & mercénaire d'ignorans, qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du fallon, sans avoir su dessiner, qui s'élèvent contre la musique de *Rameau* sans savoir solfier: misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.



P E R S O N N A G E S.

HERMODAN, père d'*Indatire*, habitant  
d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Perfans, retiré  
en Scythie.

OBEIDE, fille de *Sozame*.

SULMA, compagne d'*Obéide*.

HIRCAN, Officier d'*Athamare*.

Scythes & Perfans.





.....non; demeurez, ne vous détournez pas.  
De vos regards, du moins, honorez mon trépas.

*Les Sythas acte 4. Scene 2.*

*J. M. Moreau le jeune.*

*1785.*

*Simonet Sculp.*

L E S

S C Y T H E S ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

(Le théâtre représente un bocage & un berceau, avec un banc  
de gazon : on voit , dans le lointain , des campagnes &  
des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE & deux Scythes  
*couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

H E R M O D A N .

**I**NDATIRE, mon fils, quelle est donc cette audace ?  
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race  
A franchi les sommets des rochers d'Immaïs ?  
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?  
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

I N D A T I R E .

Mes braves compagnons, fortis de leurs ailes,  
Avec rapidité se sont rejoints à moi,  
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi  
Contre les fiers affauts des tigres d'Hircanie.  
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,

P 3

Instruite à défier le péril & la mort.  
 Elle marche aux Perfans, elle avance; & d'abord,  
 Sur un courfier superbe à nos yeux se présente  
 Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante.  
 L'or & les diamans brillent sur ses habits;  
 Son turban disparaît fous les feux des rubis;  
 Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.  
 Nous le faluons tous, en lui fefant connaître  
 Que ce titre de maître, aux Perfans fi sacré,  
 Dans l'antique Scythie est un titre ignoré:  
*Nous fommes tous égaux sur ces rives fi chères,*  
*Sans rois & sans fujets, tous libres & tous frères.*  
*Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter*  
*En hommes, en amis, ou pour nous infulter?*  
 Alors il me répond, d'une voix douce & fière,  
 Que des Etats perfans visitant la frontière,  
 Il veut voir à loisir ce peuple fi vanté  
 Pour les antiques mœurs & pour fa liberté.  
 Nous avons, avec joie, entendu ce langage.  
 Mais j'observais pourtant je ne fais quel nuage,  
 L'empreinte des ennuis ou d'un deffein profond,  
 Et les fombres chagrins répandus fur son front.  
 Nous offrons cependant à fa troupe brillante  
 Des hôtes de nos bois la dépouille fanglante,  
 Nos utiles toifons, tout ce qu'en nos climats  
 La nature indulgente a semé fous nos pas;  
 Mais furtout des carquois, des flèches, des armures;  
 Ornemens des guerriers, & nos feules parures.  
 Ils présentent alors à nos regards furpris  
 Des chefs-d'œuvre d'orgueil fans mefure & fans prix;  
 Instrumens de molleffe, où fous l'or & la foie  
 Des inutiles arts tout l'effort se déploie,

Nous avons rejeté ces préfens corrupteurs,  
 Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,  
 Superbes ennemis de la fimple nature :  
 L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure ;  
 Et recevant enfin des dons moins dangereux,  
 Dans notre pauvreté nous fommes plus grands qu'eux.  
 Nous leur donnons le droit de pourfuivre en nos plaines,  
 Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,  
 Les habitans des airs, de la terre & des eaux.  
 Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux ;  
 Enfin, nous nous jurons une amitié fincère.  
 Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.  
 Ils pourront voir nos jeux & nos folemnités,  
 Les charmes d'Obéide & mes félicités.

H E R M O D A N.

Ainsi donc, mon cher fils, jufqu'en notre contrée,  
 La Perfe est triomphante ; Obéide adorée,  
 Par un charme invincible, a subjugué tes fens !  
 Cet objet, tu le fais, naquit chez les Perfans.

I N D A T I R E.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

H E R M O D A N.

Son père jufqu'ici ne s'est point fait connaître ;  
 Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux  
 La liberté, la paix que nous donnent les dieux ;  
 Malgré notre amitié, j'ignore quel orage  
 Transplanta fa famille en ce défert favage.  
 Mais dans fes entretiens j'ai fouvent démêlé  
 Que d'une cour ingrate il était exilé.  
 Il est perfécuté : la vertu malheureufe  
 Devient plus refpectable, & m'est plus précieufe.

Je vois avec plaisir que du sein des honneurs,  
 Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,  
 Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure  
 Peut rarement changer le pli de la nature.

## I N D A T I R E.

Son adorable fille est encore au-dessus.  
 De son sexe & du nôtre elle unit les vertus;  
 Courageuse & modeste, elle est belle & l'ignore;  
 Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.  
 Son ame est noble au moins; car elle est sans orgueil,  
 Simple dans ses discours, affable en son accueil.  
 Sans avilissement à tout elle s'abaisse;  
 D'un père infortuné soulage la vicieuse,  
 Le console, le fert, & craint d'apercevoir  
 Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.  
 On la voit supporter la fatigue obstinée,  
 Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.  
 Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,  
 Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.  
 Elle est de nos beautés l'amour & le modèle;  
 Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

## H E R M O D A N.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.  
 Mais d'où vient que son père admis dans ce séjour,  
 Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,  
 Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,  
 Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,  
 Jamais de son destin n'a rien manifesté?  
 Sur son rang, sur les fiens pourquoi se taire encore?  
 Rougit-on de parler de ce qui nous honore?  
 Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu  
 Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

ACTE PREMIER. 233

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;  
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE I I.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

**O** Vieillard généreux!

O cher concitoyen de nos pâtres heureux!  
Les-Perfans en ce jour, venus dans la Scythie,  
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie!  
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux  
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.  
J'en atteste les miens & le jour qui m'éclaire;  
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père;  
Je te fers comme lui. Quoi, tu verses des pleurs!

SOZAME.

J'en verse de tendresse; & si dans mes malheurs  
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,  
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,  
La cicatrice en reste; & les biens les plus chers  
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'est connue;  
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue

Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,  
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!

Ma fille est, je le fais, soumise à mon empire;  
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.  
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé;  
Je ne la gêne point sous la loi paternelle;  
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.  
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,  
Traite son digne sang comme je fais le mien;  
Et que la liberté de ta sage contrée  
Préfère à l'union que j'ai tant désirée.  
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer:  
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer  
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.  
Va, cher & noble espoir de ma triste famille,  
Mon fils, obtiens ses vœux, je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, & je revole aux siens.

### SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, reposons-nous sur ce siège sauvage,  
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage;  
La nature nous l'offre; & je hais dès long-temps  
Ceux que l'art a tissés dans les palais des grands.

H E R M O D A N.

Tu fus donc grand en Perse ?

S O Z A M E.

Il est vrai.

H E R M O D A N.

Ton silence

M'a privé trop long-temps de cette confiance.  
 Je ne hais point les grands; j'en ai vu quelquefois  
 Qu'un désir curieux attira dans nos bois:  
 J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.  
 Je fais que les humains sont nés égaux & frères;  
 Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter  
 Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter;  
 Et la simplicité de notre république  
 N'est point une leçon pour l'Etat monarchique.  
 Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?  
 Crois-moi, tu t'abusais.

S O Z A M E.

Si je t'ai tant caché

Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,  
 La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père.  
 J'ai tout perdu; ma fille est ici sans appui;  
 Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui  
 Ne réjaillit sur elle & ne flétrit sa gloire.  
 Apprends d'elle & de moi la malheureuse histoire.

H E R M O D A N. (*ils s'assoyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, & parle.

S O Z A M E.

Apprends que sous Cyrus  
 Je portais la terreur aux peuples éperdus.

Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,  
Ce fut moi dont la main subjuga l'Hircanie,  
Pays libre autrefois.

H E R M O D A N.

Il est bien malheureux;

Il fut libre.

S O Z A M E.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,  
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,  
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,  
De ramper par fierté pour se faire obéir,  
M'ont égaré long-temps, & font mon repentir....  
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses  
M'orna de dignités, me combla de richesses;  
A ses conseils secrets je fus associé.  
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.  
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,  
Indigne successeur de son auguste père.  
Ecbatane, du Méde autrefois le séjour,  
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.  
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,  
Smerdis de la vertu persécuteur impie,  
De mes jours honorés empoisonna la fin.  
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,  
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,  
Mais dans ses passions caractère indomptable,  
Méprisant son épouse en possédant son cœur,  
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,  
Prétendit m'arracher, en maître despotique,  
Ce soutien de mon âge, & mon espoir unique.  
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur  
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

H E R M O D A N.

As-tu par son trépas repouffé cet outrage?

S O Z A M E.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage  
De me forcer à fuir les transports violens  
D'un esprit indomptable en ses emportemens.  
De sa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;  
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.  
Les dignes courtisans de l'infame Smerdis,  
Monstres par ma retraite à parler enhardis,  
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,  
L'art de calomnier en paraissant sincères;  
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,  
Et me cachaient la main qui favait m'écraser.  
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,  
D'oser parler en homme à l'héritier du trône. . . .

H E R M O D A N.

O de la servitude effets aviliffans!

Quoi! la plainte est un crime à la cour des Persans!

S O Z A M E.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,  
S'il est persécuté, doit souffrir & se taire.

H E R M O D A N.

Comment recherches-tu cette basse grandeur?

S O Z A M E. (*les deux vieillards se lèvent.*)

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.  
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,  
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,  
Tout fut tenté par eux, & tout leur réussit.  
Smerdis proscriit ma tête; on partage, on ravit  
Mes emplois & mes biens, le prix de mon service.  
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,

Ne voit plus que son père; & subissant son sort  
 Accompagne ma fuite & s'expose à la mort.  
 Nous partons, nous marchons de montagne en abyme;  
 Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.  
 Bientôt dans vos forêts, grâce au ciel parvenu,  
 J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.  
 J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,  
 Est d'avoir parcouru ma fatale carrière  
 Dans les camps, dans les cours, à la suite des rois,  
 Loin des feuls citoyens gouvernés par les lois.  
 Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,  
 Du faste des grandeurs autrefois entourée,  
 Dans le secret du cœur pourrait entretenir  
 De ses honneurs passés l'importun souvenir.  
 J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,  
 Combattent faiblement l'illusion fatale  
 Dont le charme trompeur a fasciné toujours  
 Des yeux accoutumés à la pompe des cours.  
 Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,  
 A rouvert un moment la source de mes larmes.

## HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?  
 Nous valons pour le moins ce qu'elle a fu quitter:  
 Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;  
 D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.  
 La franchise qui règne en notre heureux séjour,  
 Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

## SOZAME.

Je mourrais trop content, si ma chère Obéide  
 Haïssait comme moi cette cour si perfide.  
 Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans,  
 Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?

ACTE PREMIER. 239

Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,  
Et mes soupçons présens, & mes douleurs passées;  
Cache-les à ton fils; & que de ses amours  
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine  
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.  
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.  
Je tairai tout le reste, & surtout à mon fils:  
Il s'en alarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

**O**BEÏDE se donne,  
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,  
Si mon père y souffrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.  
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.  
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;  
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

## S C E N E V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

**R**ESPECTABLES vieillards, sachez que nos hameaux  
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.  
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie  
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.  
Il nous demande à tous en quels lieux est caché  
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN à *Sozame*.

O Ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier  
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier;  
Il paraît accablé d'une douleur profonde:  
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,  
Un illustre exilé, qui dans nos régions  
Fuit une cour féconde en révolutions.  
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,  
Rassasiés de trouble, & fatigués d'orages,  
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté  
Aux attentats commis avec urbanité.  
Celui-ci paraît fier, mais sensible; mais tendre;  
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN.

ACTE PREMIER. 241

HERMODAN à *Sozame*.

Ses pleurs me font suspects, ainsi que ses présens.  
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.  
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.  
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;  
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,  
Demande ici ton sang à sa rage échappé.  
D'un prince quelquefois le malheureux ministre  
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,  
Je suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE à *Sozame*.

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire  
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.  
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure algresse.  
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?  
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?  
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.  
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures  
Préparer cet autel redouté des parjures,  
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(à *Sozame*.)

Viens présenter la main qui combattra pour toi,  
Cette main trop heureuse, à ta fille promise,  
Terrible aux ennemis, à toi toujours fourmise.

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

O B É I D E , S U L M A .

S U L M A .

Vous y résolvez-vous?

O B É I D E .

Oui, j'aurai le courage

D'enfevelir mes jours en ce désert sauvage.  
 On ne me verra point, lassé d'un long effort,  
 D'un père inébranlable attendre ici la mort,  
 Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,  
 Essayer d'adoucir la loi qui le condamne ;  
 Pour aller recueillir des débris dispersés  
 Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.  
 Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,  
 Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée ;  
 Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,  
 Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.  
 J'ai fans doute à ce cœur fait trop de violence,  
 Pour démentir jamais tant de persévérance.  
 Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,  
 Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.  
 Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,  
 D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;  
 Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampans,  
 Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.

D'un peuple industrieux les talens mercénaires  
 De mon goût dédaigneux ne font plus tributaires.  
 J'ai pris un nouvel être; & s'il m'en a coûté  
 Pour subir le travail avec la pauvreté,  
 La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,  
 En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

S U L M A.

Votre rare vertu passe votre malheur :  
 Dans votre abaissement je vois votre grandeur ;  
 Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître  
 De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?  
 La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains  
 Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.  
 On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;  
 Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

O B É I D E.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir,  
 La supporter du moins, y languir, y mourir ;  
 Telle est ma destinée... Hélas ! tu l'as suivie !  
 Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie ;  
 Mais je ferais barbare en t'osant proposer  
 De porter ce fardeau qui commence à peser.  
 Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée  
 Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,  
 Compatissante assez pour acquitter vers toi  
 Ce que le fort m'enlève, & ce que je te doi.  
 D'une pitié bien juste elle sera frappée,  
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée.  
 Pars, ma chère Sulma ; revois, si tu le veux,  
 La superbe Ecbatane & ses peuples heureux :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.

S U L M A.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide ,  
Si jamais je conçois le criminel dessein  
De chercher loin de vous un bonheur incertain !  
J'ai vécu pour vous seule ; & votre destinée  
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.  
Mais je vous l'avouérai , ce n'est pas sans horreur  
Que je vois tant d'appas , de gloire , de grandeur ,  
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

O B É I D E.

Après mon infortune , après l'indigne outrage  
Qu'a fait à ma famille , à mon âge , à mon nom ,  
De l'immortel Cyrus un fatal rejeçon ;  
De la cour à jamais lorsque tout me sépare ,  
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare ;  
Sans état , sans patrie , inconnue en ces lieux ,  
Tous les humains , Sulma , font égaux à mes yeux :  
Tout m'est indifférent.

S U L M A.

Ah ! contrainte inutile !

Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquile ?

O B É I D E.

Cesse de m'arracher , en croyant m'éblouir ,  
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir .  
Au parti que je prends je me suis condamnée .  
Va , si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née ,  
Ce cœur doit s'en punir : il se doit imposer  
Un frein qui le retienne , & qu'il n'ose briser .

S U L M A.

D'un père infortuné victime volontaire ,  
Quels reproches , hélas ! auriez-vous à vous faire ?

A C T E S E C O N D. 245

O B É I D E.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.  
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

S U L M A.

Qui, vous?

O B É I D E.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,  
Il désigne Indatire, & je fais trop l'entendre. (a)  
Le fils de son ami doit être préféré.

S U L M A.

Votre choix est donc fait?

O B É I D E.

Tu vois l'autel sacré (\*)  
Que préparent déjà mes compagnes heureuses,  
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,  
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

S U L M A.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissiez frémir?

S C E N E I I.

O B É I D E, S U L M A, I N D A T I R E.

I N D A T I R E.

C E T autel me rappelle en ces forêts si chères;  
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.  
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,  
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :

(\*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & attachent des festons aux arbres qui l'entourent.

L'hymen est parmi nous le nœud que la nature  
 Forme entre deux amans de sa main libre & pure.  
 Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,  
 Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,  
 De cent bizarres lois la contrainte importune,  
 Soumettent tristement l'amour à la fortune ;  
 Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour foi ;  
 D'un mercenaire hymen on ignore la loi,  
 On fait sa destinée. Une fille guerrière  
 De son guerrier chéri court la noble carrière ;  
 Se plait à partager ses travaux & son fort,  
 L'accompagne aux combats, & fait venger sa mort.  
 Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?  
 La sincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

## O B É I D E.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,  
 Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;  
 Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père ;  
 Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

## I N D A T I R E.

Non, tu sembles parler un langage étranger ;  
 Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.  
 Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique ?  
 Obéide, est-il vrai qu'un autre tyrannique  
 Dans cette ville immense a pu te mettre au jour ?  
 Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,  
 Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,  
 Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?  
 Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur  
 Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur ?

O B É I D E.

Cen'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire  
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.  
Je l'oublie à jamais.

I N D A T I R E.

Plus ton cœur adoré

En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.  
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,  
Le monument heureux de notre culte antique,  
Où nos pères bientôt recevront les sermens  
Dont nos cœurs & nos dieux font les sacrés garans ?  
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile,  
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville ;  
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,  
Préfens de la nature, images de nos cœurs.

O B É I D E.

Va, je crois que des cieus le grand & juste maître  
Préfère ce saint culte, & cet autel champêtre,  
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.  
Les dieux qu'on y fait d'or y font bien mal servis. (1)

I N D A T I R E.

Sais-tu que ces Perfans venus sur ces rivages  
Veulent voir notre fête & nos rians bocages ?  
Par la main des vertus ils nous verront unis.

O B É I D E.

Les Perfans !... que dis-tu?... les Perfans !

I N D A T I R E.

Tu frémis.

Quelle pâleur, ô Ciel ! sur ton front répandue !  
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue ?

O B É I D E.

Ah, ma chère Sulma !

S U L M A.

Votre père & le sien  
Viennent former ici votre éternel lien.

I N D A T I R E.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,  
Viennent tous consacrer nos fêtes solempnelles.

O B É I D E à *Sulma*.

Allons. .... je l'ai voulu.

## S C E N E III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME,  
HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, &  
des Scythes sans armes, font un demi-cercle autour de  
l'autel.*)

H E R M O D A N.

**V**OICI l'autel sacré,  
L'autel de la nature à l'amour préparé,  
Où je fis mes sermens, où jurèrent nos pères.  
(à *Obéide*.)

Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères :  
Notre culte, *Obéide*, est simple comme nous.

S O Z A M E à *Obéide*.

De la main de ton père accepte ton époux.  
(*Obéide & Indatire mettent la main sur l'autel.*)

I N D A T I R E.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,  
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,  
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment  
Aura mis *Obéide* aux mains de son amant;

A C T E S E C O N D. 249

Et toujours plus épris, & toujours plus fidelle,  
De vivre, de combattre & de mourir pour elle.

O B É I D E.

Je me soumets, grands Dieux, à vos augustes lois;  
Je jure d'être à lui... Ciel! qu'est-ce que je vois?

*(ici Athamare & des Persans paraissent.)*

S U L M A.

Ah! Madame.

O B É I D E.

Je meurs, qu'on m'emporte.

I N D A T I R E.

Ah! Sozame,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame?  
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

*(les femmes Scythes sortent avec Indatire.)*

S C E N E I V.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE,  
HIRCAN, Scythes.

A T H A M A R E.

S C Y T H E S, demeurez tous...

S O Z A M E.

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

A T H A M A R E.

Me reconnais-tu bien?

S O Z A M E.

Quel fort impitoyable

T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?  
 Tu dois être content des maux que tu m'as faits.  
 Ton indigne monarque avait proscrit ma tête ;  
 Viens-tu la demander ? malheureux, elle est prête ;  
 Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois  
 Chez un peuple équitable & redouté des rois.  
 Je demeure étonné de l'audace inouïe  
 Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

A T H A M A R E.

Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous :  
 Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

H E R M O D A N.

Toi, neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

A T H A M A R E.

L'équité m'y conduit . . . Vainement tu t'irrites,  
 Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu  
 Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.  
 Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse  
 Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse ;  
 Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;  
 Un jugement inique a poursuivi ton sang.  
 Scythes, ce roi n'est plus ; & la première idée  
 Dont après son trépas mon ame est possédée,  
 Est de rendre justice à cet infortuné.  
 Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené,  
 Pour expier ma faute, hélas ! trop pardonnable ;  
 La fuite en fut terrible, inhumaine, exécration ;  
 Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer :  
 Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.  
 Je partage avec toi mes trésors, ma puissance ;  
 Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;

C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;  
 Tout le reste a subi les lois de Darius.  
 Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne :  
 Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.  
 Nul monarque avant moi sur le trône affermi  
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami ;  
 Je donne cet exemple, & ton maître te prie ;  
 Entends sa voix, entends la voix de ta patrie ;  
 Cède aux vœux de ton roi, qui vient te rappeler,  
 Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

H E R M O D A N.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

S O Z A M E.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.  
 Si le repentir seul avait pu t'amener,  
 Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.  
 Tu fais quel est mon cœur, il n'est point inflexible ;  
 Mais je lis dans le tien ; je le connais sensible.  
 Je vois trop les chagrins dont il est défolé ;  
 Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.  
 Il n'est plus temps ; adieu. Les champs de la Scythie  
 Me verront achever ma languissante vie.  
 Instruit bien chèrement, trop fier & trop blessé,  
 Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,  
 Je mourrai libre ici . . . Je me tais ; rends-moi grâce  
 De ne pas révéler ta dangereuse audace.  
 Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

H E R M O D A N.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

## S C E N E V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O Ciel! ô destinée!  
 O passion fatale à me perdre obstinée!  
 Il n'est plus temps, dit-il: il a pu sans pitié  
 Voir son roi repentant, son maître humilié.  
 Ami, quand nous percions cette horde assemblée,  
 J'ai vu près de l'autel une femme voilée,  
 Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.  
 Quel est donc cet autel de guirlandes paré?  
 Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?  
 Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?  
 Ciel! quel temps je prenais! à cet aspect d'horreur  
 Mes remords douloureux se changent en fureur.  
 Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,  
 Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrettes:  
 Respectez, croyez-moi, les modestes foyers  
 D'agrestes habitans, mais de vaillans guerriers,  
 Qui sans ambition, comme sans avarice,  
 Observateurs zélés de l'exacte justice,  
 Ont mis leur seule gloire en leur égalité,  
 De qui vos grandeurs même irritent la fierté.  
 N'allez point alarmer leur noble indépendance;  
 Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;  
 Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

A C T E   S E C O N D.   453

A T H A M A R E.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;  
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,  
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,  
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,  
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

H I R C A N.

Mais, souverains chez eux.....

A T H A M A R E.

Ah! c'est trop contredire

Le dépit qui me ronge, & l'amour qui m'inspire:  
Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.  
Si j'eusse été prudent, ferais-je en leurs Etats?  
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;  
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,  
Pour l'enchaîner moi-même au fort qui me poursuit,  
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,  
Pour la fauver enfin de l'indigne esclavage  
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;  
Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,  
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

H I R C A N.

Mais si vous écoutiez.....

A T H A M A R E.

Non....je n'écoute qu'elle.

H I R C A N.

Attendez.

A T H A M A R E.

Que j'attende? & que de la cruelle,  
Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,  
Insulte mon amour, outrage mon honneur!

Que du bien qu'il m'arrache il foit en paix le maître !  
 Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.  
 Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?  
 Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer ?  
 Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse  
 Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

H I R C A N.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté ?

A T H A M A R E.

De ce doute offensant je fuis trop irrité.  
 Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,  
 S'il méprise mes pleurs . . . qu'il craigne ma colère.  
 Je fais qu'un prince est homme, & qu'il peut s'égarer ;  
 Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,  
 Reconnaissant sa faute & s'oubliant soi-même,  
 Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,  
 Quand il répare tout, il faut se souvenir  
 Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

*Fin du second acte.*

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

A T H A M A R E , H I R C A N .

A T H A M A R E .

Q U O I ! c'étoit Obéide ! Ah ! j'ai tout pressenti ;  
Mon cœur désespéré m'avait trop averti :  
C'étoit elle , grands Dieux !

H I R C A N .

Ses compagnes tremblantes  
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes . . . .

A T H A M A R E .

Elle étoit en danger ? Obéide !

H I R C A N .

Oui, Seigneur ;  
Et ranimant à peine un reste de chaleur,  
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,  
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.  
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois  
La Médie avait vu combattre sous nos lois.  
Son père & son époux sont encore auprès d'elle.

A T H A M A R E .

Qui ? son époux, un Scythe ?

H I R C A N .

Eh quoi ! cette nouvelle  
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler ?

A T H A M A R E .

Eh ! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler ?

De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?  
Son époux, me dis-tu ?

## HIRCAN.

Le vaillant Indatire,  
Jeune, & de ces cantons l'espérance & l'honneur,  
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,  
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,  
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.  
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel  
Qu'un long treffaillement, suivi d'un froid mortel,  
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.  
Des filles de Scythie une foule empessée  
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,  
Afile malheureux dont son père a fait choix.  
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,  
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante,  
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

## ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,  
De tant d'impressions sent l'atteinte subite.  
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite  
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;  
Et je démêle mal ce que je puis penser.  
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,  
En touchant cet autel est tombée éperdue ?  
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil  
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.  
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,  
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;  
A l'affreuse indigence un père abandonné,  
Par un monarque injuste à la mort condamné,

Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,  
 Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage,  
 Elle aura rassemblé ces objets de terreur ;  
 Elle imite son père, & je lui fais horreur.

H I R C A N.

Un tel faïffissement, ce trouble involontaire,  
 Pourraient-ils annoncer la haine & la colère ?  
 Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs ;  
 Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

A T H A M A R E.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise  
 D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,  
 Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé  
 Un tumulte secret faiblement élevé ! . . . .  
 Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut être.  
 Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.  
 Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel sera mon sort ?  
 Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !  
 Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,  
 Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie ?

H I R C A N.

Elle l'aime, sans doute.

A T H A M A R E.

Ah ! pour me secourir  
 C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.  
 Elle aime sa patrie, . . . elle épouse Indatire ! . . . .  
 Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire,  
 Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.  
 C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

H I R C A N.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?  
 Là votre voix décide, elle absout ou condamne.

Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux  
Que jadis arrofa le sang de vos aïeux.

A T H A M A R E.

Hé bien, j'y périrai.

H I R C A N.

Quelle fatale ivresse!  
Age des passions! trop aveugle jeunesse!  
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés!

A T H A M A R E.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

*(Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe  
de guerriers.)*

Que veut le fer en main cette troupe rustique?

H I R C A N.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.  
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,  
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.  
Tous leurs jeux sont guerriers, la valeur les apprête;  
Indatire y préside, il s'avance à leur tête.  
Tout le sexe est exclu de ces solemnités;  
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités  
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

A T H A M A R E.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en sa présence.  
Cette fête du moins m'apprend que vos secours  
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.  
Oui, mes yeux la verront.

H I R C A N.

Oui, Seigneur, Obéïde  
Marche vers la cabane où son père réside.

ACTE TROISIEME. 259

ATHAMARE.

C'est elle ; je la vois. Tâche de défarmer  
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....  
Des chaumes ! des roseaux ! voilà donc sa retraite !  
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & satisfaite.  
Et moi....

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

**N**ON, demeurez, ne vous détournez pas ;  
De vos regards du moins honorez mon trépas :  
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse,  
C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécuteur ;  
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare ?

Dans l'état où je suis, que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,  
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,  
Désespéré, foudris, mais furieux encore,  
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.  
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :  
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.

R 2

Frappe, mais entends-moi. Tu fais déjà peut-être  
 Que de mon fort enfin les dieux m'ont rendu maître;  
 Que Smerdis & ma femme, en un même tombeau,  
 De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;  
 Qu'Ecbatane est à moi. . . . Non, pardonne, Obéide;  
 Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perfide,  
 Et la superbe Egypte, & les bords indiens  
 Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.  
 Mais mon trône & ma vie, & toute la nature  
 Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.  
 Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,  
 Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :  
 Que la pitié du moins le défarme & le touche.  
 Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?  
 O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?  
 Image de nos dieux, ne fais-tu que punir ?  
 Ils favent pardonner. (2) Va, ta bonté doit plaindre  
 Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

## O B É I D E.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de si loin  
 Viens-tu de me troubler prendre le triste foin,  
 Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,  
 Et chercher un pardon . . . qui ferait inutile ?  
 Quand tu m'osas aimer pour la première fois,  
 Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois.  
 Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;  
 Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.  
 Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :  
 Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.  
 Sous la loi de l'hymen Obéide respire,  
 Prends pitié de mon fort . . . & respecte Indatire.

ACTE TROISIÈME. 261

A T H A M A R E.

Un Scythe! un vil mortel!

O B É I D E.

Pourquoi méprifes-tu

Un homme, un citoyen... qui te passe en vertu?

A T H A M A R E.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.

Tu m'aurais des vertus aplani la carrière;

Ton amant deviendrait le premier des humains.

Mon fort dépend de toi; mon ame est dans tes mains;

Un mot peut la changer: l'amour la fit coupable,

L'amour au monde entier la rendrait respectable.

O B É I D E.

Ah! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens,

Athamare!

A T H A M A R E.

Obéide! il en est encor temps.

De moi, de mes Etats, auguste Souveraine,

Viens embellir cette ame esclave de la tienne,

Viens régner.

O B É I D E.

Puiffes-tu loin de mes tristes yeux

Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

A T H A M A R E.

Je n'en veux point fans toi.

O B É I D E.

Ne vois plus que ta gloire.

A T H A M A R E.

Elle était de t'aimer.

O B É I D E.

Périffe la mémoire

De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

A T H A M A R E.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

O B É I D E.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,  
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;  
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

A T H A M A R E.

Je t'en viens arracher.

O B É I D E.

Rien ne rompra mes fers ;

Je me les suis donnés.

A T H A M A R E.

Tes mains n'ont point encore  
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

O B É I D E.

J'ai fait ferment au ciel.

A T H A M A R E.

Il ne le reçoit pas ;  
C'est pour l'ancantir qu'il a guidé mes pas.

O B É I D E.

Ah ! ... c'est pour mon malheur . . .

A T H A M A R E.

Obtiendrais-tu d'un père  
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,  
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,  
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?  
Dis-lui . . .

O B É I D E.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire  
Devenait un parti conforme à ma misère :

ACTE TROISIEME. 263

Il est fait, mon honneur ne peut le démentir,  
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.  
Sa vertu t'est connue; elle est inébranlable.

A T H A M A R E.

Elle l'est dans la haine; & lui seul est coupable.

O B É I D E.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,  
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.  
Destructeur malheureux d'une triste famille,  
Laisse pleurer en paix & le père & la fille.  
Il vient, fors.

A T H A M A R E.

Je ne puis.

O B É I D E.

Sors, ne l'irrite pas.

A T H A M A R E.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

O B É I D E.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste  
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,  
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

A T H A M A R E.

Juge de mon amour; il me force au respect,  
J'obéis.... Dieux puissans qui voyez mon offense,  
Secondez mon amour & guidez ma vengeance,

## SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

**E**H quoi! notre ennemi nous pourfuivra toujours!  
 Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.  
 Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge  
 Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père.... il vous respecte.... il ne me verra plus,  
 Pour jamais à le fuir mes vœux font résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le fais.

SOZAME.

Ton suffrage,

Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que sans fierté  
 Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose  
 Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,  
 De briser tes liens, de le fuivre avec toi,

D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,  
De mendier chez lui le prix de ton parjure,  
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

O B É I D E.

Comment recevez-vous cette offre?

S O Z A M E.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.  
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,  
Indataire en tes bras par son père conduit,  
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;  
Rien n'en doit altérer l'innocente alégresse.  
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse;  
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;  
On ne les trompe point avec impunité;  
Et surtout de leurs lois vengeurs impitoyables,  
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

O B É I D E.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;  
Pour la première fois, pourquoi m'intimider?  
Vous savez si du fort bravant les injustices,  
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices;  
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.  
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.  
Je vois tout mon devoir... ainsi que ma misère.  
Allez... vous n'avez point de reproche à me faire.

S O Z A M E.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,  
Triste & commun effet de l'âge & du malheur;  
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence  
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

O B É I D E.

C'est ce que je prétends, Seigneur; & plût aux dieux  
Que son fatal aspect n'eût point bleffé mes yeux!

S O Z A M E.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,  
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

## S C E N E I V.

O B É I D E, S U L M A.

S U L M A.

QUELLE fête cruelle! ainsi dans ce séjour  
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

O B É I D E.

Ah Dieux!

S U L M A.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,  
Un prince généreux... qui vous plaisait peut-être,  
Vous les abandonnez sans crainte & sans pitié?

O B É I D E.

Mon dessein l'a voulu... j'ai tout sacrifié.

S U L M A.

Haïriez-vous toujours la cour & la patrie?

O B É I D E.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

S U L M A.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

O B É I D E.

Hélas!

Tu n'y découvriras que d'horribles combats,  
 Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.  
 Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;  
 Il en est de plus grands dont le poison cruel,  
 Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.  
 Mais lorsque dans l'exil à mon âge on rassemble,  
 Après un fort si beau, tant de malheurs ensemble,  
 Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,  
 Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

S U L M A.

Ecbatane.... un grand prince....

O B É I D E.

Ah! fatal Athamare!

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?  
 Que t'a fait Obéide? & pourquoi découvrir  
 Ce trait long-temps caché qui me sefait mourir?  
 Pourquoi renouvelant ma honte & ton injure,  
 De tes funestes mains déchirer ma blessure?

S U L M A.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler  
 A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,  
 A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,  
 Dont un père exilé chargea votre misère.  
 Hélas! contre les rois son trop juste courroux  
 Ne fera donc jamais retombé que sur vous!  
 Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?  
 Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.  
 Athamare est vaillant; & de braves soldats  
 Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.

Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

O B É I D E.

Non.

S U L M A.

C'est en ses Etats que le ciel vous fit naître,  
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,  
L'opprobre de la Perse, & le vôtre & le sien?  
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.  
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,  
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;  
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;  
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,  
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

O B É I D E.

Non, ce parti serait injuste & dangereux,  
Il coûterait du sang; le succès est douteux;  
Mon père expirerait de douleur & de rage....  
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.  
L'habitude à souffrir pourra fortifier  
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

S U L M A.

Vous pleurez cependant, & votre œil qui s'égare  
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,  
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois  
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;  
Où d'un vain repentir le trait insupportable  
Déchire de vos jours le tissu méprisable....  
Que vous restera-t-il? hélas!

ACTE TROISIEME. 269

O B É I D E.

Le défefpoir.

S U L M A.

Dans cet état affreux que faire?

O B É I D E.

Mon devoir.

L'honneur de le remplir, le fecret témoignage  
Que la vertu fe rend, qui foutient le courage,  
Qui feul en eft le prix, & que j'ai dans mon cœur,  
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

*Fin du troifième acte.*

## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

**P**ENSES-TU qu'Indatire ofera me parler?

HIRCAN.

Il l'ofera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne..... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiffent peu la crainte.  
 Mais d'un tel défefpoir votre ame eft-elle atteinte  
 Que vous aviliffiez l'honneur de votre rang,  
 Le fang du grand Cyrus mêlé dans votre fang,  
 Et d'un trône fi faint le droit inviolable,  
 Jufqu'à vous compromettre avec un misérable,  
 Qu'on verrait, fi le fort l'envoyait parmi nous,  
 A vos premiers fuivans ne parler qu'à genoux;  
 Mais qui, fur fes foyers, peut avec infolence  
 Braver impunément un prince & fa puiffance?

ATHAMARE.

Je m'abaiffe, il eft vrai; mais je veux tout tenter.  
 Je defcendrais plus bas pour la mieux mériter.  
 Ma honte eft de la perdre; & ma gloire éternelle  
 Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.  
 Penfes-tu qu'Indatire en fa groffièreté  
 Ait fenti comme moi le prix de fa beauté?

A C T E Q U A T R I E M E. 271

Un Scythe aveuglément fuit l'instinct qui le guide ;  
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obécide.  
L'amour, la jalousie & ses emportemens  
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.  
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,  
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.  
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

H I R C A N.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer  
Des mêmes passions tous les êtres du monde.  
Si du même limon la nature féconde,  
Sur un modèle égal ayant fait les humains,  
Varie à l'infini les traits de ses desseins,  
Le fond de l'homme reste, il est par-tout le même :  
Perfan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

A T H A M A R E.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

H I R C A N.

Vous hafardez beaucoup.

A T H A M A R E.

Et que puis-je hafarder ?  
Ma vie ? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache :  
Mon nom ? quoi qu'il arrive, il restera sans tache :  
Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur  
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur  
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrete  
Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

H I R C A N.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

A T H A M A R E.

Ils vaincront avec moi. . . . Qui tourne ici ses pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire,  
 Qu'aucun n'ose approcher fans mes ordres exprès ;  
 Mais qu'on foit prêt à tout.

## SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

**H**ABITANT des forêts,  
 Sais-tu bien devant qui ton fort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,  
 Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus  
 On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.  
 On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)  
 Que tu peux dans la plaine assembler une armée,  
 Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux  
 De guerriers soudoyés, & d'esclaves pompeux,  
 Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.  
 Le dernier des Persans, de ma solde honoré,  
 Est plus riche & plus grand, & plus confidéré,  
 Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,  
 Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

Qui

I N D A T I R E.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

A T H A M A R E.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés;  
Mais la gloire, Indatire?

I N D A T I R E.

Elle a pour moi des charmes.

A T H A M A R E.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;  
On ne la trouve point dans le fond des déserts;  
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me fers;  
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

I N D A T I R E.

A servir sous un maître on me verrait descendre?

A T H A M A R E.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,  
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,  
Vaut mieux que de ramper dans une république,  
Ingrate en tous les temps, & souvent tyrannique.  
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.  
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

I N D A T I R E.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,  
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.  
Si l'air de tes climats a pu les infecter,  
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.  
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;  
La fureur d'acquérir corrompt leur justice;  
Ils n'ont su que servir; leurs infidèles mains  
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains  
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre:  
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.

*Théâtre. Tom. V.*

S

Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,  
 Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;  
 Nous favons tous mourir, mais c'est pour la patrie:  
 Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.  
 Nous ferons, si tu veux, tes dignes alliés;  
 Mais on n'a point d'amis, alors qu'ils sont payés.  
 Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,  
 Egal à toi sans doute, & non moins respectable.

A T H A M A R E.

Elève ta patrie, & cherche à la vanter;  
 C'est le recours du faible, on peut le supporter.  
 Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,  
 Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....  
 Te crois-tu juste au moins?

I N D A T I R E.

Oui, je puis m'en flatter.

A T H A M A R E.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

I N D A T I R E.

A toi?

A T H A M A R E.

Rends à son maître une de ses fujettes,  
 Qu'un indigne deslin traîna dans ces retraites,  
 Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,  
 Et que sans injustice on ne peut m'enlever.  
 Rends sur l'heure Obéide.

I N D A T I R E.

A ta superbe audace,  
 A tes discours altiers, à cet air de menace,

ACTE QUATRIEME. 275

Je veux bien opposer la modération,  
 Que l'univers estime en notre nation.  
 Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;  
 Elle était ta fujette? ofes-tu bien prétendre  
 Que des droits des mortels on ne jouisse pas,  
 Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?  
 Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?  
 La nature qui parle, & que ta fierté brave,  
 Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,  
 Comme les vils troupeaux mugiffans sous nos mains?  
 Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,  
 Qu'il rampe, j'y consens: il est libre en Scythie.  
 Au moment qu'Obéide honora de ses pas  
 Le tranquille horizon qui borde nos Etats,  
 La liberté, la paix, qui font notre apanage,  
 L'heureuse égalité, les biens du premier âge,  
 Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,  
 Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,  
 De la belle Obéide ont été le partage.

A T H A M A R E.

Il en est un plus grand, celui que mon courage  
 A l'univers entier oserait disputer,  
 Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,  
 Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,  
 Et dont avec fureur mon ame est possédée;  
 Son amour: c'est le bien qui doit m'appartenir;  
 A moi seul était dû l'honneur de la servir.  
 Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire  
 Que de ce cœur altier je lui fournis l'empire,  
 Avant que les destins eussent pu t'accorder  
 L'heureuse liberté d'oser la regarder.

Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

## I N D A T I R E.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre  
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.  
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;  
Ma probité lui plut: elle l'a préférée  
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée;  
Et tu viens de la tienne ici redemander  
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!  
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,  
Sors d'un asile saint, de paix & d'innocence,  
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes Etats,  
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.  
Tu n'es pas prince ici.

## A T H A M A R E.

Ce sacré caractère

M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.  
Si j'avais dit un mot, ardens à me servir,  
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.  
Je descends jusqu'à toi; ma dignité t'outrage,  
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage;  
C'est assez, je suis homme, & ce fer me suffit  
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.  
Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

## I N D A T I R E.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,  
Ton accueil nous flattait; notre simplicité  
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;  
Et tu veux me forcer dans la même journée  
De fouiller par ta mort un si saint hymenée?

ACTE QUATRIEME. 277

A T H A M A R E.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi,  
Et si tu n'es un lâche....

I N D A T I R E.

Ah! c'en est trop... fuis-moi.

A T H A M A R E.

Je te fais cet honneur.

(il sort.)

S C E N E I I I.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN à Indatire qui est prêt de sortir.

V I E N S, ma main paternelle

Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.

Viens, le festin t'attend. (b)

I N D A T I R E.

Bientôt je vous suivrai;

Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(il sort.)

S C E N E I V.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

S O Z A M E.

P O U R Q U O I ne pas nous fuivre? il diffère!...

H E R M O D A N.

Ah! Sozame,

Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!

S 3

As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

S O Z A M E.

Quel en ferait l'objet ?

H E R M O D A N.

Peut-être que mon cœur  
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;  
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père.  
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,  
J'ai cru voir ce Perlan qui menaçait mon fils.

S O Z A M E.

Tu me fais frissonner... avançons ; Athamarc  
Est capable de tout.

H E R M O D A N.

La faiblesse s'empare  
De mes esprits glacés ; & mes sens éperdus  
Trahissent mon courage, & ne me servent plus....

*(il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)*

Mon fils ne revient point... j'entends un bruit horrible.

*(au Scythe qui est auprès de lui.)*

Je succombe... Va, cours, en ce moment terrible,  
Cours, assemble au drapeau nos braves combattans.

L E S C Y T H E.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

S O Z A M E à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

H E R M O D A N se relevant à peine.

Oui, j'ai pu me tromper ; oui, je renais.

S C E N E V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée*  
*à la main*, HIRCAN, Suite.

A T H A M A R E.

Aux armes!

Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!  
Où la trouver?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare....

S O Z A M E.

Arrête.

A T H A M A R E *à ses gardes.*

Obéissez,

De sa retraite indigne enlevez Obéide,  
Courez, dis-je, volez: que ma garde intrépide,  
( Si quelque audacieux tentait de vains efforts )  
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.  
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

S O Z A M E.

J'ai fait ce que j'ai dû.

H E R M O D A N.

Va, ravisseur coupable,  
Infidelle Perfán, mon fils fera venger  
Le détestable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce deffcin, Sozame, il nous quittait fans doute.

A T H A M A R E.

Indatire? ton fils?

H E R M O D A N.

Oui, lui-même.

A T H A M A R E.

Il m'en coûte

D'affliger ta vieilleffe & de percer ton cœur;  
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

H E R M O D A N.

Que dis-tu?

A T H A M A R E à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père  
Le spectacle d'un fils mourant dans la pouffière;  
Fermez-lui ce paffage.

H E R M O D A N.

Achève tes fureurs,

Achève.... N'ofes-tu? Quoi! tu gémis!... je meurs.  
Mon fils est mort, ami!...

(il tombe sur le banc de gazon.)

A T H A M A R E.

Toi, père d'Obéide,

Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,  
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,  
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,  
Il faut dans ce moment la conduire & me fuivre.

S O Z A M E.

Moi! ma fille!

A T H A M A R E.

En ces lieux il t'est honteux de vivre.

Attends mon ordre ici.

(à ses soldats.)

Vous, marchez avec moi.

S C E N É V I.

S O Z A M E, H E R M O D A N.

S O Z A M E *se courbant vers Hermodan.*

Tous mes malheurs, ami, son retombés sur toi....  
Espère en la vengeance.... il revient... il foupire...  
Hermodan!

H E R M O D A N *se relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire  
Sur le corps étendu de mon fils expirant!  
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.  
S'il reste quelque force à ta main languissante,  
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;  
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,  
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

S O Z A M E.

Trois amis y feront; ma douleur te le jure:  
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,  
Nous ne mourrons pas seuls.

H E R M O D A N.

Je l'espère; j'entends  
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.  
Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes!  
Dieux, combattez pour nous, & prenez vos victimes!  
Ayez pitié d'un père.

## SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille! est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.

Dans l'horreur du combat avec peine échappée  
 A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,  
 Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,  
 Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(à Hermodan.)

Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.  
 De mes calamités l'artifan tyrannique  
 Nous a tous immolés à ses transports jaloux;  
 Mon malheureux amant a tué mon époux,  
 Sous vos yeux, sous les miens, & dans la place même  
 Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,  
 Pour d'indignes appas toujours persécutés,  
 Des flots de sang humain coulent de tous côtés.  
 On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,  
 On se dispute encor ses membres qu'on déchire.  
 Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,  
 Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(à tous deux.)

Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes?  
 On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.

J'ignore du combat quel fera le destin;  
 Mais je mets sans trembler mon fort en votre main.  
 Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,  
 Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.  
 Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres foins.

Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.  
 Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,  
 Le courage demeure, & c'est dans un combat  
 Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE,  
 le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

ENFIN nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!

Mon fils ferait vengé! n'est-ce point une erreur?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, & le Scythe est vainqueur.  
 Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,  
 Leur grand art de la guerre enfin cède au courage;

Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.  
 Sur nos frères mourans nous avons combattu.  
 La moitié des Persans à la mort est livrée,  
 L'autre qui se retire est par-tout entourée  
 Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,  
 Où bientôt, sans retour, ils feront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare  
 Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?

Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main,  
 Epuisé, sans secours, enveloppé soudain,  
 Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

O B É I D E.

Lui !

S O Z A M E.

Je l'avais prévu... Puissances souveraines,  
 Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous ;  
 Nos lois, nos justes lois feront exécutées.

O B É I D E.

Ciel !... Quelles sont ces lois ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

S O Z A M E à part.

O comble de douleur & de nouveaux ennuis !

O B É I D E.

Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.  
 On verrait Ecbatane, en secourant son maître,  
 Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi jeune homme, & vous, braves guerriers,  
Préparez votre autel entouré de lauriers.

O B É I D E.

Mon Père!....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.

Mânes de mon cher fils! que ton ombre en jouisse!

Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,

Qui fus ma fille chère & le seras toujours,

Qui de ta piété filiale & sincère

N'as jamais altéré le sacré caractère,

C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi

Attend de mon pays, & demande de toi.

(il sort.)

O B É I D E.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?

Ah! mon Père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

S O Z A M E.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

O B É I D E.

Je n'ose le prévoir.... je détourne les yeux.

S O Z A M E.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

O B É I D E.

Ah! laissez-moi mourir, Seigneur, fans vous entendre.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe  
de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel  
couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un  
glaive sur l'autel.*)

OBÉIDE, *entre Sozame & Hermodan.*

**V**ous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire  
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?  
Quel est cet appareil terrible & folemnel ?

S O Z A M E.

Ma fille . . . il faut parler . . . voici le même autel  
Que le soleil naissant vit dans cette journée,  
Orné de fleurs par moi pour ton saint hymenée,  
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

H E R M O D A N.

As-tu chéri mon fils ?

O B É I D E.

Un vertueux penchant,  
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,  
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame,  
M'ont rendu cher ton fils . . . mon fort suivait son fort ;  
J'honore sa mémoire, & j'ai pleuré sa mort.

H E R M O D A N.

L'inviolable loi qui régit ma patrie  
Veut que de son époux une femme chérie

Ait le suprême honneur de lui sacrifier,  
 En présence des dieux, le sang du meurtrier;  
 Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;  
 Que du glaive sacré qui punit les offenses  
 Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,  
 Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

O B É I D E.

Moi vous venger?.. sur qui?.. de quel sang?.. ah mon père!

H E R M O D A N.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

U N S C Y T H E.

C'est ta gloire & la nôtre.

S O Z A M E.

Il me faut révéler

Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;  
 Mais le danger les fuit: les Persans sont à craindre;  
 Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre. (c)

L E S C Y T H E.

Ces Persans, que du moins nous croyons égalier,  
 Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

H E R M O D A N.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;  
 Le sang d'un époux crie; & ton délai l'offense.

O B É I D E.

Je dois donc vous parler... Peuple, écoutez ma voix,  
 Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois.  
 Que je naquis en Perse, & que ces lois sévères  
 Sont faites pour vous seuls, & me sont étrangères;  
 Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;  
 Et que si mon époux est tombé sous sa main,  
 Son rival opposa sans aucun avantage  
 Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage;

Que de deux combattans d'une égale valeur  
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur,  
Peuples, qui connoissez le prix de la vaillance,  
Vous aimez la justice ainfi que la vengeance;  
Commandez, mais jugez: voyez fi c'est à moi  
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'ose frapper, fi ta main trop timide  
Hérite à nous donner le sang de l'homicide,  
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.  
Tremble.

O B É I D E.

Et fi je demeure incapable d'effroi,  
Si votre loi m'indigne, & fi je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse;  
Il n'en mourra pas moins, tu vivras fans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit fi légitime.

O B É I D E, *après quelques pas & un long silence.*

Je l'accepte.

S O Z A M E.

Ah, grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels  
En fais-tu le serment?

O B É I D E.

Je le jure, cruels,

Je

ACTE CINQUIEME. 289

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,  
Sois-en sûr, tu l'auras . . . mais que de ma présence  
On ait soin de tenir le captif écarté,  
Jusqu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.  
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père,  
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ses compagnons.*  
Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils  
Se déclare soumise aux lois de mon pays ;  
Et ma douleur profonde est un peu foulagée,  
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.  
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglans  
Je vous rappellerai quand il en fera temps.

SCENE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

HE bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être  
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître  
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;  
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein ;  
Il le méritait trop. Ma vengeance lassée  
Contre les malheureux ne peut être exercée ;

*Théâtre. Tom. V.*

T

Tous mes reffentimens font changés en regrets.

O B É I D E.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets?  
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

S O Z A M E.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le fang d'Indatire;  
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel :  
J'abhorre tes fermens.

O B É I D E.

Vous voyez cet autel,  
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;  
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.  
Après ce coup terrible, . . . & qu'il me faut porter,  
Parlez . . . sur son tombeau voulez-vous habiter?

S O Z A M E.

J'y veux mourir.

O B É I D E.

Vivez, ayez-en le courage.  
Les Perfans, difiez-vous, vengeront leur outrage.  
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés,  
Descendront du Taurus à pas précipités.  
Les groffiers habitans de ces climats horribles  
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.  
A ces tigres armés voulez-vous annoncer  
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

S O Z A M E.

On en parle déjà; les esprits les plus fages  
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

O B É I D E.

Achez donc, Seigneur, de les perfuader:  
Qu'ils méritent le fang qu'ils ofent demander;

ACTE CINQUIÈME. 291

Et tandis que ce sang de l'offrande immolée  
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,  
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,  
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

S O Z A M E.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'ose t'en répondre ;  
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.  
De quoi l'aurez servi ta prière & mes soins ?  
Athamare à l'autel en périta-t-il moins ?  
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,  
Ce sang de tant de rois, que ta main va répandre,  
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révééré,  
Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

O B É I D E.

Il l'est.... mais je suis Scythe.... & le fus pour vous plaire.  
Le climat quelquefois change le caractère.

S O Z A M E.

Ma fille !

O B É I D E.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu ;  
J'ai pesé mes destins, & tout est résolu.  
Une invincible loi me tient sous son empire.  
La victime est promise au père d'Indatire ;  
Je tiendrai ma parole.... allez ; il vous attend  
Qu'il me garde la sienne.... il fera trop content.

S O Z A M E.

Tu me glaces d'horreur.

O B É I D E.

Allez, je la partage. (d)

Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage ;  
Laissez-moi m'affermir, mais surtout obtenez  
Un traité nécessaire à ces infortunés.

T 2

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable  
Sait garder une foi toujours inviolable.  
Je vous en crois . . . le reste est dans la main des dieux.

S O Z A M E.

Ils ne préfagent rien qui ne soit odieux :  
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore  
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.  
Mais après tant de maux, mon courage est vaincu.  
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

S C E N E I I I.

O B É I D E *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.  
Tant de ménagement me déchire & m'irrite;  
Mon malheur vint toujours de me trop captiver  
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.  
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;  
Je fus esclave assez . . . ma liberté s'approche.

S C E N E I V.

O B É I D E, S U L M A.

O B É I D E.

E<sub>NFIN</sub> je te revois.

S U L M A.

Grands Dieux! que j'ai tremblé,  
Lorsque, disparaissant à mon œil défolé,

Vous avez traversé cette foule sanglante !  
 Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;  
 Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.  
 Quel jour ! quel hymenée ! & quel fort rigoureux !

O B É I D E.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

S U L M A.

Ciel ! on m'aurait dit vrai ! ... quoi ! votre main coupable  
 Immolerait l'amant que vous avez aimé,  
 Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

O B É I D E.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,  
 A ces brutes humains pétris de barbarie,  
 A ces ames de fer, & dont la dureté  
 Passa long-temps chez nous pour noble fermeté ;  
 Dont on chérit de loin l'égalité paisible,  
 Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,  
 Une atrocité morne, & qui, sans s'émouvoir,  
 Croit dans le sang humain se baigner par devoir ! ...

J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,  
 Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,  
 Mais généreux, sensible, & si prompt à sortir  
 De ses iniquités par un beau repentir !  
 Qui ? moi ! complaire au Scythe ! ... O nations ! ô terre !  
 O Rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !  
 Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,  
 Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer !  
 Puiffe leur liberté, préparant leur ruine,  
 Allumant la discorde & la guerre intestine,  
 Acharnant les époux, les pères, les enfans,  
 L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans,

Sous des monceaux de morts avec eux disparaître !  
 Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître !  
 Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,  
 Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !  
 Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,  
 Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage !  
 Où vais-je m'emporter ? vains regrets ! vains éclats !  
 Les imprécations ne nous secourent pas.  
 C'est moi, qui suis esclave, & qui suis asservie  
 Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

S U L M A.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité  
 De servir d'instrument à leur férocité.

O B É I D E.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,  
 Athamare expirait d'une mort plus terrible.

S U L M A.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

O B É I D E.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui  
 Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,  
 La hauteur de l'abyme où je suis descendue,  
 J'adorais Athamare avant de le revoir.  
 Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'espoir ;  
 Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème,  
 Il met tout à mes pieds ; & tandis que moi-même  
 J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux fiens,  
 Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,  
 Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide  
 Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

S U L M A.

C'est un crime si grand que ces Scythes cruels  
Qui du sang des humains arrosent les autels,  
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,  
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

O B É I D E.

Non, ils la porteraient dans ce cœur adoré,  
Ils l'y tiendraient sanglante, & leur glaive sacré  
De son sang par mes coups épuîseraient ses veines.

S U L M A.

Se peut-il?...

O B É I D E.

Telles sont leurs âmes inhumaines,  
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé ;  
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé :  
Sa vengeance est sans borne.

S U L M A.

Et ce malheureux père

Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,  
Au père d'Indatire uni par l'amitié,  
Consulté des vieillards avec eux si lié,  
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose  
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

O B É I D E.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,  
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,  
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste  
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

S U L M A.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés.  
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.

Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

O B É I D E.

Sulma!...

S U L M A.

Vous frémissez.

O B É I D E.

Il faut qu'il s'accomplisse.

S C E N E V & dernière.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN,  
Scythes armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de  
l'autel.

S O Z A M E.

MA fille, hélas! du moins nos Perfans affligés  
Des pièges de la mort feront tous dégagés.

H E R M O D A N.

Des mânes de mon fils la victime attendue  
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.  
(à Obéide.)

De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité  
Sait joindre la clémence à la sévérité.

U N S C Y T H E.

Et la loi des fermens est une loi suprême,  
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B É I D E.

C'est assez; je vous crois. Vous avez donc juré  
Que de tous les Perfans le sang fera sacré,

ACTE CINQUIEME. 297

Sitôt que cette main remplira vos vengeances ?

HERMODAN.

Tous feront épargnés. Les célestes puiffances  
N'ont jamais vu de Scythe ofer trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraiffe devant moi.

*(on amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui & Hermodan.)*

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah Dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide!

Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide  
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :  
On y verra ton nom, c'est-là qu'il est gravé.  
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;  
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.  
Grâces aux immortels, tous mes vœux sont remplis ;  
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.  
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;  
Ne crains en m'immolant que le juste reproche  
Que les Scythes feraient à ta timidité,  
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté ;  
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,  
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

S U L M A.

Ah, Madame!...

O B É I D E.

O Scythes inhumains!

Connaissez dans quel fang vous enfoncez mes mains.  
 Athamare est mon prince; il est plus.... je l'adore,  
 Je l'aimai seul au monde.... & ce moment encore  
 Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré  
 L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

A T H A M A R E.

Je meurs heureux.

O B É I D E.

L'hymen, cet hymen que j'abjure  
 Dans un fang criminel doit laver son injure....

*(levant le glaive entr'elle & Athamare.)*

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens....  
 Il l'est.... sauvez ses jours,... l'amour finit les miens.

*(elle se frappe.)*

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

*(elle tombe à mi-corps sur l'autel.)*

H E R M O D A N.

Obéide!

S O Z A M E.

O mon fang!

A T H A M A R E.

La force m'abandonne,  
 Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,  
 Chère Obéide!

*(il veut saisir le fer.)*

L E S C Y T H E.

Arrête, &amp; respecte la loi.

A C T E C I N Q U I E M E. 299

Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

*(Athamare tombe sur l'autel.)*

H E R M O D A N.

Dieux ! vites-vous jamais deux plus malheureux pères ?

A T H A M A R E.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

S O Z A M E.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.

Auteur infortuné des maux de ma famille,

Enfvelis du moins le père avec la fille.

Va, règne, malheureux !

H E R M O D A N.

Soumettons-nous au fort,

Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort...

Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.

Scythes, que la pitié succède à la justice.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D E S S C Y T H E S.

(a) **M**ON père veut un gendre :  
Il ne commande point, mais je fais trop l'entendre.

(b) Appui de ma vieilleffe,  
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon alégreffe.  
Tout est prêt, on t'attend.

**S O Z A M E.**  
(c) Je vous l'ai déclaré ;  
Je révère un usage antique & consacré.  
Mais il est dangereux : les Perfans font à craindre ;  
A se venger fur vous vous allez les contraindre.

**O B É I D E.**  
(d) C'est assez : Seigneur, j'ai tout prévu,  
J'ai pesé mes destins, & tout est résolu.

**S O Z A M E.**  
Tu me glaces d'horreur.

## N O T E S.

(1) **J**AMAIS le ciel ne fut aux humains si facile  
Que quand Jupiter même était de simple bois.  
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est fourd à nos voix.

*La Fontaine. Philém. & Baucis.*

(2) Grands Dieux, qui la rendez comme vous adorable,  
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable !

*Corneille, dans Cinna.*

*Fin des Notes.*

LES GUEBRES  
O U  
LA TOLERANCE,  
*T R A G E D I E.*

Non représentée.



STANFORD

UNIVERSITY

LIBRARY

LES GUEBRES

OF THE

LA TOERANCE

TRACED

Non-identical

# P R E F A C E

## D E S E D I T E U R S .

LE poëme dramatique, intitulé les Guèbres, était originairement une tragédie chrétienne, mais après les tragédies de S<sup>t</sup> Geneſt, de Polieucte, de Théodore, de Gabinie & de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégouté, & que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés qu'il substitua les Parſis ou Guèbres aux Chrétiens. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un seul dieu; qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis *Dioclétien*, & qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit *Constantin* à son avènement, lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, jusque-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

M<sup>r</sup>..... en composant cet ouvrage n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les lois, l'obéissance des sujets aux

fouverains, l'équité & l'indulgence desouverains pour leurs fujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, & son frère qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence & la justice de *César* en font des fujets fidelles & attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure & la félicité publique sont l'objet & le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugèrent des hommes d'Etat, élevés à des postes considérables; & c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, & de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales & plus dignes des regards du public, soit de *M. du Belloy*, soit de *M. le Mierre*, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de la *Tolérance* n'osa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aimait mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; & il supprima même son

son ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres ; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement & le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs , mais les amateurs éclairés, qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam excoluere per artes* ; ce sont eux que le grand *Virgile* place dans les champs Elysées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes & plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poésie, que l'esprit de dissertation & de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.



# DISCOURS

## HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*à l'occasion de la tragédie des Guèbres.*

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des Guèbres, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, & dont le seul mérite soit d'arracher, avec le secours d'une aërice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudissemens, qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect pour les lois, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère.

Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature, & la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression, & mieux concourir au but proposé, que des princes amoureux & des princesses passionnées; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, & qui font de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce, mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; & c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien*, dont les prédécesseurs avaient long-temps persécuté une secte persane, & même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens & aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant & sage *Dioclétien* se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit *Constantin*, après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on fait, l'auteur de la mettre sur le théâtre; il donna la pièce sous le nom *des Guébres*. S'il l'avait présentée sous le titre

308 DISCOURS HISTORIQUE

des *Chrétiens*, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *S<sup>t</sup> Genest de Rotrou*, le *S<sup>t</sup> Polieucte* & la *S<sup>te</sup> Théodore vierge & martyre de Pierre Corneille*, le *S<sup>t</sup> Alexis de Des Fontaines*, la *S<sup>te</sup> Gabinie de Bruis*, & plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcelle* dans la tragédie de *S<sup>t</sup> Genest*, jouée en 1647, long-temps après *Polieucte*.

O ridicule erreur de vanter la puissance  
 D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,  
 D'un imposteur, d'un fourbe & d'un crucifié!  
 Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?  
 Un ramas d'ignorans & d'hommes inutiles,  
 De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;  
 Des femmes, des enfans, dont la crédulité  
 S'est forgée à plaisir une divinité;  
 De gens qui dépourvus des biens de la fortune,  
 Trouvant dans leur malheur la lumière importune,  
 Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas  
 Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de *S<sup>t</sup> Genest*.

Si mépriser leurs dieux, c'est leur être rebelle,  
 Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle,

Et que loin d'excuser cette infidélité,  
 C'est un crime innocent dont je fais vanité.  
 Vous verrez si ces dieux de métal & de pierre  
 Seront puiffans au ciel, comme on les croit en terre;  
 Et s'ils vous fauveront de la juste fureur  
 D'un dieu dont la créance y passe pour erreur:  
 Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,  
 Ces femmes, ces enfans & ces gens inutiles,  
 Les sectateurs enfin de ce crucifié,  
 Vous diront si fans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *S<sup>t</sup> Policte* le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés & briser les statues des dieux, dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Policte* est injuste & téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes ! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Policte* est insensée & coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature & le christianisme même. Les conversions subites de *Pauline* & même du lâche *Félix* ont trouvé des censeurs qui, en admirant les belles scènes de

cette pièce, se font révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, ofer faire parler un enfant sur le théâtre, & lui prêter des réponses dont la candeur & la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se foutenir surtout (& c'est-là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle & auguste, souvent sublime; c'est-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers : (\*)

Pour avoir fait pis qu'Esther.  
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine* que si l'on en croit l'historien du *Théâtre Français*, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute de lire un acte d'Athalie, comme dans la société de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle de Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *Siècle de*

(\*) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tom. V, page 138.

*Louis XIV* dit, à l'article *Racine* : *L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, & la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

La fille d'un grand roi  
Brûle d'un feu secret, sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le Comte d'Essex, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre  
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elisabeth*, amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante & huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,  
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.  
De cette passion que faut-il qu'il espère?  
Ce qu'il faut qu'il espère! & qu'en puis-je espérer  
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour *Athalie* il n'en était pas question; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point

parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnaient étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs dénués de génie & de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands hommes, à peu près comme des bourgeois de la rue St Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées & patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de déposer son empereur *Henri IV*, de le persécuter jusqu'à la mort, & de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au sortir d'une représentation d'*Athalie*.

Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad* ; comment ! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance ! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacrificie, & qu'il lui donnera cet or ! la

faire ensuite égorger par des prêtres à la Porté-aux-chevaux sans forme de procès ! Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encore si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Joas* est son petit-fils, son unique héritier ; elle n'a plus de parens ; son intérêt est de l'élever & de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire ; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce) lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !  
 Vous souffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas  
 Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous vos pas,  
 Il ne sorte à l'instant des feux qui les embrasent,  
 Ou que tombant sur vous ces murs ne vous écrasent !

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, & non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ; je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même : *Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très-imprudemment contre la reine ? pourquoi la trahit-il ? pourquoi l'égorge-t-il ? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit *Joad* ; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître ?

Ce n'est pas tout, il veut qu'on extermine ses concitoyens, *qu'on se baigne dans leur sang sans horreur* ; il dit à ses prêtres :

Frappez, & Tyriens & même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonai*, les autres sous le nom chaldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parens, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* est janséniste, il veut qu'on fasse un S<sup>t</sup> Barthelemi des hérétiques.

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'affassinat & les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même oeil *Joad* & *Cromwel*. Ils disent que l'un & l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'affassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'affassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imaginais que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui

affaffine fa reine fans la fanchion d'un acte paffé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une feule reine dans cette pièce; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de fpectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, fi on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point affez d'action pour nous; c'est que tout s'y paffe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers font des préparatifs; c'est que *Josabeth* & *Mathan* font des personnages peu agiffans; c'est que le grand mérite de cet ouvrage confifte dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du fstyle. La simplicité n'est point du tout un mérite fur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés: les autres nations nous blâment; mais font-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaifir à notre manière? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez foi. Pour la beauté de la verfification elle ne fe peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacim en long habit de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le fel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet fur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, & fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jufqu'au moment où la trahifon du grand-prêtre éclate: car affurément on ne craint point qu'*Athalie* faffe tuer le petit *Joas*; elle n'en a nulle envie; elle veut l'élever comme fon

*propre fils*. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres & par sa férocité fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne ferait pas égorgé dans le tumulte?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers, vous servirez le vôtre ;  
Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond :

Il faut craindre le mien ,  
Lui seul est dieu, Madame, & le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan*? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison & vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*; & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie*; c'est pour Madame de *Maintenon* &

pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* : ils raisonnent, mais les Français sentent ; il faut plaire à sa nation ; & quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévint bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable ; que la présence de cet enfant & les discours touchans de *Joad*, qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier ; je fais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de fauve-garde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre ; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux ; il la déguise, il inspire de l'horreur pour *Athalie*, qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le spectateur est alarmé & attendri. Un vrai poète, tel que *Racine*, est, si je l'ose dire, comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poète qui tourne comme il veut nos idées & nos passions.

Tel fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois

avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des Guèbres, que je suis bien loin de comparer à l'Athalie pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, & qui n'a été, comme on fait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne fais quelle horreur religieuse qui fait un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple juif sous les descendants de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent son sang suivant la prédiction d'*Elie*, & suivant le psaume 67 : *Les chiens lécheront leur sang...*

*Elie* annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cents cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophètes, en faisant consumer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel; & il fait égorger les quatre cents cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'Athalie, dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise & déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des Guèbres ne peut être appuyée par ces fecours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur & de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure & si touchante qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages & vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen, j'agis en empereur,  
Je hais le fanatique & le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers ; tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel que le nôtre des allusions si fausses & si ridicules. S'il y a peu de génie

dans ce siècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière* : il ne prévalut pas ; prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites *le Tellier & Doucin*, qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal, que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens, pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'Etat. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquisiteurs

inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne & de Portugal, qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition; hé bien, bénissez donc tous les parlemens de France, qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique; dernier effort de la tyrannie, & opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions, adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, & qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins, justement respectés,  
Ont condamné l'orgueil, & plus les cruautés.

Vous trouverez si vous voulez une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à

quelques habitans des Gaules du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire, s'ils oublieraient que les Provinces-unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par *Sévère* dans Polieuète :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guèbres ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables ,

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;  
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle par-tout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des Guèbres n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, & qui adorent la divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un

code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus absurdes délations devenir des convictions, une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine & humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême, (\*) une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; & enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant & cruel: l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier*; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la *S<sup>t</sup> Barthelemi*. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce; les bœufs & les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

(\*) *Claude Guillon* exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

# AVERTISSEMENT

## DES NOUVEAUX EDITEURS.

LA tragédie des Guèbres fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme ; & nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur que son intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. *Defmahis*, l'un de ses plus aimables élèves ; & voici comme il terminait le discours qu'on vient de lire.

„ Le résultat de ce discours est qu'il faut  
„ de la tolérance dans les beaux-arts comme  
„ dans la société : aussi ce jeune *Defmahis* était  
„ le plus tolérant de tous les hommes. Il ne  
„ haïssait que les pédans insolens, qui sont la  
„ pire espèce du genre humain, soit qu'ils  
„ parlent en persécuteurs, comme l'ont été les  
„ jésuites, soit qu'ils outragent des citoyens dans  
„ des gazettes ecclésiastiques ou profanes pour  
„ avoir du pain. S'il était inexorable pour ces  
„ âmes lâches & perverses, il était très-indulgent  
„ pour les ouvrages de génie. Il n'en est aucun  
„ de parfait, disait-il, pas même le Tartuffe, qui  
„ approche tant de la perfection. Il y a des  
„ morceaux parfaits, c'est tout ce qu'on peut  
„ attendre de la faiblesse humaine.

„ C'est dommage qu'il soit mort si jeune,

AVERTISSEMENT. 325

„ ainsi que *Guillaume Vadé* & *Jérôme Carré* ; ils  
„ auraient peut-être un peu servi à débarbouiller  
„ ce siècle. .

„ Je donne donc en pur don les Guèbres de  
„ *M. Desmahis* à un libraire qui les donnera  
„ au public pour de l'argent.

„ Je n'excuse ni la singularité de cette pièce,  
„ ni ses défauts.

„ Si les Guèbres ennuient mon cher lecteur,  
„ & m'ennuient moi-même quand je le relirai,  
„ ce qui m'est arrivé en cent occasions, je leur  
„ dirai :

„ Enfant posthume & misérable  
„ De mon cher petit *Desmahis* ,  
„ Tombez dans la foule innombrable  
„ De ces impertinens écrits ,  
„ Dont l'énormité nous accable ,  
„ Tant en province qu'à Paris.  
„ C'est un destin bien déplorable ;  
„ Mais c'est celui des beaux esprits  
„ De notre siècle incomparable. „

P E R S O N N A G E S .

IRADAN , Tribun militaire , commandant  
dans le château d'Apamée.

CESENE , son frère & son lieutenant.

ARZEMON , Parfis ou Guèbre, agriculteur,  
retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON , son fils.

ARZAME , sa fille.

MEGATISE , Guèbre, foldat de la garnison.

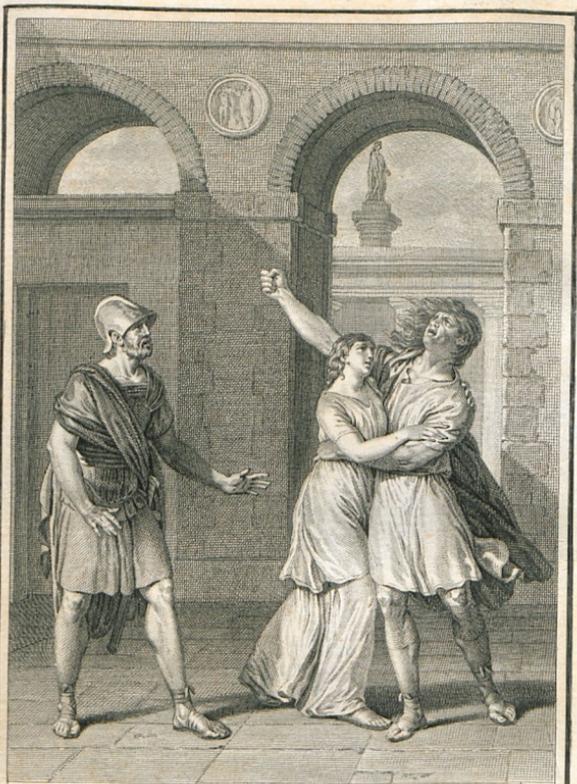
PRETRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses officiers.

Soldats.

*La scène est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte,  
en Syrie.*





.....Vengeance, entends ma voix!  
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

*Les Guèbres acte 3<sup>e</sup> Scène 2<sup>e</sup>.*

*J. M. Meunier delin.*

*1785.*

*Etève Sculp.*

LES GUEBRES  
O U  
LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,  
Cet avilissement du grade militaire ?  
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hafards  
Prodigué votre sang dans les camps des Césars,  
Que pour languir ici loin des regards du maître,  
Commandant subalterne & lieutenant d'un prêtre ?  
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.  
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,  
Combatte sous vos lois, suivre en tout votre exemple  
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.  
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,  
Distent par votre voix leurs décrets abhorrés.  
Ma raison s'en indigne, & mon honneur s'irrite  
De vous voir en ces lieux leur premier fatellite.

X 4

## I R A D A N.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;  
 Moins violent que vous, je les ai dévorés.  
 Mais que faire? & qui suis-je? un soldat de fortune  
 Né citoyen romain, mais de race commune,  
 Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer;  
 Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.  
 Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,  
 L'autorité fatale est trop bien confirmée.  
 Plus l'abus est antique, & plus il est sacré;  
 Par nos derniers Césars on l'a vu révééré.  
 De l'empire persan l'Oronte nous sépare;  
 Gallien veut punir la nation barbare  
 Chez qui Valérien, victime des revers,  
 Chargé d'ans & d'affronts expira dans les fers.  
 Venger la mort d'un père est toujours légitime.  
 Le culte des Persans à ses yeux est un crime.  
 Il redoute, ou du moins il feint de redouter  
 Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,  
 N'embrasse aveuglément cette secte étrangère,  
 A nos lois, à nos dieux, à notre Etat contraire.  
 Il dit que la Syrie a porté dans son sein  
 De vingt cultes nouveaux le dangereux effain;  
 Que la paix de l'empire en peut être troublée,  
 Et des Césars un jour la puissance ébranlée:  
 C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

## C E S E N E.

Il se trompe; un sujet gouverné par l'honneur  
 Distingue en tous les temps l'Etat & sa croyance.  
 Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.  
 Mon cœur est à mes dieux, mon bras à l'empereur.  
 Hé quoi, si des Persans vous embrassez l'erreur,

Aux sermens d'un tribun seriez-vous moins fidèle?  
 Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?  
 Que César à son gré se venge des Perfans;  
 Mais pourquoi parmi nous punir des innocens?  
 Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère  
 Que partage avec vous un Sénat sanguinaire?

I R A D A N.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,  
 Une loi de terreur & des juges d'enfer.  
 Je fais qu'au capitol on a plus d'indulgence,  
 Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence:  
 Dans ce Sénat sanglant les tribuns ont leur voix.  
 J'ai souvent amolli la dureté des lois;  
 Mais ces juges altiers contestent à ma place  
 Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

C E S E N E.

Ah! laissons cette place & ces hommes pervers.  
 Sachez que je vivrais dans le fond des déserts  
 Du travail de mes mains chez un peuple sauvage,  
 Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

I R A D A N.

Cent fois dans les chagrins dont je me sens presser,  
 A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;  
 Et, foulant à mes pieds la crainte & l'espérance,  
 Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.  
 Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs:  
 Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.  
 Hélas! vous avez trop qu'en nos courses premières  
 On nous vit des Perfans habiter les frontières.  
 Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux,  
 Un hymen clandestin nous enchaina tous deux.

Ce nœud fain par lui-même est par nos lois impie ;  
 C'est un crime d'Etat que la mort seule expie :  
 Et contre les Persans César envenimé  
 Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

## C E S E N E.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,  
 Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?  
 Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier,  
 Il détruit sa patrie & son propre foyer  
 Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.  
 Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !  
 Nos homicides bras, gagés par l'empereur,  
 Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.  
 Qui fait si dans Emesse, abandonnée aux flammes,  
 Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?  
 Nous étions commandés pour la destruction.  
 Le feu consuma tout. Je vis notre maison,  
 Nos foyers enterrés dans la perte commune.  
 Je ne regrette point une faible fortune ;  
 Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau,  
 Ma fille, votre fils sans vie & sans tombeau !  
 César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?  
 C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables ;  
 C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,  
 Quand César alluma cet horrible bûcher ;  
 C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires  
 Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

## I R A D A N.

Je pense comme vous, & vous me connaissez ;  
 Mes remords par le temps ne sont point effacés.  
 Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.  
 Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre ;

J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver;  
 Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.  
 Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous consume  
 Que des nuits de douleur, & des jours d'amertume.

C E S E N E.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,  
 Dans ce fatal service, empoisonner le cours?  
 Rejetez un fardeau que ma gloire déteste;  
 Demandez à César un emploi moins funeste:  
 On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

I R A D A N.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.  
 Percerai-je jamais cette foule empressée,  
 D'un préfet du prétoire esclave intéressée,  
 Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs  
 Que la fortune attache aux pas des empereurs,  
 Et qui laissent languir la valeur ignorée,  
 Loin des palais des grands honteuse & retirée?

C E S E N E.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;  
 S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

S C E N E I I.

I R A D A N, C E S E N E, M E G A T I S E.

I R A D A N.

S O L D A T, que me veux-tu?

M E G A T I S E.

Des prêtres d'Apamée  
 Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,

Veut qu'on ouvre à l'instant, & prétend vous parler.

I R A D A N.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

M E G A T I S E.

Ah tyrans!

C E S E N E.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte:

Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.  
 Je n'ai point de séance au tribunal de fang  
 Où montent les tribuns par les droits de leur rang;  
 Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.  
 De votre ministère exercez la puissance,  
 Tempérez de vos lois les décrets rigoureux;  
 Et si vous le pouvez, fauvez les malheureux.

S C E N E I I I.

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Pluton  
 & ses suivans; MEGATISE, Soldats.

I R A D A N.

**M**INISTRES de nos dieux, quel fujet vous attire?

L E G R A N D - P R E T R E.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,  
 Les ordres de César.

I R A D A N.

Je les respecte tous;

Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

L E G R A N D - P R E T R E.

Nous venons condamner une fille coupable,  
 Qui, des mages persans disciple abominable,

Au pied du mont Liban par un culte odieux  
 Invoquait le soleil & blasphémait nos dieux.  
 Envers eux criminelle, envers César lui-même,  
 Elle ose mépriser notre juste anathème.  
 Vous devez avec nous prononcer son arrêt;  
 Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

I R A D A N.

Quoi! la mort!

L E S E C O N D P R E T R E.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

I R A D A N.

Mais ses févérités....

L E G R A N D - P R E T R E.

Elle mourra, vous dis-je;

On va dans ce moment la remettre en vos mains:  
 Remplissez de César les ordres souverains.

I R A D A N.

Une fille! un enfant!

L E S E C O N D P R E T R E.

Ni le sexe ni l'âge

Ne peut fléchir les dieux que l'infidelle outrage.

I R A D A N.

Cette rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

L E G R A N D - P R E T R E.

Nous sommes à la fois & juges & témoins.

Un profane guerrier ne devrait point paraître

Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre;

L'honneur du sacerdoce en est trop irrité.

Affecter avec nous l'ombre d'égalité,

C'est offenser des dieux la loi terrible & sainte;

Elle exige de vous le respect & la crainte.

Nous seuls devons juger, pardonner ou punir ;  
Et César vous dira comme il faut obéir.

I R A D A N.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître ;  
Il peut tout.

L E G R A N D - P R E T R E.

Oui, sur vous.

I R A D A N.

Sur vous aussi peut-être.

L E G R A N D - P R E T R E

Nos maîtres sont les dieux.

I R A D A N.

Servez-les aux autels.

L E G R A N D - P R E T R E.

Nous les servons ici contre les criminels.

I R A D A N.

Je fais quels sont vos droits, mais vous pourriez apprendre  
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.  
Les pontifes divins, justement respectés,  
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés ;  
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.  
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.  
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,  
N'espérez pas me nuire & me déposséder  
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.  
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires :  
Montez au tribunal, & siégez avec moi.  
Vous, Soldats, conduisez, mais au nom de la loi,  
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.  
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,

Son sexe, sa disgrâce ; & dans notre rigueur  
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(il monte au tribunal.)

Puisque César le veut, Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETRÉ.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les personnages précédens, ARZAME.

(Iradan est placé entre le premier & le second pontife.)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, & reprenez vos sens.

LE GRAND-PRETRÉ.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,  
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,  
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages ;  
A nos préceptes saints vous avez résisté :  
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRÉ.

Elle ne répond point ; son maintien, son silence  
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,  
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.  
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.  
Tout soldat que je suis, je fais comme on s'explique. . . .  
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas  
Le culte antique & saint qui règne en nos climats ?

ARZAME.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LE GRAND-PRETRÉ.

C'en est assez.

LE SECOND PRETRÉ.

Son crime

Est dans sa propre bouche ; elle en fera victime.

IRADAN.

Non , ce n'est point assez ; & si la loi punit  
 Les sujets Syriens qu'un mage pervertit ,  
 On borne la rigueur à bannir des frontières  
 Les Perfans ennemis du culte de nos pères.  
 Sans doute elle est Perfane : on peut de ce séjour  
 L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.  
 Osez sans vous troubler dire où vous êtes née,  
 Quelle est votre famille & votre destinée.

ARZAME.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d'humanité,  
 Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;  
 Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie :  
 Je ne puis vous tromper , ces lieux font ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère ! ô fatale candeur !  
 Hé bien, Prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur  
 Ne soit point amolli du malheur qui la presse,  
 De sa simplicité, de sa tendre jeunesse ?

LE GRAND-PRETRÉ.

Notre loi nous défend une fausse pitié.  
 Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.

ACTE PREMIER. 337

Il a vu son erreur, il verra son supplice.

A R Z A M E.

Avant de me juger, connaissez la justice.  
 Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;  
 Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.  
 Sachez que ce soleil qui répand la lumière,  
 Ni vos divinités de la nature entière,  
 Que vous imaginez résider dans les airs,  
 Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,  
 Ne font point les objets que mon culte envisage ;  
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage,  
 C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,  
 Qui punit le méchant & le persécuteur ;  
 Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.  
 Sur le front du soleil il traça son image,  
 Il daigna de lui-même imprimer quelques traits  
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.  
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre embrasé des flammes d'un saint zèle  
 Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaîsez,  
 Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez  
 Et dont je crains pour vous la justice immortelle.  
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle ;  
 Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parens,  
 Fidelle envers ses rois, même envers ses tyrans,  
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;  
 Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence ;  
 Qu'on garde la justice, & qu'on soit indulgent ;  
 Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.  
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,  
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.

*Théâtre. Tom. V.*

Y

Ce font-là les devoirs qui nous font imposés...  
Prêtres, voilà mon Dieu; frappez, si vous l'osez.

## I R A D A N.

Vous ne l'oserez point: sa candeur & son âge,  
Sa naïve éloquence & surtout son courage,  
Adouciront en vous cette âpre austérité  
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.  
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible  
M'a parlé par sa bouche, & m'a trouvé sensible:  
Je cède à cet empire, & mon cœur combattu  
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.  
A ses illusions, si le ciel l'abandonne,  
Le ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.  
Dût César me punir d'avoir trop ému  
Le ser sacré des lois entre nos mains laissé,  
J'abfous cette coupable.

## L E G R A N D - P R E T R E.

Et moi je la condamne.

Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,  
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,  
Protège ici l'erreur avec impunité.

## L E S E C O N D P R E T R E.

Il faut favoir surtout quel mortel l'a séduite,  
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite;  
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

## A R Z A M E.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs?  
Moi, pour vous obéir, je ferais parricide?  
Plus votre ordre est injuste, & moins il m'intimide.  
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans  
Ont jamais ordonné de trahir ses parens?

J'ai parlé , j'ai tout dit , & j'ai pu vous confondre ;  
Ne m'interrogez plus ; je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRETRE.

On vous y forcera... Garde de nos prisons ,  
Tribun , c'est en vos mains que nous la remettons ;  
C'est au nom de César ; & vous répondrez d'elle.  
Je veux bien présumer que vous ferez fidelle  
Aux lois de l'empereur , à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

**T**OUT au nom de César , & tout au nom des dieux !  
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables.  
O pouvoirs souverains , on vous en rend coupables !...  
Vous , jeune malheureuse , ayez un peu d'espoir.  
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir ;  
Ma place est rigoureuse , & mon ame indulgente.  
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante  
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;  
Un foldat vous abfout & veut vous fecourir.  
Mais que puis-je contr'eux ! le peuple les révère ;  
L'empereur les soutient ; leur ordre sanguinaire ,  
A mes yeux , malgré moi , peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité  
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez défarmer leur barbare injustice ,

Abjurer votre culte , implorer l'empereur ;  
J'ose vous en prier.

A R Z A M E .

Je ne le puis , Seigneur.

I R A D A N .

Vous me faites frémir ; & j'ai peine à comprendre  
Tant d'obstination dans un âge si tendre.  
Pour des préjugés vains , aux nôtres opposés ,  
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

A R Z A M E .

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres ,  
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !  
Il me faut expirer par un supplice affreux ,  
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux !  
Pardonnez cette plainte , elle est trop excusable ;  
Je n'en aurai pas moins , d'un front inaltérable ,  
Supporter les tourmens qu'on va me préparer ,  
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

I R A D A N .

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes ,  
Vous , si jeune & si faible ! & je verse des larmes ;  
Je pleure , & d'un œil sec vous voyez le trépas !  
Non , malheureuse enfant , vous ne périrez pas.  
Je veux , malgré vous-même , obtenir votre grace ;  
De vos persécuteurs je braverai l'audace .  
Laissez-moi seulement parler à vos parens :  
Qui font-ils ?

A R Z A M E .

Des mortels inconnus aux tyrans ,  
Sans dignité , sans biens . De leurs mains innocentes  
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes ,

A C T E P R E M I E R. 341

Fidelles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

I R A D A N.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,  
Apprenez-moi leur nom.

A R Z A M E.

J'ai gardé le silence,  
Quand de mes oppresseurs la barbare infolence  
Voulait que mes parens leur fussent décelés ;  
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez.  
Mon père est Arzémon ; ma mère infortunée,  
Quand j'étais au berceau , finit sa destinée :  
A peine je l'ai vue ; & tout ce qu'on m'a dit ,  
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit :  
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne.  
Elle mouillait de pleurs & sa couche & la mienne.  
Je naquis pour la peine & pour l'affliction.  
Mon père m'éleva dans sa religion ,  
Je n'en connus point d'autre ; elle est simple , elle est pure ;  
C'est un présent divin des mains de la nature.  
Je meurs pour elle.

I R A D A N.

O Ciel ! ô Dieu qui l'écoutez ,  
Sur cette ame si belle étendez vos bontés ! . . .  
Mais parlez , votre père est-il dans Apamée ?

A R Z A M E.

Non , Seigneur , de César il a suivi l'armée ;  
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins  
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.  
Nos mœurs , vous le voyez , sont simples & rustiques.

I R A D A N.

Reste de l'âge d'or & des vertus antiques ,

Que n'ai-je ainfi vécu ! que tout ce que j'entends  
 Porte au fond de mon cœur des traits intéreffans !  
 Vivez , ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.  
 J'en atteste cet afre & fa lumière pure ;  
 Lui par qui je vous vois & que vous révérez ;  
 S'il eft facré pour vous , vos jours font plus facrés ;  
 Et je perdrai ma place avant qu'en fa furie  
 La main du fanatifme attente à votre vie . . . .  
 Vous la fuivrez , Soldats ; mais c'eft pour observer  
 Si ces prêtres cruels oferaiènt l'enlever.  
 Contre leurs attentats vous prendrez fa défenfe.  
 Il eft beau de mourir pour fauver l'innocence ,  
 Allez.

## A R Z A M E.

Ah ! c'en eft trop ; mes jours infortunés  
 Méritent-ils , Seigneur , les foins que vous prenez ?  
 Modérez ces bontés d'un fauveur & d'un père.

## S C E N E V I.

I R A D A N *feul.*

**J**E m'emporte trop loin. Ma pitié , ma colère  
 Me rendront trop coupable aux yeux du fouverain :  
 Je crains mes foldats même , & ce terrible frein ,  
 Ce frein que l'impofture a fu mettre au courage ,  
 Cet antique refped prodigué d'âge en âge  
 A nos perfécuteurs , aux tyrans des efprits.  
 Je verrai ces guerriers d'épouvante furpris ;  
 Ils fe croiront fouillés du plus énorme crime ,  
 S'ils ofent refufer le fang de la vidime.

O superstition ! que tu me fais trembler !  
 Ministres de Pluton qui voulez l'immoler ,  
 Puissances des enfers , & comme eux inflexibles ,  
 Non , ce n'est pas pour moi que vous ferez terribles.  
 Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir  
 Entrepren' sa défense , & m'en fait un devoir ;  
 Il étonne mon ame , il l'excite , il la presse.  
 Mon indignation redouble ma tendresse.  
 Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;  
 Et je fers contre vous le dieu de la bonté.

*Fin du premier acte.*

## A C T E I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

I R A D A N , C E S E N E .

C E S E N E .

C E que vous m'apprenez de sa simple innocence,  
 De sa grandeur modeste & de sa patience,  
 Me fait de respect, & redouble l'horreur  
 Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.  
 Quelle injustice, ô Ciel! & quelles lois sinistres!  
 Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?  
 Numa qui leur donna des préceptes si saints  
 Les avait-il créés pour frapper les humains?  
 Alors ils consolait la nature affligée.  
 Que les temps sont divers! que la terre est changée!...  
 Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,  
 Qui fait pâlir mon front, & dresser mes cheveux.

I R A D A N .

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,  
 Au nom de l'empereur & des dieux qu'on révère.  
 Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,  
 Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur  
 Du prétoire émané contre les réfractaires;  
 Tant attesté le ciel & leurs lois sanguinaires,  
 Que mes soldats tremblans, & vaincus par ces lois,  
 Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.  
 Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare  
 Avancent fièrement; & d'une main barbare

Ils faisoient soudain la fille d'Arzémon,  
 Cette enfant si sublime; (*Arzame*, c'est son nom.)  
 Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes  
 Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.  
 Je m'élançai sur eux, je l'arrachai à leurs mains ;  
 Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains,  
 Tremblez : elle est romaine, en ces lieux elle est née,  
 Je la prends pour épouse. O Dieux de l'hyménée !  
 Dieux de ces sacrés nœuds, dieux cléments que je fers,  
 Je triomphe avec vous des monstres des enfers !  
 Armez & protégez la main que je lui donne !  
 Ma cohorte à ces mots se lève & m'environne,  
 Leur courage renaît. Les tyrans confondus  
 Me remettent leur proie & restent éperdus.  
 Vous savez, ai-je dit, que nos lois souveraines  
 Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes ;  
 Que nul n'ose porter sa téméraire main  
 Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain ;  
 Je le suis : respectez ce nom cher à la terre.  
 Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :  
 Mais bientôt revenus de leur stupidité,  
 Reprenant leur audace & leur atrocité,  
 Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure !  
 Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,  
 Une offense à César, une insulte aux autels ;  
 Je n'en ai point tissé les liens solennels,  
 Ce n'est qu'un artifice indigne & punissable. . . .  
 Je vais donc le former cet hymen respectable.  
 Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas :  
 Il sauve l'innocence, il arrache au trépas  
 Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même,  
 Qu'ils protègent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,

Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,  
Est l'image, à mes yeux, de la divinité.

C E S E N E.

Qui? moi! si je l'approuve! ah mon ami, mon frère,  
Je sens que cet hymen est juste & nécessaire.  
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,  
Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,  
Je vous croirais parjure, & vous seriez complice  
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.  
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang  
Obscurément puisé la source de son sang;  
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?  
Ses grâces, sa vertu, son péril l'ennoblissent.  
Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;  
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.  
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,  
Enfant de l'intérêt & d'un amour vulgaire,  
La magnanimité forme ces sacrés nœuds;  
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;  
Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage  
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

I R A D A N.

Hé bien, préparez tout pour ce nœud solennel,  
Les témoins, le festin, les présens & l'autel.  
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même,  
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivans.)

Qu'on la fasse venir... Mon frère, demeurez,  
Digne & premier témoin de mes sermens sacrés.  
La voici.

C E S E N E.

Son aspect déjà vous justifie.

S C E N E I I .

I R A D A N , C E S E N E , A R Z A M E .

I R A D A N .

A R Z A M E , c'est à vous que mon cœur sacrifie ;  
 Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion ,  
 Repoussait loin de vous la persécution .  
 Contre vos ennemis l'équité se soulève :  
 Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève .  
 Je suis prêt de former en présence des dieux ,  
 En présence du vôtre , un nœud si précieux ,  
 Un nœud qui fait ma gloire , & qui vous est utile ,  
 Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile ;  
 Qui vous peut en secret donner la liberté  
 D'exercer votre culte avec sécurité .  
 Il n'en faut point douter , l'éternelle puissance ,  
 Qui voit tout , qui fait tout , a fait cette alliance .  
 Elle vous a portée aux écueils de la mort ,  
 Dans un orage affreux qui vous ramène au port .  
 Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie ,  
 Tiffut en même temps ce saint nœud qui nous lie .  
 Je vous présente un frère ; il va tout préparer  
 Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer .

A R Z A M E .

A votre frère , à vous , pour tant de bienfaisance ,  
 Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaissance .  
 Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux  
 Ses rayons les plus purs & les plus lumineux !  
 Goûtez en vous aimant un sort toujours prospère .  
 Mais , ô mon bienfaiteur ! ô mon maître ! ô mon père !

Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,  
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

C E S E N E.

Je me retire, Arzame, & mes mains empressées  
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.  
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,  
Je partage le vôtre, & vois en vous ma sœur.

A R Z A M E.

Que vais-je devenir !

S C E N E I I I.

I R A D A N, A R Z A M E.

I R A D A N.

**B**ELLE & modeste Arzame,  
Versez en liberté vos secrets dans mon ame,  
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

A R Z A M E.

Mon père ! en frémissant je tombe à vos genoux.

I R A D A N.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

A R Z A M E.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,  
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang  
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

I R A D A N.

Ah ! que me dites-vous, & quelle défiance !  
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;

Ces tyrans confondus fauront nous respecter.

A R Z A M E.

Juste Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter  
Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

I R A D A N.

Je m'honore moi-même, & ma gloire est contente  
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

A R Z A M E.

C'en est trop... bornez-vous, Seigneur, à la pitié;  
Mais daignez m'afflurer qu'un secret qui vous touche  
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

I R A D A N.

Je vous le jure.

A R Z A M E.

Hé bien...

I R A D A N.

Vous semblez hésiter,

Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.

Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui soupire.

A R Z A M E.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.  
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons;  
Elle peut être horrible aux autres nations:  
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;  
Ce qu'ici l'on proscriit, ailleurs on le révère.  
La nature a chez nous des droits purs & divins,  
Qui font un sacrilège aux regards des Romains.  
Notre religion, à la vôtre contraire,  
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;  
Et veut que ces liens, par un double retour,  
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.

La source de leur sang pour eux toujours sacrée,  
 En se réunissant, n'est jamais altérée:  
 Telle est ma loi.

I R A D A N.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

A R Z A M E.

Je l'avais bien prévu... votre cœur en frémit.

I R A D A N.

Vous avez donc un frère?

A R Z A M E.

Oui, Seigneur, & je l'aime.

Mon père à son retour dut nous unir lui-même.  
 Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,  
 De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.  
 Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,  
 Indigne des bienfaits jetés sur ma misère;  
 Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés  
 Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.  
 Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;  
 Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.  
 Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,  
 Aux homicides bras levés pour le frapper.

I R A D A N.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue  
 Ne croit pas en effet vous avoir entendue.  
 De cet affreux secret je suis trop offensé:  
 Mon cœur le gardera... mais ce cœur est percé.  
 Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.  
 Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.  
 Dans l'indignation dont je suis pénétré,  
 Malgré tout mon courroux, mon honneur vous fait gré

De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.  
 Votre esprit est trompé, mais votre ame est sincère.  
 Je suis épouvanté, confus, humilié;  
 Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié:  
 Je ne vous aime plus, mais je vous fers encore.

A R Z A M E.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.  
 Tout ce que je demande à ce juste courroux,  
 Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,  
 Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.  
 Le père, le héros, par qui je fus aimée,  
 En me privant du jour, de ce jour que je hais,  
 En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,  
 Rendra ma mort plus douce; & ma bouche expirante  
 Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

I R A D A N.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,  
 Arracher de mon ame un tel consentement.  
 Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,  
 Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable:  
 Vos nœuds me font horreur; & dans mon désespoir  
 Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

A R Z A M E.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confondue,  
 Je ne puis m'arracher d'une si chère vue;  
 Et je crois voir en vous un père courroucé  
 Qui me console encor quand il est offensé.

## SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

**M**ON frère, tout est prêt, les autels vous demandent;  
 Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent.  
 Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs  
 Doit vous accompagner à ces autels obscurs,  
 Grossièrement parés, & plus ornés par elle,  
 Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels défaitres nouveaux!  
 Sur votre front glacé l'horreur est répandue!  
 Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CESENE.

O Ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel!  
 Combien je chérissais cet heureux ministère!  
 Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

A R Z A M E.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

C E S E N E.

Que dites-vous?

I R A D A N.

Il faut m'arracher de ces lieux;

Renonçons pour jamais à ce poste funeste,  
 A ce rang avili qu'avec vous je déteste,  
 A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé;  
 Trop basse ambition dont j'étais occupé.  
 Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre;  
 De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre.  
 Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis:  
 Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.  
 Tout est fini pour nous: sans espoir sur la terre,  
 Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?  
 Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé  
 Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;  
 Ils sont rompus; le ciel en a coupé la trame.  
 Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

C E S E N E.

Vous me glacez d'effroi: quel trouble & quels desseins!  
 Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,  
 A ses bourreaux? qui? vous!

I R A D A N.

Arrêtez: peut-on croire

D'un soldat, de son frère, une action si noire!  
 Ce que j'ai commencé, je le veux achever:  
 Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver.  
 Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;  
 Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage:  
 Vous m'offensez.

A R Z A M E.

O Ciel! ô frères généreux!

Dans quel faiblissement vous me jetez tous deux!

Hélas! vous disputez pour une malheureuse.

Laissez-moi terminer ma destinée affreuse:

Vous en voulez trop faire, &amp; trop sacrifier;

Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

S C E N E V.

Les personnages précédens, les P R E T R E S de  
Pluton, Soldats.

L E G R A N D - P R E T R E.

**E**ST-CE ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,  
 Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,  
 Qu'on ose se jouer avec impunité  
 Du pouvoir souverain par vous-même attesté?  
 Voilà donc cet hymen & ce nœud si propice  
 Qui devait de César enchaîner la justice;  
 Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!  
 La victime à nos mains ne doit plus échapper.  
 Déjà César instruit connaît votre imposture:  
 Nous venons en son nom réparer son injure.  
 Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève foudain  
 Le criminel objet qu'il protégeait en vain.  
 Saisissez-la.

A R Z A M E.

Mon père!

I R A D A N *aux soldats.*

Ingrats!

A C T E S E C O N D. 355

C E S E N E.

Troupe insolente!...

Arrêtez . . . devant moi qu'un de vous se présente,  
Qu'il ose, au moment même il mourra de mes mains.

L E G R A N D - P R E T R E.

Ne le redoutez pas.

I R A D A N.

Tremblez, vils assassins;

Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

L E G R A N D - P R E T R E.

Les dieux, César & nous, Soldats, voilà vos maîtres.

C E S E N E.

Fuyez, vous dis-je.

I R A D A N.

Et vous, objet infortuné,

Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

C E S E N E.

Ne craignez rien.

A R Z A M E *en se retirant.*

Je meurs.

L E G R A N D - P R E T R E.

Frémissez, infidelles:

César vient, il fait tout, il punit les rebelles.

D'une secte proscrite indignes partisans,

De complots ténébreux coupables artisans,

Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,

Abaïsser en tremblant votre insolence altière,

Qui parlez de pitié, de justice & de lois,

Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;

Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;

Vous appelez la foudre, & c'est moi qui la lance.

Z 2

## SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, & qu'elle est impuissante!

Ils ont pour les défendre & pour nous accabler

César qu'ils ont séduit, les dieux qu'ils font parler.

CESENE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez : Apamée

Touche aux Etats persans ; la ville est défarmée ;

Les soldats de ce fort ne font point contre moi ;

Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.

Courez à nos tyrans, flattez leur violence ;

Dites que votre frère, écoutant la prudence,

Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,

Abandonne un objet qu'il a trop défendu ;

Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure,

Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.

Trompons la cruauté qu'on ne peut défarmer.  
 Enfin, promettez tout : je vais tout confirmer.  
 Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,  
 Je mets entr'elle & moi d'éternelles barrières.  
 A vos confeils rendu, je brise tous mes fers.  
 Loin d'un service ingrat; caché dans des déserts,  
 Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

C E S E N E.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;  
 Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.  
 Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs  
 Ce glaive, cette main que l'empereur emploie  
 A servir ces bourreaux avides de leur proie!  
 Oui, je vais leur parler.

S C E N E V I I.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond  
 de la scène d'un air inquiet & égaré.*

L E J E U N E A R Z E M O N.

**O** Mort! ô Dieu vengeur!  
 Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....  
 Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

I R A D A N.

Cet inconnu m'alarme : est-il un fatellite  
 Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer  
 Pour observer ces lieux & pour nous épier?

L E J E U N E A R Z E M O N.

Ah!....la connaissez-vous?

I R A D A N.

Ce malheureux s'égare.

Parle ; que cherches-tu ?

L E J E U N E A R Z E M O N .

La vertu la plus rare....

La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,  
 Les tyrans révéérés des malheureux mortels....  
 Arzame ! chère Arzame ! .... Ah ! donnez-moi des armes.  
 Que je meure vengé !

I R A D A N .

Son défespoir, ses larmes,  
 Ses regards attendris, tout furieux qu'ils font,  
 Les traits que la nature imprima sur son front ;  
 Tout me dit, c'est son frère.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Oui, je le suis.

I R A D A N .

Arrête,

Garde un profond silence, il y va de ta tête.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Je te l'apporte, frappe.

I R A D A N .

Enfans infortunés !

Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés !....  
 Toi, le frère d'Arzame !

L E J E U N E A R Z E M O N .

Oui, ton regard fêvère

Ne m'intimide pas.

I R A D A N .

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :  
 Il peut avec sa fœur être sacrifié.

ACTE SECOND. 359

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques !

Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...  
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,  
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.  
Je te protégerai : réfous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre ;

Calmé-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis... Ah ! Seigneur, pardonnez  
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.  
Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,  
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence ?  
Vos esclaves romains de leurs bras criminels  
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.  
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.  
Vous la persécutez !

IRADAN.

Va, ton ame est blessée

Par les illusions d'une fatale erreur ;  
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur ;  
Et sur elle & sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas ! dois-je y compter ?... daignez donc me la rendre,  
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

I R A D A N.

Il attendrit mon cœur , mais il me fait frémir.  
 Que mes bontés peut-être auront un fort funeste !  
 Viens , jeune infortuné , je t'apprendrai le reste ;  
 Suis mes pas.

L E J E U N E A R Z E M O N .

J'obéis à vos ordres pressans :  
 Mais ne me trompez pas.

I R A D A N .

O malheureux enfans !  
 Quel fort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !  
 De l'une j'admira la fermeté modeste ,  
 Sa resignation , sa grâce , sa candeur ;  
 L'autre accroît ma pitié , même par sa fureur.  
 Un dieu veut les sauver , il les conduit sans doute ;  
 Ce dieu parle à mon cœur , il parle & je l'écoute.

*Fin du second acte.*

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

**J**E marche dans ces lieux de surprise en surprise,  
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise!  
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,  
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,  
Toi, soldat des Romains!

M E G A T I S E.

Pardonne à ma faiblesse.  
L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeunesse,  
Un esprit inquiet, trop de facilité,  
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,  
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel & vil! méprisable esclavage!  
Tu pourrais être libre en suivant tes amis. (a)

M E G A T I S E.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

M E G A T I S E.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort  
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MEGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promesse.  
Je connais Iradan, je fais que, dans Emesse,  
Amant d'une Perfanne, il en avait un fils;  
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,  
Sur un ordre du prince il détruisit la ville  
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.  
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,  
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.  
Nous en voyons ici la preuve trop sensible  
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.  
De tous mes compagnons à peine une moitié  
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.  
Pitié trop faible encore & toujours chancelante!  
L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante  
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,  
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grâce au fort qui nous protège;  
On ne commettra point ce meurtre sacrilège.  
Iradan la soutient de son bras protecteur,  
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,  
Il écarte de nous la main qui nous opprime.  
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime,  
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,  
Il hafarde sa perte?

ACTE TROISIEME. 363

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.

Ma sœur ne le croit point capable d'imposture ;  
En un mot nous partons. Je ne suis affligé  
Que de partir sans toi , sans m'être encor vengé,  
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.

Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes ,  
De quel prestige affreux tes yeux font fasciné !  
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit , dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non , il n'est pas possible : on n'est pas si cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.  
Le frère d'Iradan , ce Céfène , ce traître  
Trafique de sa vie , & la vend au grand-prêtre.  
J'ai vu , j'ai vu figner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs ! ... Que m'as-tu dit ?

MEGATISE.

L'horrible vérité.

Hélas ! elle est publique, & mon ami l'ignore !

LE JEUNE ARZEMON.

O monstres ! ô forfaits !... Mais non, je doute encore...

Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu  
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?

Des mots entre-coupés suivis d'un froid silence,  
Des regards inquiets que troublait ma présence,  
Un air sombre & jaloux, plein d'un secret dépit,  
Tout semblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,  
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Détestables humains ! quoi ! ce même Iradan !..  
Si fier, si généreux !

MEGATISE.

N'est-il pas courtifan ?

Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,  
Ne se chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je sauver Arzame ?

MEGATISE.

En ce séjour d'effroi,

Je t'offre mon épée, & ma vie est à toi.  
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,  
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête.  
Chez ces prêtres sanglans nul ne peut aborder....

(*l'arrêtant.*)

Où cours-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?

ACTE TROISIEME. 365

MEGATISE.

Crains tes emportemens, j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie!

MEGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'est elle-même.

MEGATISE.

Hélas!

Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute, garde-toi d'oser lui faire entendre

L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre.

Non, je ne faurais croire un tel excès d'horreur.

Iradan!

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher espoir de mon cœur,

Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature

A la fin nous arrache à cette terre impure...

Quoi! c'est-là Mégatise!.. En croirai-je mes yeux!

Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

M E G A T I S E.

Oui, j'en rougis de honte

A R Z A M E.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

M E G A T I S E.

Sans doute il le voudrait.

A R Z A M E.

Notre libérateur  
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Je vois... qu'il peut tromper.

A R Z A M E

Tout est prêt pour la fuite :  
De fidelles soldats marchent à notre fuite.  
Mégatife en est-il?

M E G A T I S E.

Je vous offre mon bras,  
C'est tout ce que je puis... Je ne vous quitte pas.A R Z A M E *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon fort dispose avec son frère.

L E J E U N E A R Z E M O N.

On le dit.

A R Z A M E.

Tu pâlis : quel trouble involontaire  
Obscurcit tes regards de larmes inondés ?

L E J E U N E A R Z E M O N.

Quoi Céfène, Iradan !... De grâce, répondez :  
Où font-ils ? qu'ont-ils fait ?

ACTE TROISIEME. 367

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZEMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZEMON. *se jetant dans les bras de Mégatise.*  
Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

ARZAME.

Hé quoi, la crainte encor sur ton front se déploie,  
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,  
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous;  
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,  
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,  
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,

Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma sœur,  
Pardonne; écoute au moins: Mégatise est fidelle,  
Notre culte est le sien, je répons de son zèle,  
C'est un frère; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.  
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir  
Quels sentimens secrets ce Romain nous conserve  
Il paraissait troublé, tu t'en souviens: observe,

Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours  
 Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,  
 Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,  
 Des lois que nous fuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,  
 Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,  
 Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.  
 Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;  
 Tu ne la connais point. Un sentiment si bas  
 Blesse le nœud d'hymen & ne l'affermir pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis défobéir sans crime....  
 J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,  
 M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait?

ARZAME.

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il l'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite.  
Il a fu les secrets de ma religion,  
Et de tous mes devoirs, & de ma passion.  
Par de profonds respects, par un aveu sincère,  
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.  
A ces empressements j'ai mis ce frein sacré:  
Ce secret à jamais devait être ignoré,  
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève: il a donc fu ce ferment qui m'engage,  
Qui rejoint par nos lois le frère avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON à *Mégatise*.

C'est assez, je vois tout: le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hymenée à ses yeux trop étrange,  
Malgré cette horreur même, il ose protéger  
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.

*Théâtre. Tom. V.*

A a

Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures!

LE JEUNE ARZEMON.

Qui? moi!... Ciel!... Iradan...

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner

Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu si barbare...

Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare...

Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.

Tu fors!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille sur elle... ô tendresse! ô nature!

*(avec fureur.)*

Que vais-je faire? ah Dieu!... vengeance, entends ma voix!

*(il embrasse sa sœur en pleurant.)*

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

*(il sort.)*

S C E N E I I I.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARRETE! ... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?  
De sa tremblante soeur faut-il qu'il se sépare?  
Et dans quel temps, grand Dieu! Qu'en peux-tu soupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner;  
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MEGATISE.

Puisse le juste Ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.  
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.  
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,  
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?  
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,  
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MEGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots sont à craindre:  
César les favorise, ils ont su le contraindre  
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.  
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?  
Etes-vous sûre enfin de sa persévérance?  
On se lasse souvent de servir l'innocence;

A a 2

Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur :  
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,  
Si le noble Iradan cesse de me défendre,  
Il faut mourir... grand Dieu, quel bruit se fait entendre !  
Quels mouvemens foudains, & quels horribles cris !

S C E N E I V.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats,  
le jeune ARZEMON enchaîné.

CESENE.

Qu'on le traîne à ma fuite : enchaînez, mes amis,  
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide ;  
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;  
Vengez mon frère.

ARZAME.

O Ciel !

MEGATISE.

Malheureux !

ARZAME tombe sur une banquette.

Je me meurs !

CESENE.

Femme ingrate ! est-ce toi qui guidais ses fureurs ?

ARZAME se relevant.

Comment ? que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

CESENE.

Le monstre !... quoi ? plonger une main fanguinaire

ACTE TROISIEME. 373

Dans le sein de son maître & de son bienfaiteur,  
Fraper, assassiner votre libérateur!  
A mes yeux, dans mes bras! un coup si détestable,  
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CESENE.

Les dieux, les justes dieux  
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.  
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cruelle  
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CESENE *aux soldats.*

Soldats qui me suivez,  
Déployez les tourmens qui lui sont réservés...  
Parle avant que d'expirer, nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégatisse.*)

Est-ce ta sœur ou lui? parle avant ton supplice...  
Tu ne me réponds rien... quoi! lorsqu'en ta faveur  
Nous offensions hélas! nos dieux, notre empereur,  
Quand nos soins redoublés, & l'art le plus pénible,  
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible,  
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,  
Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi;  
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le salaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.  
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?  
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

A a 3

LE JEUNE ARZEMON à Césène.

A la fin je retrouve un reste de lumière...  
 La nuit s'est dissipée... un jour affreux m'éclaire...  
 Avant de me punir, avant de te venger,  
 Daigne répondre un mot: j'ose t'interroger...  
 Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?  
 Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre?

C E S E N E.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler  
 Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il suffit: je me jette à tes pieds que j'embrasse.  
 A ton cher frère, à toi je demande une grâce,  
 C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens  
 Que la vengeance ajoute à la mort des méchans:  
 Je les ai mérités: ton courroux légitime  
 Ne faudrait égaler mes remords & mon crime.

C E S E N E.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains:  
 Soyons justes, amis, & non pas inhumains.  
 Sa mort doit me suffire.

A R Z A M E.

Hé bien, il la mérite;  
 Mais joignez-y sa sœur, elle est déjà proscrite.  
 La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,  
 Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.  
 Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est due.

M E G A T I S E.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.  
 C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,  
 Par un avis trompeur, à tant de cruauté...

ACTE TROISIEME. 375

Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,  
Aux tyrans assemblés promettre la victime;  
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser  
Que vous la promettiez pour les mieux abuser?  
Je suis Guëbre & grossier, j'ai trop cru l'apparence,  
Je l'ai trop bien instruit: il en a pris vengeance.  
La faute en est à vous, vous qui la protégez.  
Votre frère est vivant, pesez tout, & jugez.

C E S E N E.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes  
Les plus infortunés de la race des hommes...

Va, fille trop fatale à ma triste maison,  
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison;  
Je ne me repens point de t'avoir protégée.  
Le traître expirera; mais mon ame affligée  
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.  
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.  
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut te soustraire;  
Mais je te pleure encore en punissant ton frère.

(aux soldats.)

Revolons près du mien, secondons les secours  
Qui raniment encor ses déplorables jours.

S C E N E V.

A R Z A M E seule.

DANS sa juste colère, il me plaint, il me pleure!  
Tu vas mourir, mon frère, il est temps que je meure,  
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,  
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...

A a 4

O mort ! ô destinée ! ô Dieu de la lumière !  
 Créateur créé de la nature entière ,  
 Être immense & parfait, seul être de bonté ,  
 As-tu fait les humains pour la calamité !  
 Quel pouvoir exécrationnable infecta ton ouvrage !  
 La nature est ta fille, & l'homme est ton image.  
 Arimane a-t-il pu défigurer ses traits ,  
 Et créer le malheur, ainsi que les forfaits !  
 Est-il ton ennemi ? Que sa puissance affreuse  
 Arrache donc la vie à cette malheureuse.  
 J'espère encore en toi, j'espère que la mort  
 Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.  
 Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître ;  
 Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître ;  
 Cet être malfaisant qui corrompt ta loi  
 Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.  
 Par lui persécutée, avec toi réunie,  
 J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.  
 Il en est une heureuse, & je veux y courir :  
 C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

*Fin du troisième acte.*

ACTE I V.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

**T**U gardes cette porte & tu retiens mes pas!  
Tu me fais cet affront ; toi , Mégatise !

M E G A T I S E .

Hélas !

Triste & cher Arzemon, vieillard que je révère,  
Trop malheureux ami , trop déplorable père,  
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.

Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié ?

M E G A T I S E .

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices,  
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices,  
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans ;  
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où font mes chers enfans ?

M E G A T I S E .

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême :  
Tu ne peux les servir, tu te perdras toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort ;  
Je veux, je dois parler au commandant du fort.

N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,  
L'empereur a nommé pour garder ce passage ?

MEGATISE.

C'est lui-même, il est vrai ; mais crains de t'arrêter.  
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,  
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois  
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.  
Ils redoutent des grands le séduisant langage,  
Leur bassesse orgueilleuse & leur trompeur hommage ;  
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté,  
Ils aiment à fourire à la simplicité.  
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,  
Doux présens dont mon art embellit la nature.  
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté  
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

MEGATISE.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide,  
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide,  
Que l'inhumanité, la persécution  
Menacent mes enfans & ma religion.

C'est ce que tu m'as dit, & c'est ce qui m'oblige  
A voir cet Iradan . . . son intérêt l'exige.

M E G A T I S E.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstinés  
La foule des mourans & des infortunés.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Quel discours effroyable ! explique-toi.

M E G A T I S E.

Mon maître,  
Mon chef, mon protecteur, est expirant, peut-être.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Lui !

M E G A T I S E.

Tremble de le voir.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Pourquoi m'en détourner ?

M E G A T I S E.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaffiner.

L E V I E I L A R Z E M O N.

O soleil ! ô mon Dieu ! soutenez ma vieilleffe !

Qui ? lui ! ce malheureux, porter sa main traîtreffe  
Sur qui ? . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever !

M E G A T I S E.

Vois quel temps tu prenais : rien ne peut le fauver.

L E V I E I L A R Z E M O N.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance

J'avais cru de ses sens calmer la violence ;

Il était bon, sensible, ardent, mais généreux.

Quel démon l'a changé ? quel crime ! . . . ah malheureux !

M E G A T I S E.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine:  
Mais que ta mort au moins ne fuive point la mienne  
Ecarte-toi, te dis-je.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!  
Quelques jours malheureux & voisins du trépas,  
Ce soleil dont mes yeux appétant par l'âge,  
Apperçoivent à peine une infidelle image,  
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.  
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout est passé:  
Mais avant de mourir je dois parler.

M E G A T I S E.

Demeure,  
Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,  
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.  
Ne puis-je voir Arzame?

M E G A T I S E.

Hélas! Arzame implore  
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Que je voie Iradan.

M E G A T I S E.

Que ton zèle empressé  
Respecte plus le sang que ton fils a versé.  
Attends, qu'on fache au moins si, malgré sa blessure,  
Il reste assez de force encore à la nature

Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te défarment.

Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,

Et son frère est témoin de son dernier moment.

Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as fu conduire,

Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,

Daigne abaïffer sur nous tes regards paternels !

S C E N E I I.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE,

MÉGATISE.

CESENE.

MÉGATISE, aide-nous, donne un siège à mon frère,

A peine il se soutient, mais il vit ; & j'espère

Que malgré sa blessure & son sang répandu,

Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN à Mégatise.

Donne, ne pleure point.

C E S E N E à *Métagise*.

Veille sur cette porte,  
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre & ne sorte.  
(à *Iradan*.) ( *Métagise sort*.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,  
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.  
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

I R A D A N.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!  
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé  
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.  
Notre ennemi l'emporte, & déjà le prétoire,  
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.  
Le puissant est toujours des grands favorisé;  
Ils se maintiennent tous, le faible est écrasé.  
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes;  
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches sont muettes.  
On leur donne le droit de juges souverains;  
L'autorité réside en leurs cruelles mains.  
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

C E S E N E.

Hé, pourrais-tu la faire à la farouche audace  
Du fanatique obscur qui t'ose affaffiner?

I R A D A N.

Ah! qu'il vive.

C E S E N E.

A l'ingrat je ne puis pardonner.  
Tu vois de notre état la gêne & les entraves;  
Sous le nom de guerriers, nous devenons esclaves.  
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,  
Véritable prison qui nous retient tous deux.

ACTE QUATRIEME. 383

César est arrivé : la tête de l'armée  
 Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.  
 Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur  
 Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur ;  
 Et loin de te venger de leur troupe parjure,  
 De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,  
 Avec eux malgré moi je dois me réunir.  
 C'est ton lâche assassin que nous devons punir ;  
 Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,  
 Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :  
 Ta sureté le veut. Si l'ingrat ne mourait,  
 Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

I R A D A N.

Je ne fais ; mais sa mort, en augmentant mes peines,  
 Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

S C E N E I I I.

I R A D A N, C E S E N E, A R Z A M E.

A R Z A M E se jetant aux genoux de Césene.

DANS ma honte, Seigneur, & dans mon désespoir,  
 J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.  
 Je le sens ; ma présence, à vos yeux téméraire,  
 Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :  
 L'audace de sa sœur est un crime de plus.

C E S E N E la relevant.

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

A R Z A M E.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au supplice,  
 Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez justice ;

Et vous me demandez ce que je veux ! . . . La mort,  
La mort, vous le savez.

C E S E N E.

Va, son funeste sort  
Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.  
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.  
Hé bien, je veillerai sur tes jours innocens ;  
C'est tout ce que je puis, compte sur mes sermens.

A R Z A M E.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de grâce :  
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on fatisfasse  
Au fang qu'a répandu sa détestable erreur ;  
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.  
Vous me l'aviez promis ; votre pitié m'outrage.  
Si vous en aviez l'ombre, & si votre courage,  
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu  
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,  
Ma main fera plus prompte, & mon esprit plus ferme.  
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?  
Deux Guébres, après tout, vil rebut des humains,  
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

C E S E N E.

Où, jeune infortunée, où, je ne puis t'entendre,  
Sans qu'un dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,  
Ne soulève mes sens & crie en ta faveur.

I R A D A N.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCENE IV.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable?

MEGATISE.

Rien encor n'a paru.

CESENE.

Son supplice équitable  
Pourrait de nos tyrans défarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MEGATISE.

Pendant un vieillard dans sa douleur profonde,  
Malgré l'ordre donné d'écartier tout le monde,  
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.  
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,  
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande?

IRADAN.

Une grâce! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende;  
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens:  
Il faut que je vous venge: allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel! déjà!

*Théâtre. Tom. V.*

Bb

C E S E N E.

Rejetez sa prière indiscrette.

I R A D A N.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette  
 Me permettra peut-être encor de lui parler.  
 Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler  
 Ne peut être sans doute ignoré de personne;  
 Et puisque ce vicillard aux larmes s'abandonne,  
 Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

M E G A T I S E.

Il me l'a dit du moins.

I R A D A N.

Qu'on le fasse venir.

## S C E N E V.

Les Personnages précédens, (*Mégatise s'avance vers le  
 vicil ARZEMON qu'on voit à la porte.*)

M E G A T I S E à Arzémon.

**L**A bonté d'Iradan se rend à ta prière.  
 Avance.... Le voici.

A R Z A M E.

Juste Ciel!... Ah, mon père!

A mes derniers momens, quel dieu vient vous offrir!  
 Voulez-vous qu'à vos yeux...

L E V I E I L A R Z E M O N.

Je veux vous secourir.

I R A D A N.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!  
 Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.

ACTE QUATRIEME. 387

J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,  
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;  
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.  
Mais faites approcher le malheureux enfant  
Qui fut envers nous tous criminel un moment:  
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

I R A D A N.

Qu'on l'amène sur l'heure.

A R Z A M E.

O pouvoir tyrannique,  
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,  
Quels momens! quels témoins! & quel horrible jour!

S C E N E V I.

Les Personnages précédens, le jeune ARZEMON  
*enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

**H**ELAS! après mon crime il me faut donc paraître  
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être,  
Dont j'ai déshonoré la vieilleffe & le fang;  
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;  
Aux regards indignés, de son vertueux frère;  
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colère,  
Les charmes, la terreur, & les sens agités  
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités!

Bb 2

LE VIEIL ARZEMON, *les regardant tous.*  
J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,  
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.  
Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

CESENE.  
Qui?... toi nous consoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZEMON.  
Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,  
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles:  
Mais vous les chérez.

IRADAN.  
Quels discours étonnans!

CESENE.  
Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZEMON.  
Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites  
Le lieu, le nouveau poste & le rang où vous êtes!  
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;  
Enfin je vous retrouve.

CESENE.  
En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZEMON.  
Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent  
Ces deux infortunés?

ARZAME.  
Ah! les lois le commandent.  
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.  
Seigneurs, écoutez-moi....  
Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi,

ACTE QUATRIEME. 389

Où de votre empereur l'impitoyable armée  
Fit périr les Perfans dans Emeffe enflammée.

I R A D A N.

S'il m'en souvient, grands Dieux!

C E S E N E.

Oui: nos fatales mains

N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

I R A D A N.

Emeffe fut détruite, & j'en frémis encore.  
Servais-tu parmi nous?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Non, Seigneur, & j'abhorre

Ce mercenaire ufage & ces hommes cruels  
Gagés pour se baigner dans le fang des mortels.  
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,  
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.  
Je naquis vers Emeffe, & depuis foixante ans  
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.  
Je fais qu'en cette ville un hymen bien funeste  
Vous engagea tous deux.

C E S E N E.

O fort que je déteste!

De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Je le fais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.  
Vous aviez deux enfans dans Emeffe embrasée;  
La mère de l'un d'eux y périt écrasée;  
Et l'autre fut tromper par un heureux effort  
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

Bb 3

C E S E N E.

Et qui des deux vivait ?

I R A D A N.

Et qui des deux respire ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Hélas ! vous faurez tout : je dois d'abord vous dire  
 Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,  
 Cette mère échappa par un obscur sentier ;  
 Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière  
 Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.  
 A ce tendre dépôt du sort abandonné  
 Je divisai le pain que le ciel m'a donné.  
 Ma loi me le commande ; & mon sensible zèle,  
 Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

C E S E N E.

Eh quoi ! privé de bien tu nourris l'étranger !  
 Et César nous opprime, ou nous laisse égorger !

I R A D A N, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme ? . . . ô Dieu de la justice !  
 Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Dans ma retraite obscure elle a languï deux ans :  
 Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

I R A D A N.

Hélas !

L E V I E I L A R Z E M O N.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;  
 Elle me fit jurer à son heure dernière  
 D'élever ses enfans dans sa religion :  
 J'obéis. Mon devoir & ma compassion  
 Sous les yeux de dieu seul ont conduit leur enfance.  
 Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,

ACTE QUATRIEME. 391

M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

C E S E N E.

O deslins!

I R A D A N.

O momens trop chers, trop douloureux!

C E S E N E.

Une faible espérance est-elle encor permise?

A R Z A M E.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surpris.

L E J E U N E A R Z E M O N.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,  
D'être plus criminel encor que je ne fus.

I R A D A N.

Que me préparez-vous? O Cieux! que dois-je croire?

C E S E N E.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,  
Pourrais-tu nous donner après de tels récits  
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils?  
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,  
Quelque indice du moins?

L E V I E I L A R Z E M O N à *Irada*n.

Reconnaissez ce gage

D'un malheur fans exemple & de la vérité.

C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(*il donne une lettre.*)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante  
A tracés devant moi d'une main défaillante.

I R A D A N.

Du sang que j'ai perdu mes yeux font affaiblis,  
Et ma main tremble trop: tiens, mon frère, prends, lis.

B b 4

C E S E N E.

Oui, c'est ta tendre épouse; ô sacré caractère!

*(il montre la lettre à Iradan.)*

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

I R A D A N *prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes  
le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, &amp; tout est découvert.

A R Z A M E *à Césène qui l'embrasse.*

Quoi! je naquis de vous!

I R A D A N.

Quoi! le ciel qui me perd

Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale

Que pour l'abandonner à la rage infernale

De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZÉMON *se jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de père, hélas! osé-je vous nommer?

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?

J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

I R A D A N, *se relevant & l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

*(il retombe.)*

C E S E N E.

Que j'étais aveuglé!

Sans ce vieillard; mon frère, il était immolé;

Les bourreaux l'attendaient... quel bruit se fait entendre?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

M E G A T I S E *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

C E S E N E.

Est-ce un arrêt de mort?

M E G A T I S E.

Il ne m'est pas connu.

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

I R A D A N.

Les cruels !

C E S E N E.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

M E G A T I S E.

Je fais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard ,  
Et le frère & la sœur.

C E S E N E.

O justice ! ô César !

Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie  
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie !

L E J E U N E A R Z E M O N.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.  
J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.  
J'expirai dans leur sang mon crime involontaire...  
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,  
Et vengeons les humains trop long-temps abusés  
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.  
Que l'empereur après ordonne mon supplice ,  
Il n'en jouira pas, & j'aurai fait justice,  
Il me retrouvera, mais mort, enseveli  
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

I R A D A N.

Calme ton désespoir, contiens ta violence ;  
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,  
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.  
Le destin paraît las de nous persécuter ;  
Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille ;  
Il n'a pas réuni cette triste famille

Pour la frapper enfemble , & pour mieux l'immoler.

A R Z A M E.

Qui le fait !

I R A D A N.

A César que ne puis-je parler !

Je ne puis rien , je sens que ma force s'affaïsse.  
Tant de soins , tant de maux , de crainte , de tendresse ,  
Accablent à la fois mon corps & mes esprits.

( à son fils. )

Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oserai-je ?

I R A D A N.

Oui , mon fils... mon cher fils !

A R Z A M E à Césine.

Hé quoi , de ces brigands l'exécrable cohorte  
De ce château , mon père , assiège encor la porte ?

C E S E N E.

Va , j'en jure les dieux ennemis des tyrans ;  
Ces meurtriers sacrés n'y feront pas long-temps.  
S'il est des dieux cruels , il est des dieux propices ,  
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.  
Ces dieux font la constance & l'intrépidité ,  
Les mépris des tyrans & de l'adverfité.

( au jeune Arzémon. )

Viens ; & pour expier le meurtre de ton père ,  
Venge-toi , venge-nous , ou meurs avec son frère.

*Fin du quatrième acte.*

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

I R A D A N.

**N**ON, ne m'en parlez plus; je bénis ma blessure.  
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;  
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,  
Le ciel vous a rendus à nos embrassemens.  
Vos amours offensaient & Rome & la nature:  
Rome les justifie, & le ciel les épure.  
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,  
Sanctifié par vous, recevra votre foi.  
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,  
Y verra consacrer votre sainte alliance.  
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,  
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

A R Z A M E.

Hélas! l'espérez-vous?

I R A D A N.

Quelles mains facrilèges  
Oseraient de ce nom braver les privilèges?  
Césène est au prétoire; il faudra le fléchir.  
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.  
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles?  
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

Le temps sera le reste, & si vous persistez  
 Dans un culte ennemi de nos solemnités,  
 En déroband ce culte aux regards du vulgaire,  
 Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.

Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux!  
 Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'algresse!  
 Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZEMON, *baisant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,  
 Mon Père!

IRADAN *l'embrassant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû,

Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,

C'est Césène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

### SCENE II.

Les Personnages précédens, CESENE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CESENE.

J'apporte le malheur, & tel est mon destin.  
 Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale  
 Aux portes du palais frappe sans intervalle.

Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je suis alarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout est contre nous !

C E S E N E.

On a déjà nommé

Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

C E S E N E.

Ah ! le malheur n'est pas de perdre son emploi,  
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère ! & que le cœur se trompe !  
Je détestais ma place & son indigne pompe,  
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter ;  
On m'en prive, & l'affront ne se peut supporter.

C E S E N E.

Ce n'est point un affront ; ces pertes sont communes :  
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.  
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,  
Est déclaré coupable : on ôte à nos enfans  
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie  
Par la rage égarée, & surtout par l'amour,  
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.

Mais il me reste au moins le droit de la vengeance :  
On ne peut me l'ôter.

A R Z A M E.

Celui de la naissance  
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains  
Des parens généreux font mes seuls souverains.

C E S E N E *l'embrassant.*

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage  
Fille digne de moi, conserve ton courage.

A R Z A M E.

Nous en avons besoin.

C E S E N E.

Nos lâches oppresseurs  
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,  
Demandent notre sang.

A R Z A M E.

J'en suis la cause unique :  
J'étais le seul objet qu'un facerdoce inique  
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui ,  
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.  
L'empereur ferait-il assez peu magnanime  
Pour n'être pas content d'une seule victime ?  
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?  
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever  
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître ,  
Pour juger au hasard en despotique maître ?  
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,  
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ?  
Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple :  
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ,

Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois  
 Que pour y tempérer la dureté des lois;  
 Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,  
 Devaient intercéder, prier pour le coupable.  
 Que fait votre César invifible aux humains ?  
 De quoi lui fert un fceptre oïff entre fes mains ?  
 Est-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,  
 Des maux du monde entier fpectateur inutile ?

C E S E N E.

L'empereur jufqu'ici ne s'eft point expliqué.  
 On dit qu'à d'autres foins en fecret appliqué  
 Il laiffe agir la loi.

I R A D A N.

Loi vaine & chimérique,  
 Loi favorable aux grands, & pour nous tyrannique !

C E S E N E.

Je n'ai qu'une reffource, & je vais la tenter.  
 A César malgré lui je cours me préfenter ;  
 Je lui crierai justice ; & fi les pleurs d'un père  
 Ne peuvent adoucir ce defpote fèvere,  
 S'il détourne de moi des yeux indifférens,  
 S'il garde un froid filence ordinaire aux tyrans,  
 Je me perce à fa vue, il frémira peut-être ;  
 Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;  
 Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,  
 Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

I R A D A N.

Vous n'irez point fans moi.

C E S E N E.

Quelle erreur vous entraîne ?  
 Votre corps affaibli fe foutient avec peine ;

Votre sang coulé encor... demeurez & vivez,  
Vivez, vengez ma mort un jour si vous pouvez.  
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!..  
Cher frère! cher époux!... ô Ciel, que vont-ils faire!

S C E N E I I I.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

P E U T - E T R E que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher!  
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.  
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.  
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité;  
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité.  
Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus brave,  
Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave:  
C'est le prix du service & l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,  
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,  
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!  
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs  
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.

La

ACTE CINQUIEME. 401

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent;  
C'est une impiété que dans nous ils punissent:  
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur  
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur:  
On va vous arrêter.

I R A D A N.

Oui, je m'y dois attendre.  
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,  
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,  
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur;  
Telle est des courtifans la bassesse cruelle.  
Notre indigne pontife, à sa haine fidelle,  
N'attend que le moment de se rassasier  
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.  
Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.  
Nous voici tous les deux sans force & sans afile,  
Nous débattant en vain, par un pénible effort,  
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

S C E N E I V.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

I R A D A N.

VENERABLE vieillard, que viens-tu nous apprendre?

L E V I E I L A R Z E M O N.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,  
Et peut-être un moment soulager vos douleurs  
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.

*Théâtre. Tom. V.*

C c

Votre fils, votre frère...

I R A D A N.

Explique-toi.

A R Z A M E.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble;  
 Du quartier de César ils suivaient les chemins.  
 Du grand-prêtre accouru les suivans inhumains  
 Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.  
 A mes yeux consternés le pontife déploie  
 Un arrêt que sa brigade au prétoire a surpris.  
 On l'a dû respecter, mais, Seigneur, votre fils,  
 Dans son emportement pardonnable à son âge,  
 Contre'eux, le fer en main, se présente & s'engage;  
 Votre frère le fuit d'un pas impétueux;  
 Mégatise à grands cris s'élançe au milieu d'eux;  
 Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre;  
 Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.  
 De toutes parts on s'arme, & le fer brille aux yeux:  
 Je voyais deux partis ardens, audacieux,  
 Se mêler, se frapper, combattre avec furie.  
 Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)  
 Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,  
 Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.  
 Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,  
 Indigne de sa place & du faint nom de prêtre.  
 Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu:  
 Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu;  
 Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

I R A D A N.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ACTE CINQUIEME. 403

ARZAME.

Ah! son sang odieux répandu justement  
Sera vengé bientôt & payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On difait qu'en ce désordre extrême,  
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui  
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.  
(*le vieil Arzémon fort.*)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME,  
le jeune ARZEMON.

CESENE.

SANS doute il n'en est point; mais la terre est vengée.  
Par votre digne fils ma gloire est partagée;  
C'est assez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:  
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!  
Le ciel, nous difaient-ils, leur remit son tonnerre;  
Que le Ciel les en frappe & délivre la terre,  
Que leur sang fatisfasse au sang de l'innocent.  
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

C c 2

## I R A D A N.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches  
 Je ne te ferai point d'inutiles reproches.  
 Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,  
 Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.  
 César va nous punir. Un vicillard magnanime,  
 Un frère, deux enfans, tout est ici victime,  
 Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,  
 Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,  
 Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,  
 Au devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

## C E S E N E.

Hé quoi! je ne vois plus ce fidelle Arzémon;  
 Serait-il renfermé dans une autre prison?  
 A-t-on déjà puni son respectable zèle,  
 Et les bienfaits surtout de sa main paternelle?  
 Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.  
 César de toutes parts nous fait envelopper.

## A R Z A M E.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières,  
 Et je vois avancer les troupes meurtrières.  
 Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,  
 Je n'ai vu que du sang, des bourreaux & la mort.

## C E S E N E.

Oui, c'en est fait, ma fille.

## A R Z A M E.

Ah! pourquoi fuis-je née?

C E S E N E, *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...  
 O mon cher frère!... & toi son déplorable fils,  
 Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

I R A D A N.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,  
 Déjà des deux côtés avec ordre est placée.  
 Je vois César lui-même.... A genoux, mes enfans.

A R Z A M E.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

S C E N E V I & dernière.

Les Personnages précédens, L'EMPEREUR,  
 Gardes, le vicil ARZEMON & MEGATISE  
*au fond.*

L'EMPEREUR.

**E**NFIN, de la justice à mes Sujets rendue  
 Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue ;  
 Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit ;  
 L'intérêt de l'Etat m'éclaire & me conduit.  
 Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.  
 Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables,  
 Dans ce jour d'attentats & de calamités,  
 D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

C E S E N E.

On m'a fermé l'accès.

I R A D A N.

Le respect & les craintes,  
 Seigneur, auprès de vous interdissent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi ;  
 Vous avez outragé l'empereur & la loi.

Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.  
 Je fais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;  
 Sa soif du sang humain ne se put affouvir:  
 On devait l'accuser, j'aurais su le punir.  
 Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.  
 Je vous eusse écouté; la voix de l'innocence  
 Parle à mon tribunal avec sécurité,  
 Et l'appui de mon trône est la seule équité.

## I R A D A N.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:  
 Epargnez les enfans, & punissez le père.

## L'EMPEREUR.

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix  
 Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,  
 Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,  
 M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;  
 Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.  
 Dans un culte interdit par une loi sévère  
 Vous avez élevé la sœur avec le frère:  
 C'est la première source où de tant de fureurs  
 Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.  
 Des prêtres emportés par un funeste zèle  
 Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.  
 Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.  
 Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner,  
 Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance,  
 De ces affreux abus j'ai senti l'importance;  
 Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations

Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions

Ont mal servi ma gloire, & font trop de rebelles.  
 Quand le prince est clément, les sujets sont fidelles.  
 On m'a trompé long-temps; je ne veux désormais  
 Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,  
 Des ministres chéris, de bonté, de clémence,  
 Jaloux de leurs devoirs, & non de leur puissance;  
 Honorés & fournis, par les lois soutenus,  
 Et par ces mêmes lois sagement contenus;  
 Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,  
 Donnant aux nations le précepte & l'exemple;  
 D'autant plus révérens qu'ils voudront l'être moins;  
 Dignes de vos respects, & dignes de mes soins:  
 C'est l'intérêt du peuple, & c'est celui du maître.  
 Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître  
 Si de l'humanité je me fais un devoir,  
 Et si j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....

Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,  
 Votre frère avec vous me suivra dans l'armée;  
 Je vous verrai de près combattre sous mes yeux:  
 Vous m'avez offensé; vous m'en servirez mieux.  
 De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(à Arzame & au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée,

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur  
 Dans une humble fortune avait tant de grandeur,

C c 4

J'ajoute à ta campagne un fertile héritage ;  
 Tu mérites des biens, tu fais en faire usage.  
 Des Guèbres déformais pourront en liberté  
 Suivre un culte secret long-temps persécuté.  
 Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :  
 Je dois le tolérer plutôt que le détruire.  
 Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens ;  
 Qu'ils adorent leur dieu ; mais sans blesser les miens :  
 Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière.  
 Mais la loi de l'Etat est toujours la première.  
 Je pense en citoyen, j'agis en empereur ;  
 Je hais le fanatique & le persécuté.

I R A D A N.

Je crois entendre un dieu du haut du trône auguste,  
 Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

A R Z A M E.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos sacrés genoux.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Notre religion est de mourir pour vous.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D E S G U E B R E S.

(a) L E J E U N E A R Z E M O N .

.....

Toi foldat des Romains que l'infame esclavage...

M E G A T I S E .

Cher ami , que veux-tu ? les erreurs du jeune âge ,  
Un esprit inquiet , trop de facilité ,  
L'occasion trompeuse , enfin la pauvreté ,  
Ce qui fait les foldats m'a jeté dans l'armée.

L E J E U N E A R Z E M O N .

Ton ame à ce service est-elle accoutumée ?  
Tu pourrais être libre en fuiyant tes amis.

*Fin des Variantes.*

W A R U A N T E S

Das ist ein ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



# SOPHONISBE,

## TRAGÉDIE.

Représentée en 1774.

## AVIS DES EDITEURS

*De l'édition de Lausanne.*

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769, sous le nom de *M. Lantin*, & on la donna comme la tragédie de *Mairet*, refaite.

La *Sophonisbe* de *Mairet* est la première pièce régulière qu'on ait vue en France, & même long-temps avant *Corneille*.

C'est par-là qu'elle est précieuse, & qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas à la vérité un seul vers de *Mairet* dans la pièce; mais on a suivi sa marche autant qu'on l'a pu, surtout dans la première & dans la dernière scène. C'est un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie française, lorsqu'elle est sur le bord de son tombeau.

Nous imprimons cette pièce sur le propre manuscrit de l'auteur, soigneusement revu & corrigé par lui; & c'est jusqu'ici la seule édition à laquelle on doit avoir égard.

A M O N S I E U R  
L E D U C  
D E L A V A L L I E R E ,

GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,  
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c. &c. (\*)

M O N S I E U R L E D U C ,

Q U O I Q U E les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de *Mairet*, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature française, de présider à l'histoire du théâtre la plus complete. Presque tous les sujets des pièces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. *Lantin*, auteur de plusieurs poèmes singuliers

(\*) Cette épître dédicatoire est supprimée dans l'édition de Lausanne, sans doute parce que l'auteur y supposait que cette pièce était la tragédie de *Mairet*, refaite par M. *Lantin*, & que l'avertissement qui précède détruit cette supposition.

qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si l'auteur a rendu quelque service à la scène française, en habillant la Sophonisbe de *Mairet* à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de *Mairet*, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclu du théâtre, & qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par les expressions surannées; & par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite long-temps avant le *Cid*, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, & qui mit le théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le prélat *Georgio Trifino*, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai, plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie ornée de chœurs fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; & quelle prose encore! Vous avez, Monseigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre

langue n'était pas formée , elle ne le fut que par nos premiers académiciens ; & il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie , il commença par imiter les Italiens , il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis ; les unités de lieu , de temps & d'action furent scrupuleusement observées dans sa *Sophonisbe*. Elle fut composée dès l'an 1629 , & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne & l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique , furent prosrites par *Mairet* ; mais il ne put chasser je ne fais quelle familiarité comique , qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile , & qu'on a pour excuse de pouvoir dire , *cela est naturel*. Ces naïvetés furent long-temps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid* , composé long-temps après la *Sophonisbe* :

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans *Cinna* :

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi , il ne faut pas s'étonner que le style de *Mairet* , qui nous choque tant aujourd'hui , ne révoltât personne de son temps.

*Cornille* surpassa *Mairet* en tout , mais il ne le fit point oublier ; & même , quand il voulut traiter le sujet de *Sophonisbe* , le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet*.

Vous avez souvent dit , M. le Duc , la raison

de cette préférence ; c'est qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la pièce de *Mairet*, & aucun dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne Sophonisbe est surtout admirable : c'est un coup de théâtre, & le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous présenter un hommage digne de vous, en ressuscitant la mère de toutes les tragédies françaises, laissée depuis quatre-vingts ans dans son tombeau.

Ce n'est pas que *M. Lantin*, en ranimant la Sophonisbe, lui ait laissé tous ses traits ; mais enfin le fond est entièrement conservé. On y voit l'ancien amour de *Massinisse* & de la veuve de *Siphax* ; la lettre écrite par cette carthaginoise à *Massinisse* ; la douleur de *Siphax*, sa mort ; tout le caractère de *Scipion*, la même catastrophe, & surtout point d'épisode, point de rivale de Sophonisbe, point d'amour étranger dans la pièce.

Je fais pourquoi *M. Lantin* n'a pas laissé subsister ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime & se marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé ; mais il est énergique, & il était consacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Massinisse* n'eût aimé Sophonisbe que le jour de la prise de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement long-temps auparavant ; & un amour d'un moment n'intéresse jamais : aussi c'est *Scipion* qui prononçait ce vers, & *Scipion* était mal informé.

Quoi

Quoi qu'il en soit, c'est à vous, M. le Duc, & à vos amis, à décider si cette première tragédie régulière qui ait paru sur le théâtre de la France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de *Montmorency*; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite, c'est la première tragédie qui fut représentée devant *Louis XIII.* Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, & se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte est trop court; mais le cinquième d'*Athalie* n'est pas beaucoup plus long; & d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des langueurs & des inutilités.

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naissant qui peut contribuer à décorer un monument respectable, qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite est déjà fort ancienne elle-même, puisqu'il y a plus de cinquante ans que M. *Lantin* est mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je suis) qu'il ait réussi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original: mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la *Sophonisbe* de *Mairet*, on pourra retoucher celle de M. *Lantin*. La

même plume qui a corrigé le Venceslas pourrait faire revivre aussi la Sophonisbe de *Cornille*, dont le fond est très-inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agéfilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Dom Sanche d'Arragon, la Toison d'Or, Andromède; enfin tant de pièces de *Cornille*, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, & qui ne furent jamais lues de personne après leur chute. Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne put être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de *Livie* & de *l'Infante* dans ses meilleures pièces: ce ferait à la fois rendre service à la mémoire de *Cornille* & à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise ferait digne de votre protection, & même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce, qui étant corrigée pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'Astrate de *Quinault*, le Scévole de *Durier*, l'Amour tyrannique de *Scudéri*, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre est, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens

font encore nos maîtres en musique, en peinture; les Anglais en philosophie; mais dans l'art des *Sophocle*, nous n'avons point de rivaux. Il est donc essentiel de protéger les talens par lesquels les Français sont au-dessus de tous les peuples. Les sujets commencent à s'épuiser; il faut donc remettre sur la scène tous ceux qui ont été manqués, & dont il est aisé de tirer un grand parti.

Je foudets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

P E R S O N N A G E S.

SCIPION, consul.

LELIE, lieutenant de *Scipion*.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'*Asdrubal*, femme de  
*Siphax*.

MASSINISSE, roi d'une partie de la  
Numidie.

ACTOR, attaché à *Siphax* & à *Sophonisbe*.

ALAMAR, officier de *Siphax*.

PHÆDIME, dame Numide attachée à  
*Sophonisbe*.

Soldats Romains.

Soldats Numides.

Licteurs.

*La scène est à Cirthe, dans une salle du château,  
depuis le commencement jusqu'à la fin.*

le

la

à

,





Connaissez votre feing. Rougissez & tremblez.

*Sophocle actori Act. 2*

*J. M. Moreau del. J. F. G. in oleo. 1786.*

*Dambrau sculp.*

# SOPHONISBE,

## TRAGÉDIE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse !  
Sophonisbe ! ma femme ! écrire à Massinisse !  
A l'ami des Romains ! Que dis-je ? à mon rival !  
Au déserteur heureux du parti d'Annibal,  
Qui me poursuit dans Cirthe, & qui bientôt peut-être  
De mon trône usurpé fera l'indigne maître !  
J'ai vécu trop long-temps. O vicieuse ! ô destins !  
Ah ! que nos derniers jours sont rarement fereins !  
Que tout sert à ternir notre grandeur première,  
Et qu'avec amertume on finit sa carrière !  
A mes sujets lassés ma vie est un fardeau,  
On insulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.  
Lâches, j'y descendrai, mais non pas sans vengeance.

*(aux Soldats.)*

Que la reine à l'instant paraisse en ma présence.

*(il s'assied, & lit la lettre.)*

Qu'on l'amène, vous dis-je : époux infortuné,  
Vieux soldat qu'on trahit, monarque abandonné

Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse ?  
 Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse ?  
 Cet objet criminel, à tes pieds immolé,  
 Raffermera-t-il mieux ton empire ébranlé ?  
 Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire ?  
 Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire ?  
 Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;  
 Ranime dans leur sang tes languissantes mains ;  
 Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.  
 Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable ;  
 Et l'on dira du moins, en respectant mon nom,  
 Il mourut en soldat des mains de Scipion.

## S C E N E I I.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

**Q**UE voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie  
 Traîne ici votre épouse avec ignominie ?  
 Vos Numides tremblans, courageux contre moi,  
 Pour la première fois ont bien servi leur roi :  
 A votre ordre suprême ils ont été dociles.  
 Peut-être sur nos murs ils feraient plus utiles ;  
 Mais vous les employez dans votre tribunal  
 A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !  
 Je conçois leur valeur, & je lui rends justice.  
 Quel est mon crime enfin ? quel sera mon supplice ?

SIPHAX, lui donnant la lettre.

Connaissez votre feing : rougissez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont défolés,

J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie  
 Aux fiers brigands du Tibre en deux mois affermie.  
 Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,  
 M'ont fait rougir, Seigneur; mais je ne tremble pas.

S I P H A X.

Perfide !

S O P H O N I S B E.

Epargnez-moi cette injure odieuse,  
 Pour vous, pour votre femme également honteuse.  
 Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui;  
 Et le dernier affaut se prépare aujourd'hui.  
 J'écris à Massinisse en cette conjoncture,  
 Je rappelle à son cœur les droits de la nature,  
 Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit :  
 Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

(elle lit.)

- » Vous êtes de mon sang; je vous fus long-temps chère. (a)
- » Et vous persécutez vos parens malheureux.
- » Soyez digne de vous, le brave est généreux :
- » Reprenez votre gloire, & votre caractère,

( Siphax lui arrache la lettre. )

Hé bien, ai-je trahi mon peuple & mon époux ?  
 Est-il temps d'écouter des sentimens jaloux ?  
 Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?  
 La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,  
 A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.  
 Quel en était le but ? quel était mon dessein ?  
 Pouvez-vous l'ignorer, & faut-il vous l'apprendre ?  
 Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,  
 S'il est quelque ressource à nos calamités,  
 Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.

D d 4

Aux yeux de Scipion, de Massinisse même ,  
 Ma main joint des lauriers à votre diadème ;  
 Elle combat pour vous ; & sur ce mur fatal ,  
 Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal :  
 Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne ,  
 Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

S I P H A X .

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront  
 Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !  
 Et, portant à ce point votre insultante audace ,  
 C'est donc pour votre roi que vous demandez grace ?  
 Allez, peut-être un jour vos funestes appas  
 L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.  
 Massinisse, en tout temps mon fatal adverfaire,  
 Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire ;  
 Il m'osa disputer mon trône & votre cœur :  
 C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur ,  
 Que de vous souvenir de son feu téméraire.  
 Vos soins injurieux redoublent ma colère ;  
 Et ce fatal aveu, dont je me sens confus ,  
 A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

S O P H O N I S B E .

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,  
 Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrettes :  
 Mais vos maux sont les miens ; qu'ils puissent vous toucher.  
 Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher  
 De l'avoir préféré (non sans quelque courage)  
 Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage ;  
 D'avoir tout oublié pour suivre votre sort ,  
 Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.  
 Massinisse m'aimait, & j'aimais ma patrie ;  
 Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.

Mais si je suis coupable en implorant pour vous  
 Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux ,  
 Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable ,  
 Si je veux vous sauver, la faute est excusable.  
 Vous avez, croyez-moi, des foins plus importants.  
 Bannissez des soupçons, partage des amans,  
 Des cœurs efféminés dont l'oïfive mollesse  
 Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse.  
 Un foin bien différent nous occupe en ce jour ;  
 Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour :  
 Il n'est pas fait pour nous. Ecoutez, le temps presse :  
 Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse ,  
 Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

## S I P H A X.

Je vais donc la chercher ; je vais loin de vos yeux  
 Eteindre dans mon sang ma vie & mon outrage.  
 J'ai tout perdu ; les dieux m'ont laissé mon courage.  
 Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.  
 Carthage m'a promis un plus noble secours ;  
 Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :  
 Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.  
 Ne craignez rien pour moi, je fais sauver mes mains  
 Des fers de Massinisse, & des fers des Romains.  
 Sachez qu'un autre époux, & surtout un Numide  
 Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.  
 Vous l'êtes ; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,  
 Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.  
 Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame  
 Les dehors affectés d'une inutile flamme.  
 L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;  
 Je voulais un vrai zèle, & vous n'en avez pas.

Mais je fais mourir feul; j'y cours; & cette épée  
 D'un fang que j'ai chéri ne fera point trempée.  
 Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,  
 Ne recherchent fur vous le fang de votre roi.  
 Redoutez nos tyrans, & jufqu'à Maffiniffe;  
 Si leurs bras font armés, c'est pour votre fupplice.  
 C'est le fang d'Annibal que leur haine pourfuit,  
 Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.  
 Je prodigue avec joie un vain refte de vie;  
 Je pérís glorieux, & vous mourrez punie.  
 Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur  
 D'avoir prié pour moi mon superbe opprefleur.  
 Je cours aux murs fanglans que fes armes détruifent.  
 Laissez-moi, fuyez-moi: vos remords me fuffifent.

## S O P H O N I S B E.

Non, Seigneur, malgré vous je marche fur vos pas;  
 Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.  
 Je cherche autant que vous une mort glorieufe:  
 Vos malheureux foupçons la rendraient trop honteufe.  
 Je vous fuis.

## S I P H A X.

Demeurez, je l'ordonne: je pars;  
 Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

AH, Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laisse, & vous devez tout craindre.

Je vous vois tous les deux également à plaindre:  
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort, il a laissé

Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.  
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,  
Quand il me préférait une mort assurée;  
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,  
Devoilant l'avenir, & lisant dans mon cœur,  
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable  
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui  
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.  
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;  
Il l'a trouvé peut-être; & ce triste entretien  
Ne m'annonce que trop son désastre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.  
Sa haine contre Rome & contre Massinisse

Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux :  
 Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.  
 Il voit la mort de près ; & l'esprit le plus ferme  
 Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.  
 Mais si quelque succès secondait sa valeur,  
 Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,  
 Vous verriez aisément son amitié renaitre.  
 Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.  
 Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans ;  
 Ils le feront toujours.

## S O P H O N I S B E .

Phédime, il n'est plus temps.  
 Je vois de tous les deux la destinée affreuse :  
 Il s'avance au trépas. Je suis plus malheureuse.

## P H Æ D I M E .

Espérez,

## S O P H O N I S B E .

J'ai perdu mes Etats, mon repos,  
 L'estime d'un époux, & l'amour d'un héros.  
 Je suis déjà captive, & dans ce jour peut-être  
 Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,  
 Et recevoir des lois d'un amant indigné,  
 Qui m'eût rendue heureuse, & que j'ai dédaigné.  
 Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,  
 Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,  
 Tu fais que j'étouffai, dans mon secret ennui,  
 L'intérêt & le sang qui me parlaient pour lui.  
 Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même,  
 Je soutins contre moi l'honneur du diadème,  
 Je demurai fidelle à mon père Asdrubal,  
 A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.

L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.  
 D'un amant irrité je bravai la furie.  
 Un front cicatrisé par la guerre & le temps  
 Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans;  
 Puisqu'il détestait Rome, il eut la préférence.

Massinisse revient armé de la vengeance;  
 Il entre en nos Etats, la victoire le fuit;  
 Aidé de Scipion son bras a tout détruit :  
 Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.

A quels dieux recourir dans ce péril funeste ?  
 Était-ce un si grand crime, était-il si honteux  
 D'avoir cru Massinisse & noble & généreux ?  
 D'avoir pour mon époux imploré sa clémence ?  
 Dans mon illusion j'avais quelque espérance :  
 Ma prière & mes pleurs auraient pu le flatter;  
 Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter;  
 Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime ,  
 Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.  
 Tous deux font contre moi, tous deux règlent mon sort;  
 Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

S C E N E I V.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

A C T O R.

**R**EINE, dans ce moment le secours de Carthage  
 Sous nos remparts sanglans s'est ouvert un passage.  
 On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas  
 Sont trop près du carnage, & du champ des combats.

Le roi, couvert de fang, m'ordonne de vous dire  
Que loin de ce palais vous vous laissez conduire.  
J'obéis.

S O P H O N I S B E .

Je vous suis, Acteur: vous lui direz  
Que ses ordres pour moi feront toujours sacrés;  
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,  
(b) M'éloigner du danger, c'est trop me faire outrage.  
Dieux! par quel fort cruel ai-je à craindre en un jour  
Maffiniffe & Siphax, les Romains & l'amour!  
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abyme,  
Ils ont tous fait ma perte, & frappé leur victime.

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

S O P H O N I S B E , P H Æ D I M E .

P H Æ D I M E .

QUEL tumulte effroyable au loin se fait entendre ?  
 Quels feux sont allumés ? la ville est-elle en cendre ?  
 Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.

Dans ces fallons déserts , ouverts de tous côtés ,  
 Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes ,  
 Aux pieds de ces autels avec moi gémissantes .  
 Nous rappelons en vain par nos cris , par nos pleurs ,  
 Des dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs .

S O P H O N I S B E .

Leurs plaintes , leurs douleurs , cette effrayante image  
 Ont étonné mes sens , ont troublé mon courage :  
 Phédime , ce moment m'accable ainsi que toi .  
 Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi  
 Dégénère aujourd'hui en mes veines glacées ;  
 Le désordre & la crainte agitent mes pensées :  
 J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours  
 Qui du pied du palais conduisent à nos tours :  
 Tout est fermé pour moi . Je marchais égarée ;  
 L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée ,  
 Pâle , sanglante , horrible , & l'air plus furieux  
 Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux .

Est-ce une illusion sur mes sens répandue ?  
 Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue ,  
 Un présage, un arrêt des enfers & du fort ?  
 Siphax en ce moment est-il vivant ou mort ?  
 J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.  
 Je ne fais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;  
 Je ne fais où je vais. Tout m'alarme & me nuit,  
 Et je crois voir encore un dieu qui me poursuit.  
 Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable ,  
 Frappe, voilà mon cœur ; il n'était point coupable :  
 Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour ,  
 Vaincu dès sa naissance & banni sans retour.  
 Je n'offensai jamais l'hymen & la nature.  
 Grand Dieu ! tu peux frapper ; va, ta victime est pure.

P H Æ D I M E .

Ah ! nous allons du ciel favoir les volontés.  
 Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs désertés,  
 Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent ,  
 Et sous leurs gonds d'airain les portes en mugissent . . .  
 On entre, on vient à vous : je reconnais A&or.

## S C E N E I I .

S O P H O N I S B E , P H Æ D I M E , A C T O R .

S O P H O N I S B E .

**M**INISTRE de mon roi, qui vous amène encor ?  
 Qu'a-t-on fait ? que deviens-je ? & qu'allez-vous m'apprendre ?

A C T O R .

Le dernier des malheurs.

S O P H O N I S B E .

Ah ! je m'y dois attendre.

A C T O R .

A C T O R.

Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,  
 A peine en fureté j'avais mis vos beaux jours,  
 Et j'avais refermé la barrière sacrée,  
 Par qui de ce palais la ville est séparée;  
 J'ai revolé soudain vers ce roi malheureux,  
 Digne d'un meilleur fort, & digne de vos vœux;  
 Son courage, aussi grand qu'il était inutile,  
 D'un effort passager soutient son bras débile.  
 Sur la brèche à la fin, de cent coups renversé,  
 Dans ces débris sanglans il tombe terrassé.  
 Il meurt.

S O P H O N I S B E.

Ah! je devais, plus que lui poursuivie,  
 Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie.  
 Il ne l'a pas voulu.

A C T O R.

Si dans un tel malheur  
 Quelque soulagement reste à notre douleur,  
 Daignez apprendre au moins combien, dans sa victoire,  
 Le jeune Massinisse a mérité de gloire.  
 Qui croirait qu'un héros si fier, si redouté,  
 Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,  
 Et dont l'esprit superbe a tant de violence,  
 Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?  
 A peine il s'est vu maître, il nous a pardonné.  
 De blessés, de mourans, de morts environné,  
 Il a donné soudain, de sa main triomphante,  
 Le signal de la paix au sein de l'épouvante.  
 Le carnage & la mort s'arrêtent à sa voix.  
 Le peuple encor tremblant lui demande des lois;

Tant le cœur des humains change avec la fortune

S O P H O N I S B E .

Le ciel semble adoucir la misère commune,  
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains  
D'un prince de ma race, & non pas des Romains.

A C T O R .

Le juste & premier soin de l'heureux Massinisse  
Est d'appaier les dieux par un prompt sacrifice,  
De dresser un bûcher à votre auguste époux.  
Il garde jusqu'ici le silence sur vous ;  
Mais dès que j'ai paru, Madame, en sa présence,  
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance  
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux  
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.  
Il m'a fait appeler ; & respectant mon zèle,  
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,  
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi  
Cette même amitié qui servit votre roi.  
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes ;  
Il justifie en tout le succès de ses armes ;  
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

S O P H O N I S B E .

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.  
Quoi ! les Carthaginois que je crus invincibles,  
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,  
Qui jusqu'au capitolé avaient porté leurs pas,  
Ont paru devant Cirthe, & ne la sauvent pas !

A C T O R .

Scipion combattait : ils ne sont plus. . .

S O P H O N I S B E .

Carthage,

Tu feras comme moi réduite à l'esclavage ;

Nous périrons ensemble. O Cirthe ! ô mon époux,  
 Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous,  
 Le sort des Scipions est donc de tout détruire !

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah ! tout sert à me nuire.

Annibal est trop loin. Je suis esclave.

ACTOR.

O Dieux !

Fléchissez Massinisse . . . Il avance en ces lieux ;  
 Il vient suivi des siens : il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître :  
 Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,  
 Et ma gloire passée, & tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Chefs  
 Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

IL est juste après tout que son cœur me haïsse.  
 Elle m'a cru barbare. Eh ! le suis-je, grands Dieux !  
 Devais-je être en effet si coupable à ses yeux !

Ec 2

Ador, vous que je vois dans ce moment prospère  
 Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,  
 Je vous prends à témoin si l'inhumanité  
 A fouillé ma victoire & ma félicité;  
 Si, triste imitateur des vengeances romaines,  
 J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.  
 Des guerriers généreux par la mort épargnés,  
 Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,  
 A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,  
 Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice?  
 Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien,  
 En soldat, en monarque, & plus en citoyen.  
 Je ramène avec moi la liberté numide.  
 D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,  
 Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,  
 Craint toujours Massinisse, & fuit avec horreur?  
 Suis-je un Romain?

A C T O R.

Seigneur, on la verra sans doute  
 Révérer avec nous la main qu'elle redoute:  
 Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.  
 Le sang de son époux fut par vous répandu;  
 Et n'osant regarder son vainqueur & son juge,  
 Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

M A S S I N I S S E.

Ils l'ont mal défendue: & pour vous dire plus,  
 Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,  
 Ses outrages honteux au sang de Massinisse,  
 Sous ses pas égarés creusaient ce précipice:  
 Elle y tombe; elle en doit accuser son erreur.  
 Ah! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.

Allez, & dites-lui qu'il est peu de prudence  
 A dédaigner un maître, à braver sa puissance.  
 Je veux qu'elle paraisse en ce même moment;  
 Mon aspect odieux fera son châtement:  
 Je n'en prendrai point d'autre; & sa fierté farouche  
 S'humilira du moins, puisqu'il ne la touche.

(*Aëtor s'en va.*)

S C E N E I V.

MASSINISSE, ALAMAR, Guerriers Numides.

M A S S I N I S S E.

**H**E bien, nobles guerriers, chers appuis de mes droits,  
 Cirthe est-elle tranquille? a-t-on fui mes lois?  
 Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre?

A L A M A R.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre,  
 Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,  
 De tant de nations ces illustres tyrans,  
 Descendans prétendus du grand dieu de la guerre,  
 Qui pensent être nés pour asservir la terre.  
 On dit que Scipion veut s'arroger le prix  
 De tant d'heureux travaux pour vos mains entrepris;  
 Qu'il veut seul commander.

M A S S I N I S S E.

Qui? lui! dans mon partage!  
 Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!  
 Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis!

A L A M A R.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

E c 3

M A S S I N I S S E .

Nous verrons; j'ai vaincu, je suis dans mon empire,  
 Je règne & je suis las, puisqu'il faut vous le dire,  
 Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,  
 Sur son fier tribunal assis pour me juger:  
 C'en est trop.

A L A M A R .

Cependant, nous devons vous apprendre  
 Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,  
 Au lieu même où Siphax est mort en combattant,  
 Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,  
 Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

M A S S I N I S S E .

Donnez. (*il lit.*) Ah! qu'ai-je lu? Ciel! ô surprise extrême!  
 Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait!  
 A fléchir son amant sa fierté se pliait?  
 Elle a connu mon ame, elle a vaincu la sienne.  
 Ses yeux se sont ouverts; & sa fatale haine,  
 Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner,  
 Me croyait assez grand pour savoir pardonner!  
 Epouse de Siphax, tu m'as rendu justice;  
 Ta lettre a mis le comble à mon destin propice;  
 Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.  
 Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....  
 Courons vers Sophonisbe.... Ah! je la vois paraître.

S C E N E V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHEDIME,  
Gardes.

S O P H O N I S B E.

SI le fort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,  
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,  
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,  
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidelle,  
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,  
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.  
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

*(Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.)*

Ne me retenez point, & laissez mon courage  
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;  
Non pas à vos succès, non pas à la terreur  
Qui marchait devant vous, que suivait la fureur,  
Et qui vous a donné cette grande victoire,  
Mais au cœur généreux si digne de sa gloire,  
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,  
A plaint son rival même, a fait ce qu'il a dû;  
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;  
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre,  
Qui foumet les vaincus à force de bienfaits,  
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

M A S S I N I S S E.

C'est vous, auguste Reine, en tout temps révérée, (c)  
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée;  
Et je conserverai jusqu'au dernier moment  
De vos nobles leçons ce digne monument.

E c 4

La lettre que tantôt vous m'avez adressée,  
Par la faveur des dieux sur la brèche laissée,  
Remise en mon pouvoir est plus chère à mon cœur  
Que le bandeau des rois, & le nom de vainqueur.

S O P H O N I S B E.

Quoi! Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue;  
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

M A S S I N I S S E.

J'ai voulu défarmer votre injuste courroux.

S O P H O N I S B E.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

M A S S I N I S S E.

Parlez.

S O P H O N I S B E.

Je la demande au nom de ma patrie,  
Du sang de mon époux, qui s'élève & qui crie,  
De votre honneur surtout, & des rois nos aïeux,  
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.  
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre  
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

M A S S I N I S S E.

Qui! vous en leur pouvoir! & d'un pareil affront  
Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front! (d)  
Je commande dans Cirthe, & c'est assez vous dire  
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

S O P H O N I S B E.

En vous le demandant, je n'en ai point douté.

M A S S I N I S S E.

Je fais qu'ils sont jaloux de leur autorité;  
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire  
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.

„ Allez, ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir :  
 „ Je saurai les braver, si j'ai su les servir.  
 „ Ils vous respecteront; vos frayeurs sont injustes.  
 „ Vous avez attesté tous ces mânes augustes,  
 „ Tous ces rois dont le sang, dans nos veines transmis,  
 „ S'indigna si long-temps de nous voir ennemis.  
 „ Je les prends à témoins, & c'est pour vous apprendre  
 „ Que j'ai pu comme vous mériter d'en descendre.  
 La nièce d'Annibal, & la veuve d'un roi,  
 N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.  
 Je fais qu'un tel opprobre, un si barbare usage  
 Est consacré dans Rome, & commun dans Carthage.  
 Il finirait pour vous, si je l'avais suivi.  
 Le sang dont vous fortiez n'aura jamais servi.  
 Ce front n'était formé que pour le diadème.  
 Gardez dans ce palais l'honneur du rang suprême;  
 Ne pensez pas surtout qu'en ces tristes momens,  
 Mon cœur laisse éclater ses premiers sentimens.  
 Je n'en rappelle point la déplorable histoire;  
 Je fais trop respecter vos malheurs & ma gloire,  
 Et même cet amour par vous trop dédaigné.  
 Je règne dans ces murs où vous avez régné:  
 Les trésors de Siphax y sont en ma puissance;  
 Je vous les rends, Madame, & voilà ma vengeance.  
 Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds:  
 Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.  
 Vous me rendrez justice, & c'est ma récompense.  
 A mes nouveaux sujets je cours en diligence  
 Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,  
 Et que déjà leur maître eût dû leur accorder:  
 Ils vont renouveler leur hommage à leur reine;  
 Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

## S C E N E V I

S O P H O N I S B E , P H Æ D I M E .

S O P H O N I S B E .

**J**E demeure interdite. Un si grand changement  
 A faisi mes esprits d'un long étonnement.  
 Que je l'ai mal connu !... Faut-il qu'un si grand-homme  
 Ait détruit mon pays & qu'il ait servi Rome !  
 Tous mes sens font ravés , mais ils font effrayés.  
 Scipion dans nos murs , Massinisse à mes pieds ,  
 Sophonisbe en un jour captive & triomphante ,  
 L'ombre de mon époux terrible & menaçante ,  
 Le comble des horreurs & des prospérités ,  
 Les fers , le diadème à mes yeux présentés ;  
 Ce rapide torrent de fortunes contraires ,  
 Me laisse encor douter de mes destins prospères.

P H Æ D I M E .

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.  
 S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux ,  
 S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête ,  
 Et les lauriers sanglans qui couronnent sa tête ,  
 Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur  
 Que toutes les vertus , l'alliance & l'honneur.  
 Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire ,  
 Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire ,  
 Autorisent les feux que vous vous reprochiez :  
 La gloire qui le fuit les a justifiés.  
 Non , ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée  
 Vous viviez sous le nom de reine détrônée ,

Qu'on vous laiffé un vain titre, & qu'un bandeau royal  
 D'un front chargé d'ennuis foit l'ornement fatal;  
 La pitié peut donner ces honneurs inutiles,  
 D'un malheur véritable amufemens ftériles;  
 L'amour ira plus loin; j'ofe vous en flatter:  
 Siphax eft au tombeau....

S O P H O N I S B E.

Ceffe de m'infultcr;  
 Ne me présente point ce qui me déshonore:  
 Tu parles à fa veuve, & fon fang fume encore.

P H Æ D I M E.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter.  
 L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

S O P H O N I S B E.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon ame.  
 J'ai repouffé les traits de ma funefte flamme;  
 Oui, ce feu fi long-temps dans mon fein renfermé  
 S'eft avec violence aujourd'hui rallumé.  
 Peut-être on m'aime encore, & j'oferais le croire;  
 Je pourrais me flatter d'une telle victoire,  
 Je pourrais à mon joug attachant mon vainqueur  
 Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur, (e)  
 Ma flamme déclarée & fi long-temps fe crète,  
 Ma fierté, ma vengeance à la fin fatisfaitte,  
 Maffiniffe en mes bras ferait d'un plus grand prix  
 Que l'empire du monde aux Romains tant promis.  
 Mais je vais, s'il fe peut, t'étonner davantage.  
 Malgré l'illufion d'un fi cher avantage,  
 Malgré l'amour enfin dont je reffens les coups,  
 Maffiniffe jamais ne fera mon époux.

## P H Æ D I M E .

Pourquoi le refuser? pourquoi si son courage  
 Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,  
 Si de l'Afrique entière il fe fait la grandeur,  
 Si du sang de nos rois relevant la splendeur,  
 Si du sang d'Annibal....

## S C E N E V I I .

S O P H O N I S B E , P H Æ D I M E , A C T O R .

## A C T O R .

**R**EINE, il faut vous apprendre  
 Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.  
 On le nomme Lélie; & le bruit se répand  
 Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.  
 Sa fuite avec mépris nous insulte & nous brave:  
 Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave:  
 Leur fierté nous vantait, je ne fais quel Sénat,  
 Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Consulat,  
 La majesté de Rome; &, sans plus les entendre,  
 Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

## S O P H O N I S B E .

Brave & fidelle ami, je compte sur ta foi,  
 Sur les sermens sacrés de notre nouveau roi,  
 Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître;  
 Je mourrai digne d'elle, & sans trône, & sans maître.

A C T O R.

Que de maux à la fois accumulés sur nous!

S O P H O N I S B E.

Aôtor, quand il le faut, je fais les braver tous.

Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,

Aurait vu Sophonisbe éгалer son courage.

De ces Romains du moins j'égalerais l'orgueil

Et je les défirai, du bord de mon cercueil.

*Fin du second acte.*

## A C T E I I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

LELIE, MASSINISSE *affis*, Soldats romains,  
Soldats Numides *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

L E L I E .

VOTRE ame impatiente était trop alarmée  
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée,  
Qu'importe un vain discours du foldat répété  
Dans le fein de l'ivresse & de l'oïfiveté ?  
Laiſſons parler le peuple ; il ne peut rien connaître :  
Il veut percer en vain les ſecrets de ſon maître ;  
Et ceux de Scipion, dans ſon fein retenus ,  
Seigneur , avant le temps ne ſont jamais connus.

M A S S I N I S S E .

Quelquefois un bruit ſourd annonce un grand orage .  
Tout aveugle qu'il eſt, le peuple le préſage ;  
Rien n'eſt à dédaigner : les publiques rumeurs  
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.  
Je veux approfondir ces diſcours qu'on mépriſe.  
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchiſe  
Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.  
Les Romains autrefois aimaiènt la vérité.  
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,  
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.  
Aurait-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?  
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?

A C T E T R O I S I E M E. 447

Que pensez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

L E L I E.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,  
Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités :  
La justice & la loi régulent ses volontés.

Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême.  
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même  
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer :  
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.

Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.  
Vous savez qu'Annibal est déjà vers Utique,  
Qu'il fuit l'aigle romaine, & que dans son pays  
De ses Carthaginois ramenant les débris,  
Il vient de Scipion défier la fortune.

Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.  
Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats.

M A S S I N I S S E.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

L E L I E.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe est sa nièce :  
C'est vous en dire assez.

M A S S I N I S S E, *en se levant.*

Ecoutez : le temps presse :

Je veux une réponse, & savoir à l'instant  
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

L E L I E.

Lieutenant du Consul, je n'ai point fa puissance ;  
Mais si vous demandez, Seigneur, ce que je pense  
Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,  
Je crois que leur destin n'appartient qu'au Sénat.

M A S S I N I S S E.

Au Sénat ! Et qui suis-je ?

L É L I E.

Un allié, sans doute,  
 Un roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,  
 Que Rome favorise, & qui doit accorder  
 Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

*(il se lève.)*

C'est au seul Scipion de faire le partage.  
 Il récompensera votre noble courage,  
 Seigneur, & c'est à vous de recevoir ses lois,  
 Puisqu'il est notre chef & qu'il commande aux rois.

M A S S I N I S S E.

Je l'ignorais, Lélie, & ma condescendance  
 N'avait point reconnu tant de prééminence;  
 Je pensais être égal à ce grand citoyen,  
 Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.  
 Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.  
 J'ai d'autres intérêts, & plus pressans, peut-être  
 Que ceux de disputer du rang des Souverains,  
 Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.  
 Répondez: ose-t-il disposer de la reine?

L É L I E.

Il le doit.

M A S S I N I S S E.

Lui!... Mon cœur ne se contient qu'à peine.

L É L I E.

C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.  
 Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.  
 Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,  
 Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre?  
 Vous de la race entière éternel ennemi,  
 Vous du peuple romain le vengeur & l'ami.

M A S S I N I S S E.

M A S S I N I S S E.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,  
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.  
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin;  
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

L É L I E.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

M A S S I N I S S E.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie  
D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.  
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés.  
Mes secours l'ont sauvée; & dès qu'elle respire,  
Sur les rois, sur moi-même elle afferme l'empire;  
Elle se fait un jeu, dans ses murs fortunés,  
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés;  
Elle met à ce prix sa faveur passagère.  
Scipion qui m'aima se dément pour lui plaire:  
Il me trahit!

L É L I E.

Seigneur, qui vous a donc changé?

Quoi! vous feriez trahi quand vous feriez vengé!  
J'ignore si la reine en triomphe menée  
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;  
Mais en perdriens-nous votre utile amitié?  
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

M A S S I N I S S E.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la respecte.  
La foi romaine enfin me devient trop suspecte.  
De ma protection tout Numide honoré,  
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré.  
Et vous insulteriez une femme, une reine!  
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne

Les mains , les mêmes mains que je viens d'affranchir !

L É L I E .

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

M A S S I N I S S E .

Le fléchir ! apprenez qu'il est une autre voie  
De priver les Romains de leur injuste proie.  
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,  
Seigneur , ne dépendra ni de vous ni de lui.  
Je l'espère du moins.

L É L I E .

Tout ce que je puis dire,  
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire.  
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,  
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.  
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injustices ;  
Il a d'un digne prix reconnu vos services ;  
Il vous chérit encor : mais craignez qu'un refus  
Ne vous attire ici des ordres absolus.

(il sort avec les soldats romains.)

S C E N E I I .

MASSINISSE, ALAMAR. *Les Soldats Numides  
restent au fond de la scène.*

M A S S I N I S S E .

**D**es ordres ! vous, Romains ! ingrats dont ma vaillance (f)  
A fait tous les succès , & nourri l'insolence ;  
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouïs ,  
A peine prononcés n'ont pas été punis !

Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure;  
 Règne, l'honneur l'ordonne & l'amour t'en conjure;  
 Règne pour être libre, & commande avec moi....  
 Va, Massinisse enfin sera digne de toi.  
 Des fers! ah! que je vais réparer cet outrage!  
 Que j'étais insensé de combattre Carthage!

(à sa suite.)

Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,  
 Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?  
 Vous avez entendu ce discours téméraire.

A L A M A R.

Nous en avons rougi de honte & de colère.  
 Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter;  
 Sur leur superbe tête il le faut rejeter.

M A S S I N I S S E.

Rome hait tous les rois, & les croit tyranniques.  
 Ah! les plus grands tyrans ce sont les républiques:  
 Rome est la plus cruelle.

A L A M A R.

Il est juste, il est temps  
 D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfans.  
 L'alliance avec eux n'était que passagère;  
 La haine est éternelle.

M A S S I N I S S E.

Aveugle en ma colère,  
 Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir!  
 Si je les ai fauvés, songeons à les punir.  
 Me feconderez-vous?

A L A M A R.

Nous sommes prêts sans doute:  
 Il n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.

F f 2

Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur;  
 Ils savent mieux tromper, & c'est-là leur grandeur;  
 Mais nous savons au moins combattre comme eux-mêmes.  
 Commandez, annoncez vos volontés suprêmes.  
 Ce fameux Scipion n'est pas plus craint de nous  
 Que ce faible Siphax abattu sous nos coups.

## M A S S I N I S S E .

Ecoutez, Annibal est déjà dans l'Afrique;  
 La nouvelle en est sûre; il marche vers Utique:  
 Pourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

## A L A M A R .

Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

## M A S S I N I S S E .

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie  
 Aux brigands insolens qu'un Sénat nous envoie;  
 Effaçons dans leur sang le crime trop honteux,  
 Et le malheur, surtout, d'avoir vaincu pour eux.  
 Annibal n'est pas loin; croyez que ce grand homme  
 Peut encore une fois se montrer devant Rome;  
 Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.  
 Que ces bords africains, que ce sanglant séjour  
 Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,  
 Qui, sous le nom d'amis, sont nos barbares maîtres.  
 La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;  
 Les vaincus enhardis pourront nous seconder.  
 Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe;  
 Et tout homme est soldat contre la tyrannie.  
 Préparez les esprits irrités & jaloux,  
 Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:  
 Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,  
 Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:

ACTE TROISIEME. 453

Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,  
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

A L A M A R.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,  
Le succès en est sûr, & tout nous favorise.  
Nous suivons Massinisse: & ces tyrans surpris  
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

M A S S I N I S S E.

Revenez à mon camp, je vous joins dans une heure;  
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.  
Je marche à votre tête; & s'il vous faut périr,  
Mes amis, j'ai fu vaincre, & je saurai mourir.

S C E N E I I I.

S O P H O N I S B E, M A S S I N I S S E.

S O P H O N I S B E.

**S**EIGNEUR, en tous les temps, par le ciel pour suivie,  
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.  
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,  
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,  
Vous avez d'un seul mot écarté les orages  
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;  
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon sort  
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,  
Par vous seul confondue, & par vous rassurée,  
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,  
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,  
Me servirait d'égide, & ferait respecté.

Ff 3

Je ne m'attendais pas qu'on flétrit votre ouvrage,  
 Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,  
 Et que je dusse encore, après tant de tourmens,  
 Après tous vos bienfaits, réclamer vos fermens.

## M A S S I N I S S E .

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,  
 Je n'en eus pas besoin: vous aurez des afiles  
 Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;  
 Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.  
 Il m'appartenait peu de parler d'hyménée  
 Dans ce même palais, dans la même journée  
 Où le fort a voulu que le sang d'un époux,  
 Répandu par les miens, réjaillit jusqu'à vous.  
 Mais la nécessité rompt toutes les barrières;  
 Tout se tait à sa voix, ses lois font les premières,  
 La cendre de Siphax ne peut vous accuser,  
 Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouser.  
 Du pied de nos autels au trône remontée,  
 Sur les bords Africains chérie & redoutée,  
 Le diadème au front, marchez à mon côté.  
 Votre sceptre & mon bras font votre fureté.

## S O P H O N I S B E .

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue  
 Doit dévoiler enfin son ame à votre vue.  
 J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.  
 Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;  
 Siphax obtint mon choix, sans consulter son âge;  
 Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage.  
 J'encourageai les miens à poursuivre vos jours,  
 Mais connaissez mon cœur, il vous aime toujours.

M A S S I N I S S E.

Est-il possible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine  
Fut chez les Africains célèbre par la haine,  
Vous m'aimiez, Sophonisbe! &, dans ses déplaîsirs,  
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

S O P H O N I S B E.

Oui, nièce d'Annibal j'ai dû haïr sans doute  
L'ami de Scipion, quelqu'effort qu'il m'en coûte.  
Je le voulus en vain: c'est à vous de juger  
Si le seul des humains qui veut me protéger,  
Quand il revient à moi, quand son noble courage  
Peut sauver Sophonisbe, Annibal & Carthage,  
En m'arrachant des fers & du sein de l'horreur,  
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,  
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,  
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître?  
D'un bonheur inouï vous venez me flatter;  
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter. (g)

M A S S I N I S S E.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

S O P H O N I S B E.

Les dieux qui de mon sort en tous les temps disposent,  
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les sermens,  
Quand au pieds des autels, en ses plus jeunes ans,  
Il jurait aux Romains une haine immortelle.  
Ce serment est le mien, je lui ferai fidelle.  
Je meurs sans être à vous.

M A S S I N I S S E.

Sophonisbe, arrêtez:

Connaissez qui je suis, & qui vous insultez.  
C'est ce même serment qui devant vous m'amène;  
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

S O P H O N I S B E .

Vous, Seigneur, vous pourriez enfin vous repentir  
De vous être abaissé jusques à la servir?

M A S S I N I S S E .

Je me repens de tout, puisque je vous adore.  
Je ne vois plus que vous, si vous m'aimez encore.  
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,  
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain. (*h*)  
Plus irrité que vous, & plus qu'Annibal même,  
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.

S O P H O N I S B E .

Massinisse!

M A S S I N I S S E .

Ecoutez, vous n'avez qu'un instant,  
Vos fers sont préparés... un trône vous attend.  
Scipion va venir... Carthage vous appelle;  
Et si vous balancez, c'est un crime envers elle.  
Suivez-moi, tout le veut... Dieux justes, protégez  
L'hymen où je l'entraîne, & foyons tous vengés.

S O P H O N I S B E .

Hé bien, à ce seul prix j'accepte la couronne;  
La veuve de Siphax à son vengeur se donne:  
Oui, Carthage l'emporte. O mes Dieux souverains,  
Vous m'unissez à lui pour punir les Romains.

M A S S I N I S S E .

Honteusement ici soumis à leur puissance,  
Cherchons en d'autres lieux, la gloire & la vengeance.  
Les Romains sont dans Cirthe; ils y donnent des lois. (*i*)  
Un consul y commande, & l'on tremble à sa voix.  
Sachez que sous leurs pas je vais ouvrir l'abyme  
Où doit s'enfvelir l'orgueil qui nous opprime;

Scipion va tomber dans le piège fatal.  
 La gloire & le bonheur sont au camp d'Annibal.  
 Dès que l'astre du jour aura cessé de luire,  
 Parmi des flots de sang ma main va vous conduire,  
 La veuve de Siphax, en fuyant ses tyrans,  
 Doit marcher avec moi sur leurs corps expirans.  
 Il n'est point d'autre route, & nous allons la prendre.

S O P H O N I S B E.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre ;  
 C'est là qu'est ma patrie, & mon trône & ma cour ;  
 Là je puis, sans rougir, écouter votre amour :  
 Mais comment m'affurer . . .

M A S S I N I S S E.

La plus juste espérance  
 Flatte d'un prompt succès ma flamme & ma vengeance.  
 Je crains peu les Romains, & prêt à les frapper,  
 J'ai honte seulement de descendre à tromper.

S O P H O N I S B E.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

S C E N E I V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

P H Æ D I M E.

**S**EIGNEUR, cet étranger, ce superbe Lélie,  
 Et qui dans ce palais parlait si hautement,  
 Accompagné des siens, arrive en ce moment.

Il veut que fans tarder, à vous-même on l'annonce ;  
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

M A S S I N I S S E .

Il suffit . . . qu'il m'attende, & que fans nous braver,  
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber. (*k*)

*Fin du troisieme acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, Romains.

LÉLIE à un Centurion.

**A**LLEZ, observez tout, les plus légers soupçons  
 Dans de pareils momens font de fortes raisons.  
 Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;  
 Scipion dans la ville enferme les Numides.

(à un autre.)

C'est à vous de garder le palais & la tour,  
 Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,  
 Massinisse occupé du vain nœud qui l'engage,  
 D'un moment précieux nous laisse l'avantage.

(à tous.)

Vous avez défarmé sans peine & sans effort  
 Le peu de ses foldats répandus dans ce fort;  
 Et déjà trop puni par sa propre faiblesse,  
 Il ne fait pas encor le péril qui le presse.  
 Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;  
 Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose fortir.  
 Surtout de vos foldats contenez la licence;  
 Respectez ce palais; que nulle violence  
 Ne fouille sous mes yeux l'honneur du nom romain.  
 Le fort de Massinisse est tout en notre main.  
 On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,  
 N'eût tramé contre nous un complot téméraire;

Mais de son amitié gardant le souvenir,  
 Scipion le prévient sans vouloir le punir.  
 Soyez prêts, c'est assez; cette ame impétueuse,  
 Verra de ses desseins la fuite infructueuse;  
 Et dans quelques momens tout doit être éclairci...  
 Vous, gardez cette porte, & vous, veillez ici.

*(les Liéteurs restent un peu cachés dans le fond.)*

S C E N E I I .

MASSINISSE , LELIE , Liéteurs.

M A S S I N I S S E .

**H**E bien, de Scipion ministre respectable,  
 Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable?

L É L I E .

J'annonce du Sénat les décrets souverains,  
 Que le consul de Rome a remis en mes mains.  
 Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?  
 Vous paraîtz troublé.

M A S S I N I S S E .

Je suis prêt à souscrire  
 Aux projets des Romains que vous me présentez,  
 Si par l'équité seule ils ont été dictés,  
 Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne.  
 Parlez; quel est le prix que le Sénat me donne?

L É L I E .

Le trône de Siphax déjà vous est rendu :  
 C'est pour le conquérir que l'on a combattu.  
 A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,  
 Pour vous favoriser, on joint la Mazénie;

Ainsi, dans tous les temps & de guerre & de paix,  
Rome, à ses alliés, prodigue ses bienfaits.  
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,  
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.  
Décidez maintenant si vous voulez demain  
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,  
De l'Afrique avec lui foumettre le rivage,  
Et fidelle allié camper devant Carthage.

M A S S I N I S S E.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;  
Que sur votre chemin ce héros vous attend?  
 Craignez d'y retrouver Trafimène & Trébie.

L É L I E.

La fortune a changé; l'Afrique est asservie.  
Choisissez de nous suivre ou de rompre avec nous.

M A S S I N I S S E *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

L É L I E.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.  
De Rome maintenant connaissez les usages.  
Elle élève les rois & fait les renverser;  
Aux pieds du capitole ils viennent s'abaisser.  
La veuve de Siphax était notre ennemie;  
Dans un fang odieux elle a reçu la vie;  
Et son seul châtement fera de voir nos dieux,  
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

M A S S I N I S S E.

Téméraire! arrêtez... Sophonisbe est ma femme;  
Tremblez de m'outrager.

L É L I E.

Je connais votre flamme;

Je la respecte peu, lorsque dans vos Etats  
 Vous-même devant moi ne vous respectez pas.  
 Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée  
 De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,  
 Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,  
 Que j'ai donné mon ordre, & qu'il faut obéir.

M A S S I N I S S E .

Ah ! c'en est trop enfin ; cet excès d'insolence  
 Pour la dernière fois tente ma patience.

*(mettant la main à son épée.)*

Traître ! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

L É L I E .

Prince, si je n'étais qu'un citoyen romain,  
 Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,  
 Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire ;  
 Lélie avec plaisir recevrait cet honneur ;  
 Mais député de Rome & de mon empereur,  
 Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,  
 C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colère. . . .  
 Romains, qu'on m'en réponde.

*(les Licteurs entourent Massinisse & le désarment.)*

M A S S I N I S S E .

Ah, lâche ! . . . mes soldats

Me laissent sans défense !

L É L I E .

Ils ne paraîtront pas ;  
 Ils sont, ainsi que vous, tombés en ma puissance.  
 Vous avez abusé de notre confiance :  
 Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus ;  
 Et nous vous épargnons des malheurs superflus.  
 Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,  
 Scipion va venir ; il n'est rien que n'efface

A ses yeux indulgens un juste repentir.  
 Rentrez dans le devoir dont vous oîez sortir.  
 On vous rendra, Seigneur, vos foldats & vos armes,  
 Quand fur votre conduite on aura moins d'alarmes,  
 Et quand vous cesserez de préférer en vain  
 Une Carthaginoise à l'empire romain.  
 Vous avez combattu sous nous avec courage.  
 Mais on est quelquefois imprudent à votre âge,

## SCENE III.

MASSINISSE *seul.*

**T**U survis, Massinisse, à de pareils affronts!  
 Ce sont-là ces Romains, juges des nations,  
 Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,  
 Et des dieux, disaient-ils, imiter la clémence!  
 Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,  
 Déprédateurs du peuple, & fiers tyrans des rois!  
 Je me répens sans doute, & c'est de vivre encore  
 Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.  
 Scipion prévient tout; soit prudence ou bonheur,  
 Son étonnant génie en tout temps est vainqueur.  
 Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;  
 Je vengeais Sophonisbe, & j'ai causé sa perte.  
 Je n'ai pas su tromper: j'en recueille le fruit;  
 Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.  
 Roi, vainqueur & captif, outragé, sans vengeance,  
 Victime de l'amour, & de mon imprudence,  
 Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu! (!)  
 Sophonisbe, en effet ma candeur m'a perdu.  
 O Ciel! c'est Scipion! c'est Rome toute entière!

## SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, Liéteurs.

*(Scipion tient un rouleau à la main.)*

MASSINISSE.

VENEZ-VOUS insulter à mon heure dernière?  
 Dans l'abyme où je suis venez-vous m'enfoncer,  
 Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.

J'ai fu votre faiblesse & j'en ai craint la fuite.  
 Vous devez pardonner si de votre conduite  
 Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons;  
 Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.  
 La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,  
 M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.  
 Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;  
 Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.  
 Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes  
 Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,  
 Et de tout prévenir je me suis contenté.  
 Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,  
 Voulez-vous maintenant écouter la justice,  
 Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?  
 Je ne demande rien que la foi des traités;  
 Vous les avez toujours sans réserve attestés.  
 Les voici; c'est par vous qu'à moi-même promise,  
 Sophonisbe en mon camp devait être remise.

Lisez

Lisez. Voilà mon nom, & voilà votre feing.

(il les lui montre.)

En est-ce assez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?

Avez-vous contre moi quelque droit légitime?

Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

M A S S I N I S S E.

Oui. Quand dans la fureur de mes ressentimens

Je fis entre vos mains ces malheureux sermens,

Je voulais me venger d'une reine ennemie.

De mon cœur irrité je la croyais haïe;

Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports;

Ils étaient imprudens, mais vous m'aimiez alors:

Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.

J'ai revu Sophonisbe & j'ai connu son ame:

Tout est changé, mon cœur est rentré dans ses droits;

La veuve de Siphax a mérité mon choix.

Elle est reine, elle est digne encor d'un plus grand titre.

De son fort & du mien j'étais le seul arbitre;

Je devais l'être au moins: je l'aime, c'est assez:

Sophonisbe est ma femme, & vous la ravissez!

S C I P I O N.

Elle n'est point à vous, elle est notre captive;

La loi des Nations pour jamais vous en prive.

Rome ne peut changer ses résolutions

Au gré de vos erreurs & de vos passions. (m)

Je ne veux point ici vous parler de moi-même;

Mais jeune comme vous, & dans un rang suprême,

Vous savez si mon cœur a jamais succombé

A ce piège fatal où vous êtes tombé.

Soyez digne de vous; vous pouvez encor l'être.

M A S S I N I S S E.

Il est vrai qu'en Espagne où vous réglez en maître,

*Théâtre. Tom. V.*

Gg

Le soin de contenir un peuple effarouché,  
 La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.  
 Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,  
 De l'amant qu'elle aimait justement adorée.  
 Pourquoi démentez-vous pour un infortuné  
 Cet exemple éclatant que vous avez donné?  
 L'Espagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine.  
 Vous lui rendez sa femme, & m'arrachez la mienne.

S C I P I O N.

Seigneur, à vos plaintes, à tant d'emportemens,  
 Je ne répons qu'un mot, remplissez vos sermens.

M A S S I N I S S E.

Ah! ne me parlez plus d'un serment téméraire,  
 Qu'ont dicté le dépit & l'amour en colère;  
 Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

S C I P I O N.

Les dieux l'ont entendu, tout serment est sacré.

M A S S I N I S S E.

Conful, il me suffit; j'avais cru vous connaître,  
 Je m'étais bien trompé: mais vous êtes le maître.  
 Ces dieux dont vous savez interpréter la loi,  
 Aidés de Scipion, sont trop forts contre moi.  
 Je fais que mon épouse à Rome fut promise.  
 Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduise? (n)

S C I P I O N.

Je le veux, puisqu'ainsi le Sénat l'a voulu;  
 Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.  
 Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,  
 Une marche pompeuse aux murs du Capitole,  
 Et d'un peuple inconstant la faveur & l'amour,  
 Que le dessein nous donne & nous ôte en un jour,

ACTE QUATRIEME. 467

Soient un charme si grand pour mon ame éblouie !  
 De soins plus importans croyez qu'elle est remplie.  
 Mais quand Rome a parlé , j'obéis à sa loi.  
 Secondez mon devoir , & revenez à moi.  
 Rendez à votre ami la première tendresse  
 Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.  
 Compagnons dans la guerre , & rivaux en vertu ,  
 Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.  
 Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire ,  
 Une femme , une esclave eût flétri tant de gloire.  
 Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.  
 Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

M A S S I N I S S E.

L'honneur ! Quoi ! vous osez ! Mais je ne puis prétendre,  
 Quand je suis défarmé, que vous vouliez m'entendre.  
 Je vous ai déjà dit que vous feriez content,  
 Ma femme subira le destin qui l'attend.  
 Un roi doit obéir quand un consul ordonne.  
 Sophonisbe ! Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne ;  
 Je ne veux que la voir pour la dernière fois :  
 Après cet entretien j'attends ici vos lois.

S C I P I O N.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidelle.

S C E N E V.

M A S S I N I S S E *seul.*

U N ami ! Jusque-là ma fortune cruelle  
 De mes jours détestés déshonore la fin !  
 Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !

G g 2

Je n'ai que Sophonisbe; elle seule me reste:  
 Il le fait, il insulte à mon état funeste.  
 Sa cruauté tranquille, avec dérision,  
 Affectait de descendre à la compassion!  
 Il a fu mon projet, & ne pouvant le craindre,  
 Il feint de l'ignorer, & même de me plaindre.  
 Il feint de dédaigner ce misérable honneur  
 De traîner une femme au char de son vainqueur.  
 Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infame;  
 Il jouit de ma honte; & peut-être en son ame  
 Il pense à m'y traîner avec le même éclat  
 Comme un roi révolté jugé par le Sénat.

## S C E N E V I .

M A S S I N I S S E , S O P H O N I S B E .

M A S S I N I S S E .

**H**E bien, connaissez-vous quelle horreur vous opprime?  
 D'où nous sommes tombés? dans quel affreux abyme  
 Un jour, un seul moment nous a tous deux conduits?  
 De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.  
 Savez-vous des Romains la barbare insolence,  
 Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

S O P H O N I S B E .

Nous n'avons qu'un recours: le fer ou le poison.

M A S S I N I S S E .

Nous sommes défarmés. Ces murs sont ma prison.  
 Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes?

S O P H O N I S B E .

Ah! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.

Trop de honte nous fuit, & c'est trop de revers.  
 J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.  
 Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,  
 Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres;  
 Arrache-moi la vie, & meurs auprès de moi:  
 Sophonisbe deux fois fera libre par toi.

M A S S I N I S S E.

Tu le veux!

S O P H O N I S B E.

Tu le dois.

M A S S I N I S S E.

Je frémis, je t'admire.

S O P H O N I S B E.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;  
 J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

M A S S I N I S S E.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

S O P H O N I S B E.

Objet de mon amour!

Ame tendre, ame noble! expie avec courage  
 Le crime que tu fis en combattant Carthage.  
 Sauve-moi.

M A S S I N I S S E.

Par ta mort!

S O P H O N I S B E.

Sans doute! Aimes-tu mieux

Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?  
 Roi foudris aux Romains, & mari d'une esclave,  
 Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave?  
 Me voir sacrifiée à son ambition?  
 Ecrasons en mourant l'orgueil de Scipion. (o)

Gg 3

M A S S I N I S S E .

Va , fors ; je vois de loin des Romains qui m'épient :  
De tous les malheureux ces monstres se défient.  
Va , nous nous rejoindrons.

S O P H O N I S B E .

Arbitre de mon fort  
Souviens-toi de ma gloire : adieu jusqu'à ma mort.  
(*elle sort.*)

## S C E N E V I I .

M A S S I N I S S E *seul.*

**D**I E U X des Carthaginois ! vous à qui je m'immole ! (*p*)  
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole :  
Vous que ma femme implore , & qui l'abandonnez ,  
Donnez-vous la force à mes sens forcenés ,  
A cette main tremblante , à mon ame égarée ,  
De me fouiller du fang d'une épouse adorée !

*Fin du quatrième acte.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LELIE, SCIPION, Romains.

SCIPION.

AMIS, la fermeté jointe avec la clémence  
 Peut enfin subjuguier sa fatale inconstance.  
 Je vois dans ce Numide un courfier indompté,  
 Que son maître réprime après l'avoir flatté;  
 Tour à tour on ménage, on dompte son caprice,  
 Il marche en écumant, mais il nous rend service.  
 Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein  
 Dont sa fureur s'indigne, & qu'il secoue en vain;  
 Que je suis en effet maître de son armée;  
 Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,  
 Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sauver.  
 Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver ?  
 Il est temps qu'il choisisse entre Rome & Carthage :  
 Point de milieu pour lui, le trône ou l'esclavage ;  
 Il s'est soumis à tout ; ses sermens l'ont lié :  
 Il a vu de quel prix était mon amitié.  
 La reine l'égarait, mais Rome est la plus forte ;  
 L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte :  
 Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter ? Vous fiez-vous à lui ?

Gg 4

## S C I P I O N .

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.  
 Je voulais à son ame encor toute éperdue  
 Epargner un affront trop dur, trop douloureux.  
 Il me faisait pitié. Tout prince malheureux  
 Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

## L É L I E .

Je crains son désespoir ; il est Numide , il aime.  
 Surtout de Sophonisbe il faut vous assurer.  
 Ce triomphe éclatant qui va se préparer,  
 Plus que vous ne pensez, vous devient nécessaire  
 Pour imposer aux grands, pour charmer le vulgaire,  
 Pour captiver un peuple inquiet & jaloux,  
 Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.  
 La veuve de Siphax à votre char trainée  
 Fera taire l'envie à vous nuire obstinée ;  
 Et le vieux Fabius, & le jaloux Caton  
 Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion. (q)

## S C E N E I I .

S C I P I O N , L E L I E , P H Æ D I M E .

## P H Æ D I M E .

S O P H O N I S B E , Seigneur, à vos ordres soumise,  
 Par le roi Massinisse entre vos mains remise,  
 Va bientôt à vos pieds, déposant sa douleur,  
 Reconnaître dans vous son maître & son vainqueur. (r)  
 Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne  
 Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,  
 Elle n'y recevra que les foins, les honneurs  
 Que l'on doit à son rang, & même à ses malheurs.  
 Le Tibre avec respect verra sur son rivage  
 Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phœdime sort.*)

(*à un Tribun.*)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider  
 Et la reine & les siens, qu'il vous faudra garder.

SCENE III & dernière.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

SCIPION.

LE roi vient ; je le plains : un si grand sacrifice  
 Doit lui coûter sans doute. Approchez, Massinisse ;  
 Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE *troublé & chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée  
 S'est offerte elle-même ; elle vous est livrée.  
 Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.  
 Tout est prêt.

S C I P I O N .

La raison vous rend à vos amis.

Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie

Cette sévérité dans mon cœur démentie :

L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs ;

Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

*(il tend la main à Massinisse qui recule.)*

Point de ressentiment : goûtez l'honneur suprême

D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

M A S S I N I S S E .

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remerciement :

Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

S C I P I O N .

Vous pleurez !

M A S S I N I S S E .

Qui ? moi ! non.

S C I P I O N .

Ce regret qui vous presse

N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse

Que votre ame subjugué, &amp; que vous oublierez.

M A S S I N I S S E .

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

S C I P I O N .

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :

J'aurais de son dessein voulu vous laisser maître ;

Mais Rome la demande : il faut loin de ces lieux....

*(on ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue sur une  
banquette, un poignard enfoncé dans le sein.)*

M A S S I N I S S E .

Tiens, la voilà, perfide ! elle est devant tes yeux :

La connais-tu ?

ACTE CINQUIEME. 475

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE à *Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie

Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.

Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.

Sur ses bras tout sanglans viens effayer tes chaînes.

Approche: où font tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE à *Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

*(il se met entre Sophonisbe & les Romains.)*

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,

Allez au capitole offrir votre victime;

Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,

Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.

Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent

Accordent les faveurs que les mourans demandent,

Si, devantant le temps, le grand voile du fort

Se lève à nos regards au moment de la mort,

Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,

Et Rome qu'on immole à la terre outragée.

Je vois dans votre sang vos temples renversés,

Ces temples qu'Annibal a du moins menacés,

476 SOPHONISBE, ACTE V.

Tous ces fiers descendans des Néron, des Camilles, (f)  
 Aux fers des étrangers tendant des bras ferviles ;  
 Ton capitol en cendre, & tes dieux pleins d'effroi  
 Détruits par des tyrans moins funestes que toi.  
 Avant que Rome tombe au gré de ma furie,  
 Va mourir oublié, chassé de ta patrie.  
 Je meurs ; mais dans la mienne, & c'est en te bravant.  
 Le poison que j'ai pris dans ce fatal moment  
 Me délivre à la fois d'un tyran & d'un traître.  
 Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître.  
 Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

L É L I E.

Que tous deux font à plaindre !

S C I P I O N.

Ils sont morts en Romains.  
 Grands Dieux ! puiffé-je un jour, ayant dompté Carthage,  
 Quitter Rome & la vie avec même courage !

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D E S O P H O N I S B E.

- (a) **V**ous fervez des Romains, vous fecondez leurs armes,  
Et vous défespérez vos parens malheureux.  
Méritez vos succès en étant généreux :  
C'est trop faire couler & le sang & les larmes.
- (b) Suis-je ici prisonnière? ô rigueur! ô desin!  
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?  
Le ciel me ravit tout, & jufqu'à l'efpérance.  
Dieux! &c.

### M A S S I N I S S E.

- (c) Reine, en ce jour de fang, funefte ou favorable,  
Ma fortune me pefe, & votre fort m'accablé.  
Le billet que de vous je viens de recevoir  
Eft un ordre facré qui m'apprend mon devoir ;  
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.  
Je crois entendre en vous les héros de Carthage :  
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout réparer.

### S O P H O N I S B E.

- Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer?  
Quoi! Seigneur, jufqu'à vous ma lettre eft parvenue!
- (d) Je le jure par vous : pour vous dire encor plus,  
Sophonisbe n'eft pas au nombre des vaincus.  
Je commande dans Cirthe. . . . .  
. . . . .
- (e) Tu parles à fa veuve, & fon fang fume encore ;  
Son ombre me menace : un pareil fouvenir  
L'appelle à la vengeance, & l'invite à punir.  
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame :  
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,  
Oui, ce feu, fi long-temps dans mon fein renfermé,  
S'eft avec violence aujourd'hui rallumé.  
Peut-être on m'aime encore, & j'oferais le croire ;  
Je pourrais me flatter d'une telle victoire ;

Tu me verrais goûter ce suprême bonheur,  
De partager son trône & d'avoir tout son cœur.  
Ma flamme déclarée, &c.

.....

## M A S S I N I S S E.

(f) Des ordres! vous, Romains! ingrats dont l'insolence  
S'accrut pour mon service avec votre puissance!  
Des fers à Sophonisbe! & ces mots inouïs  
A peine prononcés n'ont pas été punis!  
Sophonisbe! ah! du moins écarte cette injure,  
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.

(g) La fille d'Afrubal naquit pour se contraindre:  
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.  
Elle brûlait pour vous: c'est à vous de juger  
Si le seul des humains qui peut me protéger,  
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,  
Des héros & des rois devenu le modèle,  
En m'arrachant des fers & de ce lieu d'horreur,  
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,  
Sur mes sens enchantés conserve un juste empire.  
C'est par vous que je vis, pour vous que je respire:  
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter.  
Vous m'offrez votre main... je ne puis l'accepter.

## M A S S I N I S S E.

.....

(h) C'est ce même ferment qui devant vous m'amène:  
C'est un courroux plus juste, une plus forte haine;  
Et c'est de son flambeau que je viens éclairer  
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.  
C'est dans Cirthe sanglante, à ces autels antiques,  
Dressés par nos aïeux à nos dieux domestiques,  
Que j'apporte avec vous en vous donnant la main,  
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain.

.....

(i) Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.  
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,  
(il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent sur l'autel.)  
Unifiez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne:  
 Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.  
 Vengeons tous deux Carthage & nos dieux souverains;  
 Jurons de nous unir pour haïr les Romains.  
 Je me vois trop heureuse...

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,  
 Vantez votre bonheur quand vous ferez vengée.  
 Les Romains font dans Cirthe, &c.

(k) Dans les anciennes éditions le troisième acte était  
 terminé par les vers suivans :

SOPHONISBE

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble;  
 Je n'entends point leur nom sans alarme & sans trouble.  
 Vous êtes violent autant que généreux;  
 Encor si vous saviez dissimuler comme eux;  
 Ne les point avertir de se mettre en défense!  
 Mais toujours d'un Numide ils font en défiance:  
 Peut-être ont-ils déjà pénétré vos desseins.  
 Vous me faites frémir : je connais mes destins.  
 Ce jour a déployé tant de vicissitude  
 Que jusqu'à mon bonheur tout est inquiétude.  
 Le flambeau de l'hymen est allumé par nous;  
 Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.  
 Votre main me replace au rang de mes ancêtres,  
 Vous me faites régner, mais les Romains font maîtres.  
 Je n'ai plus pour soldats que de vils citoyens.  
 Les dieux de Scipion l'emportent sur les miens.  
 Quoi qu'il puisse arriver, venez tracer ma route:  
 J'aurais suivi Siphax, je vous suivrai sans doute,  
 Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'ose tout espérer, puisque j'ai votre foi.

(l) Dans les dernières éditions on lisait :

Un moment a tout fait : des miens abandonné  
 Roi, vainqueur & captif, outragé sans vengeance,  
 Victime de l'amour & de mon imprudence,

Je n'ai pas pu tromper : j'en recueille le fruit.  
 Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.  
 Rome se plaint toujours de la foi du Numide ;  
 La tyrannique Rome est cent fois plus perfide.  
 Mon cœur fut trop ouvert : ah ! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes :

Un moment a tout fait : des miens abandonné  
 Dans mon propre palais je vois un autre maître !  
 Sophonisbe est esclave ! on me destine à l'être !  
 Quel exemple pour vous , malheureux Africains !  
 Rois & peuples séduits qui servez les Romains,  
 Quand pourrez-vous sortir de ce grand esclavage ?  
 Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !  
 J'ai perdu Sophonisbe, & mon empire & moi !  
 O Ciel ! c'est Scipion , c'est lui que je revois ;  
 C'est Rome qui dans lui se montre tout entière, &c.

(*m*) Après ces vers, dans les anciennes éditions on lisait les vers suivans :

Rome, de tant de rois auguste vengereffe,  
 Ne s'informe jamais s'ils ont une maitresse.  
 Les soupirs des amans, leurs pleurs & leurs débats  
 Ne font point, croyez-moi, le destin des Etats.

(*n*) Je me rends, je bannis la douleur qui m'obsède.  
 Lorsque Scipion parle il faut que tout lui cède.  
 Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter,  
 Et le faible au puissant ne doit rien contester.  
 Ma femme est votre esclave, & mon ame est soumise.  
 Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise ?

M A S S I N I S S E.

(*o*) Nous sommes déarmés : ces murs font ma prison.  
 Mais je puis après tout, retrouver quelques armes.

S O P H O N I S B E.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.  
 Trop de honte nous fuit, & c'est trop de revers ;  
 J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.

Hâtez-vous :

Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.  
 Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir sans maître.  
 Malheureux Maffiniffe! ô cher & tendre époux!  
 Sophonisbe du moins fera libre par vous.

M A S S I N I S S E.

Tu le veux, chère épouse! il le faut, je t'admire.  
 Tu me préviens, fuis-moi : Rome n'a point d'empire  
 Sur un cœur aussi noble, aussi grand que le tien.  
 Nous ne servirons pas, je t'en réponds.

S O P H O N I S B E.

Hé bien,

En mourant de ta main, j'expirerai contente.  
 O mânes de Siphax, ombre à mes yeux présente,  
 Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit!  
 Oui, je vais vous rejoindre, & mon fort s'accomplit.  
 De mon lit nuptial au tombeau descendue,  
 Mon ombre sans rougir va paraître à ta vue.  
 Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;  
 Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.  
 Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,  
 Je ne vous craindrai point : Rome était plus barbare.  
 Allons, je trouverai dans l'empire infernal  
 Les monceaux de Romains qu'à frappés Annibal,  
 Des victimes sans nombre, & des Scipions mêmes:  
 Trafimène est chargé de mes honneurs suprêmes.  
 Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,  
 Et tu me vengeras après, si tu le peux.

M A S S I N I S S E.

Que vais-je faire! Allons, Sophonisbe, demeure.  
 Quoi! Scipion vivrait, & je veux qu'elle meure!  
 Qu'elle meure! & par moi!

S O P H O N I S B E.

Viens, marche sur mes pas;

Et si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

(p) Dans les anciennes éditions ce monologue commençait par les vers suivans:

Perfide Scipion, détestable Lélie,  
 Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie!

*Théâtre. Tom. V.*

H h

Quel ami , quel poignard me pourra secourir !  
 Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir ?  
 Le plus vil des humains dispose de son être,  
 Et termine à son gré des jours dont il est maître ;  
 Et moi pour obtenir deux morts que je prétends,  
 Il me faudrait descendre à prier mes tyrans !  
 Dieux des Carthaginois ! &c. . . . .

(g) Voici comment cette scène était terminée dans les anciennes éditions :

Et le vieux Fabius , & le censeur Caton ,  
 Se cacheroient dans l'ombre en voyant Scipion .  
 Quand le peuple est pour nous , la cabale expirante  
 Ramasse en vain les traits de sa rage impuissante .  
 Je fais que cet éclat ne vous peut éblouir :  
 Vous êtes au-dessus , mais il en faut jouir .

Le censeur *Caton* pouvait faire une équivoque. *Caton* était non-seulement le censeur, mais l'ennemi de *Scipion*, qu'il fuivit en Afrique comme questeur, & qu'il retourna bientôt accuser auprès du Sénat. Mais dans ce temps *Caton* n'avait pas occupé la charge de censeur ; charge qui ne se donnait qu'à des personnages consulaires, & qu'il ne remplit que long-temps après.

(r) Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions :

La reine à son destin fait plier son courage.  
 Elle s'est fait d'abord une effroyable image  
 De fuivre au capitolé un char victorieux ,  
 De présenter ses fers aux genoux de vos dieux ,  
 A travers une foule orangée & cruelle  
 Dont les yeux menaçans seront fixés sur elle :  
 Massinisse a bientôt dissipé cette horreur.  
 Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur ;  
 Elle fait que dans Rome elle doit vous attendre ;  
 Elle est prête à partir. Mais daignez descendre  
 Jusqu'à faire écarter des soldats indiscrets ,  
 Qui veillent à sa porte , & troublent ses apprêts .

Ce palais est à vous ; vos troupes répandues  
 En remplissent assez toutes les avenues :  
 Votre captive enfin ne peut vous échapper :  
 La reine est résignée & ne peut vous tromper.  
 Maffinisse à vos pieds vient se mettre en otage.  
 L'humanité vous parle, écoutez son langage,  
 Et permettez, du moins, qu'en son appartement  
 La reine, à qui je suis, reste libre un moment,

S C I P I O N.

(à un Centurion. (à Phédime.)

Il est trop juste. Allez. Que Sophonisbe apprenne  
 Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,  
 Elle n'y recevra que les soins, les honneurs  
 Que l'on doit à son rang, & même à ses malheurs.  
 Le Tibre avec respect verra sur son rivage  
 Le noble rejeton des héros de Carthage.

(Phédime sort.) (à un Tribun.)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider  
 Et la reine & les siens qu'il vous faudra garder,  
 Mais en mêlant sur-tout à votre vigilance  
 Des plus profonds respects la noble bienfaisance.  
 Les ordres du Sénat, qu'il faut exécuter  
 Sont de vaincre les rois, non de les insulter.  
 Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule  
 Que nous impute à tort un peuple trop crédule.  
 Conservez des Romains la modeste hauteur ;  
 Le soin de se vanter rabaisse la grandeur :  
 Et dédaignant toujours des vanités frivoles,  
 Soyez grand par les faits, & simple en vos paroles.  
 Mais Maffinisse vient, & la douleur l'abat.

## S C E N E I I I &amp; dernière.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE,  
Lecteurs.

L É L I E.

**P**OURVU qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

S C I P I O N.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

L É L I E.

Il remplit son devoir.

S C I P I O N.

Approchez, Massinisse;  
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

M A S S I N I S S E *troublé & chancelant.*  
Il m'en faut en effet.

S C I P I O N.

Parlez en liberté.

M A S S I N I S S E.

La victime par vous si long-temps désirée  
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.  
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.  
Tout est prêt.

S C I P I O N.

La raison vous rend à vos amis.  
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie,  
Cette sévérité qui passe & qu'on oublie;  
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;  
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

*(il tend la main à Massinisse qui recule.)*

Point de repentiment; goûtez l'honneur suprême  
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

M A S S I N I S S E.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remerciement:  
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

Il m'en coûte, ah! grands Dieux!  
*(il se laisse tomber sur une banquette.)*

L É L I E.

Sa passion fatale  
 Dans son cœur combattu renait par intervalle.

S C I P I O N, à *Maffinisse* en lui prenant la main.  
 Cessez à vos regrets de vous abandonner.

Je conçois vos chagrins; je fais leur pardonner.

*(à Lélie.)*

Je suis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.

*(à Maffinisse.)*

Je le plains. Calmez-vous.

M A S S I N I S S E.

Je reviens à moi-même.

Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,  
 Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu  
 Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme  
 Qui partagea sa gloire, & qui vainquit pour Rome?

*(il se relève.)*

S C I P I O N.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.  
 Rome de vos exploits doit payer tout le prix.  
 Ne me regardez plus d'un œil sombre & farouche;  
 Croyez que votre état m'intéresse & me touche.  
 Maffinisse, achevez cet effort généreux,  
 Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.  
 Vous pleurez!

M A S S I N I S S E.

Qui? moi! Non.

S C I P I O N.

Ce regret qui vous presse

N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,  
 Que votre ame subjuguée, & que vous oublierez.

M A S S I N I S S E.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

S C I P I O N.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,  
 Où je devais paraître aux regards de la reine.

Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(on ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard est enfoncé dans son sein.)

M A S S I N I S S E.

Tiens, la voilà! perfide! elle est devant tes yeux.  
La connais-tu?

S C I P I O N.

Cruel!

S O P H O N I S B E à Massinisse penché vers elle.

Viens, que ta main chérie  
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.  
Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras!

M A S S I N I S S E se retournant.

Je vous la rends, Romains; elle est à vous.

S C I P I O N.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

M A S S I N I S S E, reprenant sa force.

Ses volontés, les miennes.  
Sur ses bras tout sanglans viens essayer tes chaînes.  
Approche, où font tes fers?

L É L I E.

O spectacle d'horreur!

M A S S I N I S S E à Scipion.

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(il se met entre Sophonisbe & les Romains.)

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,  
Allez au capitole offrir votre victime;  
Montrez à votre peuple autour d'elle emprefié  
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.  
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?  
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.  
Ai-je assez fatigait ta triste vanité,  
Et de tes jeux romains l'infame atrocité?

Tu n'oses contempler sa mort & ta victoire !  
 Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,  
 Tu crains de voir ce sang que toi seul fais couler !  
 Grands Dieux ! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler !  
 Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent  
 Accordent les faveurs que les mourans demandent,  
 Si devançant le temps le grand voile du sort  
 Se tire à nos regards au moment de la mort,  
 Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,  
 Rome à son tour sanglante, à son tour faccagée,  
 Expiant dans son sang ses triomphes affreux,  
 Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.  
 Je vois vingt nations de toi-même ignorées,  
 Que le Nord vomira des mers hyperborées ;  
 Dans votre indigne sang vos temples renversés ;  
 Ces temples qu'Annibal a du moins menacés ;  
 Tous les vils descendans des Catons, des Emiles  
 Aux fers des étrangers tendant des bras serviles ;  
 Ton capitolé en cendre, & tes dieux pleins d'effroi  
 Détruits par des tyrans moins funestes que toi.  
 Avant que Rome tombe au gré de ma furie,  
 Va mourir oublié, chassé de ta patrie.  
 Je meurs, mais dans la mienne, & c'est en te bravant.  
 Le poison que j'ai pris agit trop lentement.  
 Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme (\*)  
 Joint mon sang à son sang, mon ame à sa grande ame.  
 Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

L É L I E.

Que tous deux font à plaindre !

S C I P I O N.

Ils font morts en Romains.

Qu'un pompeux mausolée, honoré d'âge en âge,  
 Éternise leurs noms, leurs feux & leur courage ;  
 Et nous, en déplorant un destin si fatal,  
 Remplissons tout le nôtre, allons vers Annibal.  
 Que Rome soit ingrate, ou me rende justice,  
 Triomphons de Carthage, & non de Massinisse.

(\*) Il tire le poignard du sein de *Sophonisbe*, s'en frappe & tombe auprès d'elle.

(f) Le vers *tous ces vils descendans des Catons, des Emiles* n'était pas assez conforme à l'histoire. Le vieux *Caton*, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de *Scipion*, brouillé avec son général. Les *Emiles* durent leur lustre principal à *Paul Emile*, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de *Néron*, que le fils d'*Agrippine* a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille *Claudia*, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un *Claudius Nero* que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique : il avait eu le principal honneur de la défaite d'*Asdrubal*; événement qui décida le succès de cette guerre.

*Fin du cinquième Volume.*





DI 5491

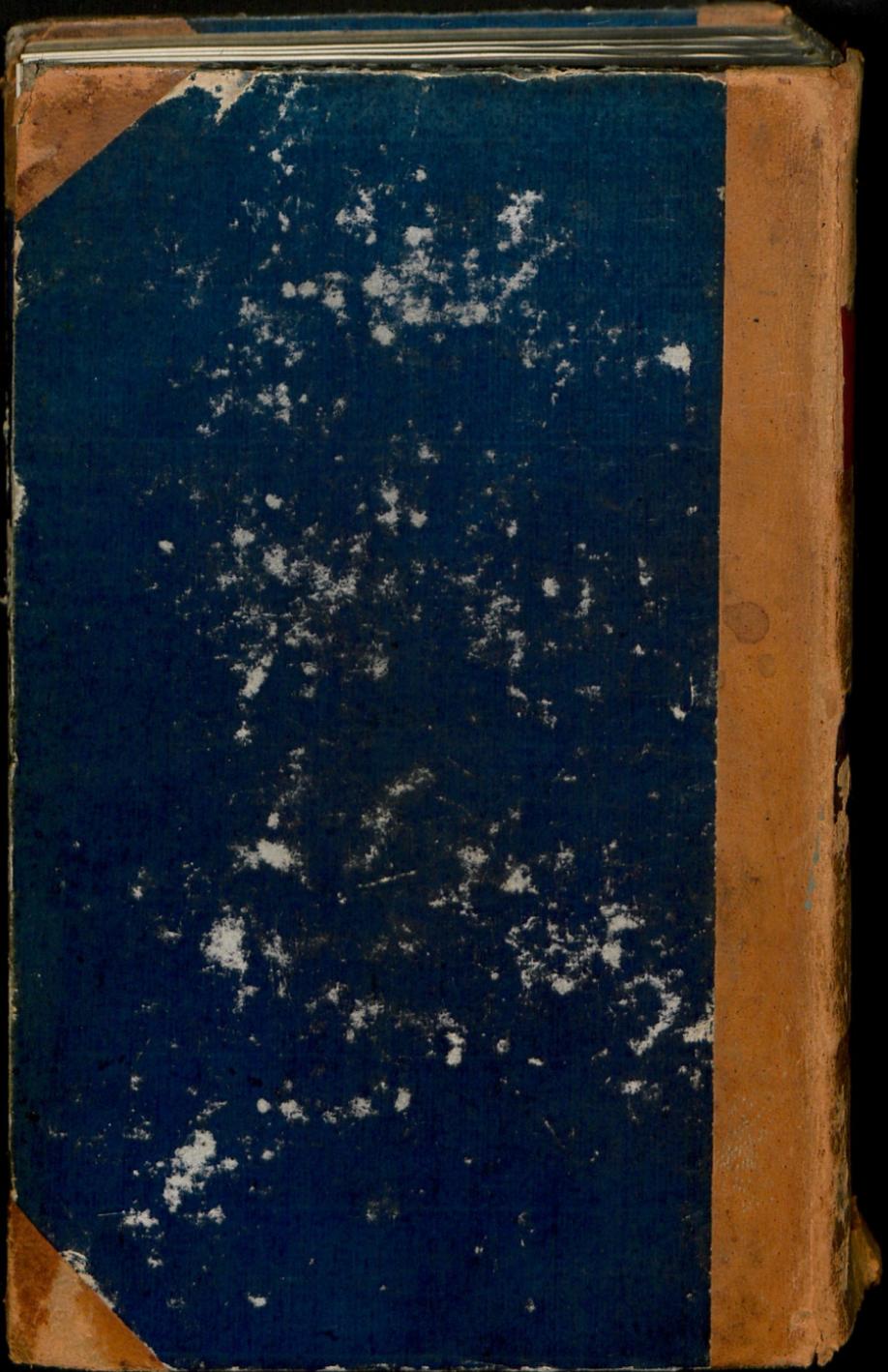
1078

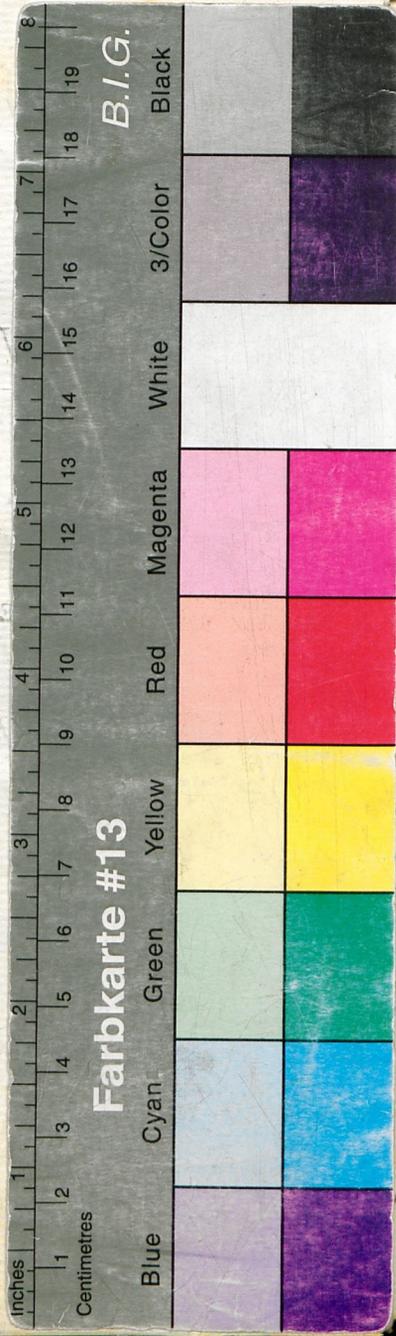
ULB Halle

3

005 812 844







# O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

## V O L T A I R E .

T O M E C I N Q U I E M E .

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4 .

